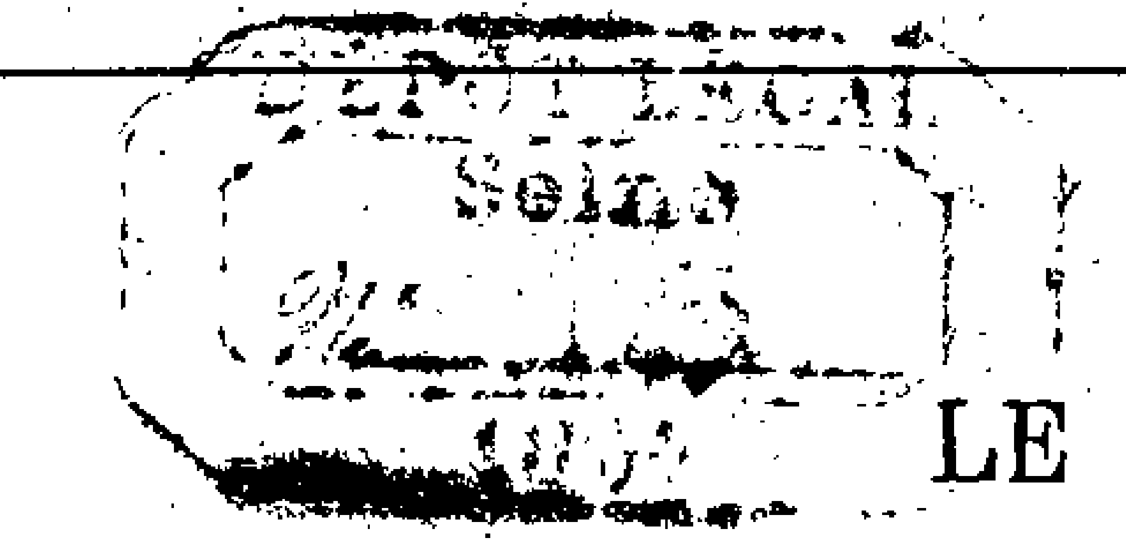


Le combat de l'honneur / par Adrien Robert ; préface de Paul Féval


BnF Gallica

BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER



LE COMBAT DE L'HONNEUR

PAR

ADRIEN ROBERT

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

—

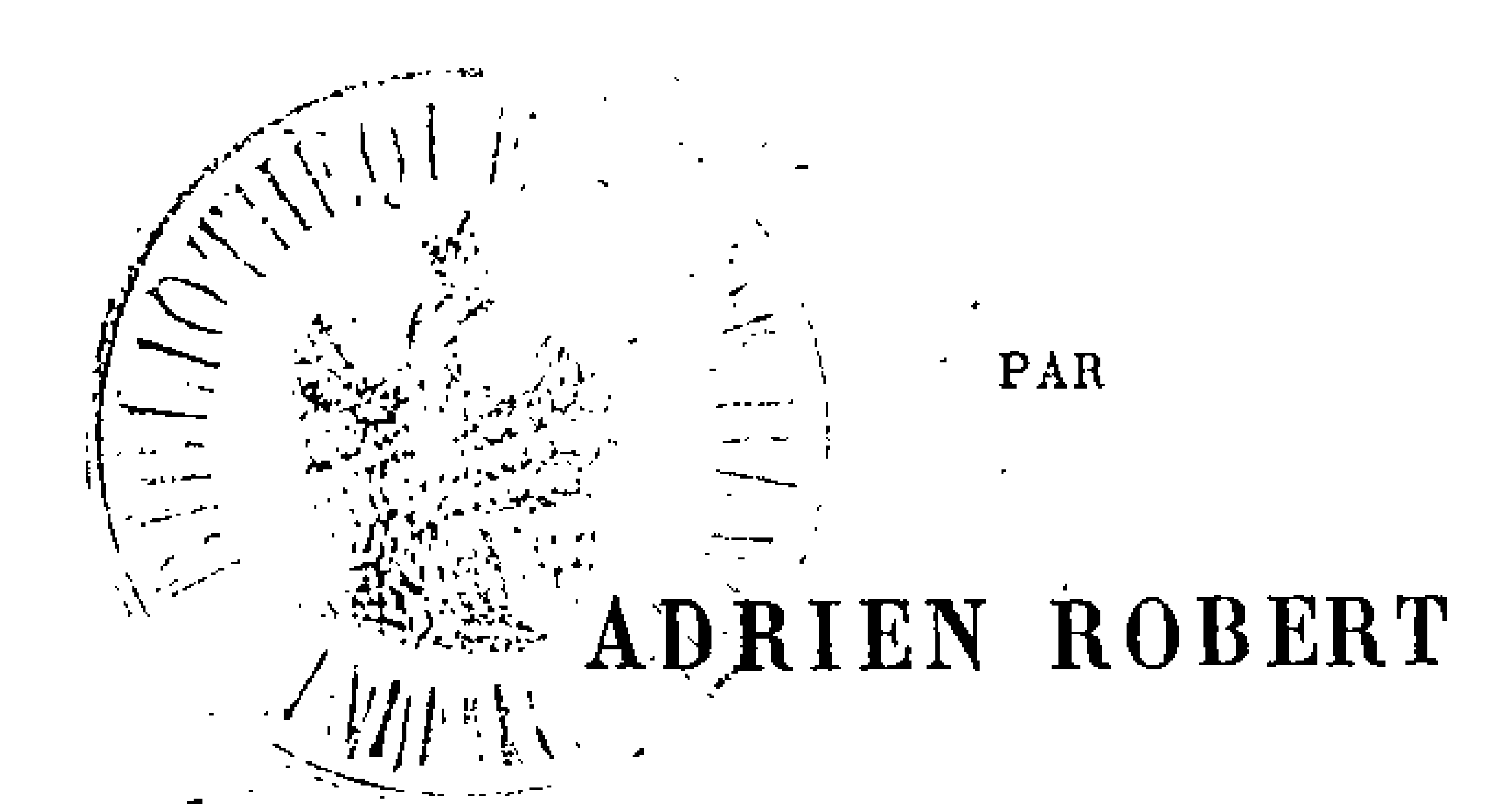
PRIX : 2 FRANCS

LE
COMBAT DE L'HONNEUR

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LE

COMBAT DE L'HONNEUR



PAR

ADRIEN ROBERT

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864

Mon cher Ami,

Je voulais mettre une préface en tête de votre charmant livre, mais je ne sais rien faire au monde, sinon raconter, bien ou mal. Je vais donc raconter un bout d'anecdote en guise de préface :

Un soir d'été, je revenais de Bièvre avec mon excellent ami et maître Frédéric Soulié. C'était dans les derniers mois de sa vie, en 1846. Nous descendîmes de voiture à la barrière d'Enfer, parce qu'il avait quelqu'un à voir aux environs de l'Observatoire.

A vingt pas de l'Observatoire dans l'avenue déserte, une toute jeune fille, très-belle, la tête nue inondée de cheveux blonds et le sein soulevé par la honte s'approcha de nous. Elle dit, non pas à moi, mais à lui : « Monsieur, voulez-vous me donner un peu d'argent. »

Elle ajouta en relevant son regard où il y avait presque de la rancune, tant elle souffrait : « Nous sommes honnêtes. »

Je cite textuellement ces paroles qui me sont restées dans la mémoire, parce qu'elles me frappèrent profondément.

Je n'ai pas besoin de mentionner que Frédéric Soulié ouvrit sa bourse.

C'est tout, quant à cette jeune fille.

Lorsque Soulié revint, après sa visite faite, il était tout pensif. Il me dit : C'est un drame. Nous montâmes en fiacre à la place Saint-Michel ; de là jusqu'à la rue Grange-Batelière où il demeurait, il me raconta le drame qui lui venait au fur et à mesure.

Je l'ai oublié, je sais seulement que ce drame raconté me fit monter les larmes aux yeux et qu'il avait pour titre : *le Combat de l'honneur*. La mort vint vite après cela. Soulié n'en écrivit jamais une ligne.

J'ai eu, mon cher ami, cette bonne fortune d'être l'un des premiers à vous dire que votre livre aurait un vrai succès. Le drame de Soulié, né de la rencontre de cette jeune fille qui demandait « un peu d'argent » avec sa voix rauque de larmes ne ressemblait en rien au récit élégant, distingué et très-émouvant que vous avez placé sous le même titre, lequel est bien à vous. Vous n'appartenez pas à l'école de Soulié, et je vous en félicite, car, pour être grand dans cet étrange atelier où travaillait le maître il faut être Soulié lui-même. Lui parti, nous sommes restés sans guide, obscurs enfants d'une fiévreuse production où la chaleur, brûlante qu'elle était, ne se résolvait pas toujours en lumière.

Vous n'êtes l'élève de personne et je vous en tiens grand compte. Vous touchez parfois à Georges Sand, parfois à Nodier, pour reculer ou remonter ensuite jusqu'à à Walter Scott. Balzac vous eût envié certaines descriptions ultra-techniques. Il était d'avis, pourtant, qu'il ne faut point trop montrer sa science. Enfin, j'ai lu chez vous des scènes historiques que Dumas père signerait des deux mains. Vous êtes un original, frotté d'éclectisme.

Le Combat de l'honneur que vous donnez aujourd'hui à la publicité est un livre, ce que je ne dirais pas de tous vos ouvrages : vous vous êtes montré, en effet, de temps en temps, homme de trop de soin, talent de marqueterie, *juxtaposant* de remarquables parties qui voulaient en vain former un tout. Le respect de l'histoire gênait votre fiction, les réminiscences artistiques opprimaient votre fable, vous vous souveniez hors de propos que vous êtes un savant et que vous fûtes un peintre. Ici, vous êtes un et vous êtes vous-même; votre sujet excellent, puisé dans les entrailles mêmes de notre vie moderne vous obéit. Il y a une puissante haleine dans ce récit, parfois trop bref, parfois attardé un instant dans le jardin des *préciosités* artistiques, mais passionné et toujours intéressant. Vos personnages sont nets et robustes, vos femmes sont belles, vos amours sont chaudes. Dès la première page, le succès point; il grandit le long du livre, à la fin, il éclate. Vous n'aurez pas de lecteurs arrêtés à mi-volume, je vous en réponds.

Et cependant, que nous eût dit Frédéric Soulié, parlant

de cette belle jeune fille qui demandait « un peu d'argent? » Banal sujet, s'il en fut! vieille histoire! Comment nous eût-il fait trembler, rire et pleurer avec cet autre *Combat de l'honneur*, pris à un point de vue si différent, et livré contre la misère, ce monstre, par un enfant désarmé! Votre héros est vainqueur; eût-elle été vaincue? Si vous saviez comme elle était jolie et quel inexorable talent il a emporté dans la tombe?

Vous êtes plus consolant. Jamais le malheur ne faisait baisser ses terribles yeux. Loué soit Dieu quand le combat de l'honneur est une victoire. Vous, mon cher ami, qui livrez si vaillamment et si heureusement aussi la bataille du travail, vous vous reposez déjà dans une autre œuvre. Pardonnez-moi si j'ai mêlé à l'applaudissement que je vous devais le souvenir du grand lutteur qui battit des mains autrefois quand j'entrai dans la lice.

PAUL FÉVAL.



LE
COMBAT DE L'HONNEUR.

I

LA MARQUISE.

C'était vers la fin de mars, dans la matinée. Les allées et les arbres du bois de Boulogne, couverts de givre, scintillaient aux pâles rayons d'un soleil blafard.

Un coupé de maître, sans armoiries ni chiffre, franchit rapidement la grille de la porte Maillot et vint s'arrêter près du petit lac creusé devant le chalet restaurant de Leblond.

Un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, de haute taille, ouvrit la portière du coupé et sauta à terre.

« Je serai de retour dans une heure, » dit-il à son

cocher, qui déploya aussitôt une couverture de laine rouge et la jeta sur la croupe du cheval.

Le jeune homme traversa la grande allée et s'engagea dans le petit bois de pins qui s'étend sur la droite et longe l'avenue Maillot.

Le sentier qu'il suivait était semé d'aiguilles de pins qui craquaient sous ses pieds, et faisaient lever les pies, qui allaient se percher sur les branches jaunies en caquetant aigrement.

Au détour d'une allée, il vit accourir un petit griffon écossais, qui se joua bientôt autour de lui en jappant joyeusement.

Il caressa les longues oreilles de l'animal, qui repartit comme une flèche pour aller annoncer à son maître la rencontre qu'il venait de faire. Mais il ne fut pas seul à courir cette fois, car le jeune homme s'élança comme un écolier à sa poursuite.

« Dix contre un pour Snow-Ball ! » cria une petite voix moqueuse comme il passait devant un bouquet de pins plus touffu que les autres.

Il s'arrêta sur place, et se retourna vivement.

Une charmante femme, enveloppée dans une longue pelisse de velours et de fourrure, la tête couverte d'un petit toquet hongrois voilé de dentelles noires, sortit du fourré où elle se tenait à l'affût, et sauta dans l'allée.

Le jeune homme la serra dans ses bras et la baisa au front.

« Pardonnez-moi, je vous ai fait attendre, dit-il encore haletant.

— Un grand quart d'heure.... Non, va, reprit-elle affectueusement en voyant son embarras, j'arrive seulement. Ma voiture m'attend à la porte Dauphine. »

Elle lui prit le bras, et ils firent quelques pas.

« Gérald, mon ami, dit-elle en soupirant, je vous aime trop, beaucoup trop.... et voilà un sentier où je sème de gros chagrins qui pousseront au printemps prochain. »

Tout en marchant, son compagnon pressa doucement la main gantée qu'elle appuyait sur son bras, et lui dit en riant :

« Vous souvenez-vous du beau drame d'Hamlet, madame la marquise?

— Oui, monsieur, j'ai eu le plaisir de le lire dans le texte anglais, et de le voir jouer à Londres par Macready.

— Eh bien, je vous répondrai comme Hamlet : « Vous voulez connaître les issues de mon âme, « aspirer le secret de mon cœur! »

— Vous seriez trop content si je vous disais que votre traduction se rapproche beaucoup du texte qui est écrit là, et elle serra le bras de son cavalier contre sa poitrine. Et puisque vous possédez si bien votre Shakspeare, ne trouvez-vous pas que ce petit bois de pins pourrait servir de décor à la

belle scène du cimetière d'Elseneur? « Hélas ! pau-
« vre Yorick, je l'ai connu Horatio, c'était le bouf-
« fon le plus plaisant, une imagination des plus
« fécondes »

— Je trouve que les arbres sont verts, que le ciel est bleu, et que les oiseaux chantent la chanson du printemps; je trouve, ou plutôt je vois comme un homme heureux? Est-ce une illusion ?

— Êtes-vous superstitieux, mon ami ?

— Comme un Napolitain.

— Eh bien, vous allez frémir, dit-elle en s'arrêtant pour détacher de son col une chaîne d'or à laquelle pendait un petit cœur en *pavé* de turquoises.

— Vous voulez me rendre ce modeste présent?

— Non, mais regardez, dit-elle en lui tendant le bijou.... Comment, vous ne voyez pas?

— Je vois que mon bijoutier m'a vendu de fausses turquoises.

— Hélas! non, elles sont du plus beau choix. Regardez ces petits points noirs qui tachent les pierres. Eh bien, ce sont des signes de mauvais présage.

— Quelle folie! le médaillon aura été posé près de quelque flacon de parfum, et un acide a brûlé ces pierres.

— Depuis l'heure où vous m'avez offert ce présent, votre cher petit cœur a entendu, jour et nuit,

les battements du mien, reprit-elle en souriant tristement. Or, la légende arabe dit que lorsqu'on porte une bague ou un collier de turquoises, ces belles pierres couleur de ciel se chargent de nuages noirs à la veille d'un malheur; elles annoncent la tempête aussi sûrement que les alcyons de nos grèves. Dites-moi que ce n'est pas par vous que je souffrirai, Gérald, et j'attendrai l'orage le sourire sur les lèvres. »

Ils venaient de franchir la grille de la porte Dauphine, et se trouvaient sur le boulevard Maillot.

« Voici, dit Gérald en lui indiquant de la main un petit châtelet de style Louis XIII, le palais enchanté où nous conjurerons le maléfice. »

Elle ne répondit pas, mais le doux regard qu'elle releva sur lui était plus éloquent qu'une parole de remercîment.

« Ainsi, reprit-elle un moment après, il faut que je vous dise bien franchement mon avis sur cette maison et que votre conseil, gardien de vos intérêts, expertise comme un architecte.

— Je vous prie seulement de me dire si la maison vous plaît, et si vous y viendrez souvent.

— Alors, il n'était pas besoin de me faire courir les champs aussi matin.

— Est-ce moi qu'il faut gronder? Je vous ai dit hier que je m'étais engagé à conclure ou à rompre

aujourd'hui cette affaire avant midi. Or, comme le propriétaire habite Bercy, et qu'il est bientôt onze heures....

— Il vous faudra crever vos chevaux, ou avouer humblement qu'un caprice de votre amie la marquise de Nagel a fait attendre le dieu Plutus. Ah! mon cher vicomte, la bourgeoisie devient bien insolente par ce temps de mondors crottés, et de clercs d'huissiers transformés en fermiers généraux. Il faut nous compter et serrer nos rangs, mon ami, si nous ne voulons pas être envahis et écrasés par cette plèbe. Il y a vingt ans, votre propriétaire eût été trop heureux d'aller vous demander, le chapeau à la main, cette réponse que vous allez lui porter tout à l'heure, dans une contrée inconnue. »

Ils traversèrent la chaussée, et le vicomte sonna à la grille de la villa.

Un homme qui bordait de buis les plates-bandes du jardin, leur ouvrit.

« Nous venons visiter la maison, dit Gérald en faisant passer la marquise la première.

— Les peintres sont dans les appartements et les clefs sur les portes, répondit le jardinier en retournant à son travail.

— D'abord, dit Mme de Nagel en faisant un signe d'intelligence à son compagnon, nous changerons ce jardinier-là. Sans exiger un Némorin, on peut trouver mieux qu'un ours en sabots. »

Elle s'élança sur le perron tournant et ouvrit la porte du salon.

Un gros garçon d'un blond filasse, debout sur une planche attachée à deux échelles doubles, brossait au plafond un ciel bleu moucheté de petits nuages roses. Ce Watteau en boutique chantait à pleine voix la complainte de Geneviève de Brabant :

Étant troublé de chagrin dans son âme,
Il chargea Golo, ce tyran,
D'aller au plus tôt tuer sa femme
Et massacrer son petit innocent.
Ce méchant traître quittant son maître,
Va de grand cœur exercer sa fureur.

Ce bourreau à Geneviève si tendre,
La dépouilla de ses habillements,
De vieux haillons la fit vêtir et prendre
Par deux valets fort rudes et très-puissants,
L'ont amenée bien désolée
Dans la forêt avec son cher enfant.

« Combien gagnez-vous à faire ce travail? lui demanda Mme de Nagel lorsqu'il eut achevé le premier couplet.

— Quinze francs par jour, madame la marquise, » répondit-il en ôtant le béret posé sur son oreille droite.

Le vicomte regarda le peintre avec un étonnement un peu inquiet.

« Vous me connaissez? reprit Mme de Nagel en s'adressant au peintre qui venait de descendre de son échelle, pour juger à distance de l'effet de ses nuages.

— J'ai eu l'honneur de travailler pour madame la marquise, répondit-il tout en regardant Gérald du coin de l'œil. C'est moi Marcomir qui ai peint, il y a deux ans, les *saisons* de son boudoir. »

Mme de Nagel se retourna vers le vicomte.

« Vous vouliez connaître l'auteur de ces chefs-d'œuvre, vicomte, fit-elle avec un petit sourire, le voici. Si vous achetez cette maison, vous posséderez un magnifique ciel d'apothéose.

— Ah! dit le peintre, monsieur vient pour acheter la maison; une bonne affaire. C'est solidement établi, des fondations en meulière, de l'eau partout et une vue superbe: la ville et la campagne, quoi!

— Et puis, dit le vicomte avec importance, les peintures les plus remarquables.

— Oh! fit Marcomir en frappant sur un panneau, tout a été fait sous ma direction; j'ai les premiers *fileurs* de Paris. »

Ils passèrent du salon dans une salle à manger, suivis par le décorateur qui tenait à leur faire admirer ses grisailles. Des ouvriers menuisiers et serruriers faisaient les derniers raccords dans les appartements du second étage.

Les murailles, encore nues, étaient couvertes de dessins au crayon noir; détails de moulures, profils d'architecture, additions et bonshommes ventrus se promenant la canne à la main. Dans une chambre du second étage, Mme de Nagel s'arrêta devant un profil de femme crayonné au-dessus d'une cheminée, à la place que devait occuper la glace. Le visage, d'une beauté remarquable, avait la pureté et l'élégance des camées antiques; il était dessiné d'une main ferme au simple trait de crayon noir. La chevelure, relevée sur les tempes et estompée largement à la sanguine, se détachait en vigueur sur le fond blanc de la muraille.

Cette esquisse gracieuse et hardie avait un charme étrange, une originalité qui commandait l'attention, Mme de Nagel la contempla pendant quelques secondes avec une curiosité réfléchie.

« C'est le portrait de la bourgeoise que j'ai *croqué* le jour où on a planté le bouquet, » dit le peintre.

Et tirant un couteau de sa poche, il racla légèrement une boucle de la chevelure pour lui donner un peu plus de transparence. Une coquetterie d'artiste.

« Elle est vraiment fort jolie, » dit Mme de Nagel.

Elle ajouta après une pause :

« Est-ce qu'elle est aussi rousse que cela?

— C'est-à-dire, répondit l'artiste, que c'est tout à fait ça ; laque capuche avec pointe de carmin, voilà le ton. Le bourgeois m'a donné cent francs pour que je lui recopie ce portrait sur papier gris ; je ne sais pas, ça ne vient pas du tout. Si la bourgeoise n'était pas si fière, je lui demanderais bien une petite séance ; mais je n'ose pas ; d'autant qu'elle n'a pas été contente de se reconnaître là.

— Je comprends cela, dit Gérald ; cette exhibition peut prêter à d'étranges réflexions de la part des visiteurs.

— Comment se nomme.... la bourgeoise? demanda la marquise.

— Mme Gonthier, répondit Gérald.

— Oh ! reprit le peintre, les plus gros marchands de vin de la Rapée ; c'est riche à millions, mais bonnes gens tout de même; la bourgeoise fait un peu *sa roue*, mais ça tient à son éducation. Et puis, faut être juste, c'est une artiste pour de vrai.

— Ah ! fit la marquise qui s'amusait des confidences de leur cicérone ; toucherait-elle du piano?

— Il faut entendre comme ça ronfle sous ses petites mains ; mais ça n'est rien que ça : elle peint un peu crânement, et faut être malin pour distinguer ses aquarelles de celles de son maître, M. Justin Ouvrié ; oh ! mais c'est tout à fait ça. C'est elle qui a donné tous les dessins de la maison : plan, coupe, élévation ; l'architecte n'a eu qu'à les

mettre à l'échelle. Vous allez voir, madame la marquise, comme elle vous *enlève* une maquette à la gouache. »

Il alla tirer d'un carton les maquettes des attributs qu'il avait exécutés dans le salon et la salle à manger.

C'étaient des torsades de chêne enlaçant les écussons des anciennes provinces de France, et des guirlandes de fleurs et de fruits. La marquise prit les maquettes et dit à mi-voix au vicomte :

« En vérité, l'intérêt me gagne, mon ami ; vous allez voir qu'on va nous donner tout à l'heure une biographie complète de la bourgeoise. »

Gérald se pencha sur l'épaule de Mme de Nagel, et tous deux contemplèrent avec étonnement et admiration les merveilleuses enluminures de Mme Gonthier.

« C'est un travail de bénédictin, dit la marquise en tournant le carton pour étudier tous les détails de l'œuvre.

— Oui, dit Gérald ; seulement, les bénédictins n'avaient pas cette élégance et cette vigueur de touche.

— *Aurélie Gonthier*, fit la marquise en posant son ongle rose sur ces deux noms écrits au bas de la gouache, en lettres moulées comme un modèle d'écriture. Le dessin est d'un maître et la signature d'une écolière. Tout cela est fort beau, reprit-elle à

haute voix en rendant les cartons au peintre; est-ce tout ce que vous aviez à nous dire sur Mme Gonthier, mon ami?

— Mais oui, madame la marquise, répondit le décorateur, que ce flegme ironique interloqua subitement.

— Eh bien! puisque nous connaissons Mme Aurélie Gonthier, voyons maintenant sa maison. »

Mme de Nagel prit le bras du vicomte et ils descendirent visiter les remises et les salles basses.

« C'est une chipie, que cette femme-là, » se dit Marcomir en les regardant s'éloigner.

Et, regrimpant sur ses échelles, il alluma sa pipe et se mit à glacer son nuage de laque rose.

« Eh bien! mais c'est tout simplement un paradis, que cette villa, dit la marquise en entrant dans une petite serre vitrée et recouverte de nattes vertes. Vous me fournirez mes camélias, mon ami; je vous nomme fleuriste en chef.

— Et voilà mon premier bouquet, dit le jeune homme en posant ses lèvres sur ses grands yeux noirs.

— Prenez garde! si la bourgeoise vous voyait, dit-elle en se dégageant de ses bras.

— La bourgeoise va me vendre sa maison dans une heure.

— Ne faites pas de folies, mon ami.

— Ce serait pis qu'une folie de ne pas l'acheter maintenant, répondit le vicomte avec un gai sourire, ce serait un crime de lèse-amour, il y a sous ce dôme de cristal un secret et un souvenir que nous ne pouvons abandonner aux profanes.

— Secret que M. Marcomir a dû deviner, dit la marquise avec une petite moue mutine.

— Qu'aviez-vous besoin aussi de faire peindre les quatre saisons dans votre boudoir?

— En effet, je devais me contenter de l'été, mon galant jardinier. »

Les douze coups de midi sonnèrent à l'église de Neuilly.

« Grand Dieu ! s'écria Mme de Nagel, les Gonthier vont demander vingt mille francs de plus de leur domaine; sauvons-nous bien vite. »

En traversant le jardin, ils se croisèrent avec l'homme qui leur avait ouvert. Gérald lui donna cinq francs et lui remit une papillote de deux louis pour M. Marcomir.

Arrivée à la porte Dauphine, la marquise dit à son compagnon :

« Il faut nous quitter ici.

— Non, dit le vicomte après une seconde d'hésitation : vous avez fait une imprudence en prenant votre voiture; vous commettriez maintenant une faute grave en revenant seule. » Et il ajouta :

« Vos gens me connaissent et sont un peu dans le secret....

— Oui, fit-elle, vous avez raison, mon ami. »

Ils marchèrent quelques minutes sans se parler.

Le coupé de la marquise était arrêté devant la grille du jardin d'acclimatation.

« Je vous ai fait de la peine, amie? dit Gérald à la jeune femme.

— Non, répondit-elle d'une voix douce, mais sérieuse cette fois : puisque j'ai accepté la position devant le monde.... A ce soir, Gérald. »

Elle monta vivement dans sa voiture et posa un doigt sur ses lèvres; le cocher toucha son cheval qui tourna l'allée au grand trot.

Le vicomte regagna à pied sa voiture.

« Barwell, quai de Bercy, n° 16, dit-il à son cocher.

— M. le comte de Bresles vient de passer tout à l'heure, dit l'Anglais; il essaye les chevaux de Little-Wood, deux belles bêtes.

— Le comte ne t'a rien dit?

— Pardonnez-moi, il m'a dit qu'il comptait voir monsieur le vicomte ce soir, au *Café anglais*.

— Et il ne t'a pas demandé où j'étais?

— Non, monsieur le vicomte, reprit le cocher visiblement embarrassé.

— Voyons, parle!

— Eh bien, que monsieur le vicomte me par-

donne, mais M. le comte a ajouté : « Tu diras à « mon fils qu'il a un cheval.... vrai, je n'ose pas.... « Eh bien, un cheval de cirque de foire, qui doit « manger de la salade, assis sur le derrière, et tirer « le pistolet avec ses dents. »

M. de Villemèle remonta dans sa voiture.

« S'il est possible d'arranger comme ça une aussi brave bête ! » grommela Barwell en secouant les rênes d'un tour de poignet.



II

LA BOURGEOISE.

Ces paroles de Mme de Nagel : « j'ai accepté la position devant le monde, » avaient tristement impressionné M. de Villemèle. Il aimait la marquise d'un amour d'écolier, d'un cœur jeune et emporté ; mais, à certaines heures, il voyait l'avenir chargé de nuages. Il comprenait que, n'ayant pas le courage de braver l'opinion du monde en épousant sa maîtresse, il serait un jour ingrat et lâche envers elle.

Veuve, à vingt ans, du marquis de Croix-Lambert, Renée de Nagel pouvait choisir parmi les prétendants qui se disputaient sa main; elle était assez belle et assez riche pour avoir le droit d'être difficile.

Mais la destinée, qui se plaît si souvent à déranger les prévisions humaines et à brouiller les pièces de l'échiquier sur lequel nous jouons le bonheur de notre vie, l'avait touchée de sa baguette noire.

Un voyage en Italie, une maladie de quelques jours dans une auberge de Fiesole, l'erreur d'une servante qui prit M. de Villemèle pour un médecin français, et le lui amena, décidèrent de son sort.

Gérald n'avait pas voulu abandonner une compatriote aux soins mercenaires d'hôteliers cupides, mal intentionnés peut-être. Dans la position où elle se trouvait, Gérald devenait un sauveur. Ses soins affectueux, sa consolante gaieté lui gagnèrent bientôt l'affection de Mme de Nagel. Ils partirent ensemble pour Florence, et, vieux amis, jeunes cœurs, oublièrent ce monde parisien qui était si loin d'eux.

C'était comme un rêve. Ils pleurèrent au réveil et courbèrent la tête comme deux enfants qui viennent de briser la coupe précieuse qu'ils ne devaient pas toucher.

« Vous serez vicomtesse de Villemèle, » lui dit Gérald en la serrant contre son cœur.

Elle le regarda à travers ses larmes, et lui répondit :

« Je ne regrette rien, et ne vous demande pas de garder le secret de notre amour, ne sachant pas mentir et tromper. Je vous aimerai jusqu'à mon

dernier souffle, Gérald; et, peut-être refuserai-je toujours ce nom que vous voulez me donner aujourd'hui. Il faut que je me souvienne longtemps, bien longtemps, et que je vous fasse oublier. Dans huit jours, nous serons à Paris, mon ami. Nous ne nous rencontrerons jamais dans le monde, qui est fermé pour moi, mais vous trouverez à l'hôtel de Nagel une amie qui vous donnera sa vie si vous la lui demandez. »

Il y avait alors deux ans que la marquise était la maîtresse de M. de Villemèle.

Le monde fut d'autant plus impitoyable pour elle qu'elle ne lui donna jamais l'occasion de lui faire une de ces impertinences musquées qui frappent et tuent comme le stylet, sans verser une goutte de sang. Ne pouvant s'attaquer à la femme qui s'enfermait dans son bonheur, il essaya de planter ses griffes roses dans le cœur de l'amant; mais Gérald qui sourit, en pâlissant, aux méchantes allusions d'une coquette jalouse, les fit si chèrement payer au mari responsable, que l'on jugea prudent de ne pas continuer ce jeu trop dangereux.

Si amoureux qu'il fût, Gérald ne s'illusionnait pas toutefois sur leur position. Dans sa loyauté, Mme de Nagel n'avait pas voulu garder un masque hypocrite. Coupable à ses propres yeux, elle s'était fait justice en restant en dehors du cercle de ses anciens amis.

Il ne craignait pas de risquer sa vie pour la

femme aimée, mais il commençait à avoir peur d'être ridicule en épousant sa maîtresse. L'honneur, le devoir lui faisaient une loi de ne jamais abandonner celle qui lui avait tout sacrifié, et cette loi de conscience était une chaîne.

Il était trop heureux alors pour la sentir sous son enveloppe de fleur, mais le comte de Bresles, son père, lui avait dit un soir ces paroles, qui étaient restées gravées dans son esprit : « Il fallait savoir vous taire, et vous marier devant le premier capucin de Florence. Maintenant il est deux ans trop tard, et quinze ans, trop tôt. Si tu n'avais pas cent mille livres de rente, je te dirais que ton avenir est perdu ; mais ton oncle de Villemèle a eu le bon esprit de prévoir l'événement en te faisant millionnaire. Vois-tu, mon cher, les moralistes, qui font de belles déclamations sur les dangers de l'amour, ne savent pas le premier mot de la question. Je ne connais que deux sortes de femmes dangereuses : les femmes qui ruinent les vaniteux imbéciles, et celles qui prennent hypothèque sur l'honneur et le dévouement d'un brave garçon, sachant qu'il n'osera jamais emprunter à d'autres pour les rembourser. »

Gérald n'avait jamais affiché sa liaison avec Mme de Nagel ; mais il mettait encore plus de soin à la cacher en ce moment, et c'était pour suivre plus strictement cette règle de conduite qu'il voulait acheter le petit hôtel du boulevard Maillot.

Il était près d'une heure lorsque son coupé s'arrêta sur le quai de Bercy, à la porte de M. Gonthier.

La maison, triste et sombre, avait deux étages. Elle donnait sur une longue avenue de marronniers, encombrée de barriques et de tonnes de toutes grandeurs. Un vaste cellier s'ouvrait au bout de l'avenue qui formait une sorte de rond-point, où quatre ou cinq compagnons roulaient des fûts sur un haquet.

Gérald monta les quelques marches du perron et entra sous un vestibule. Une plaque de cuivre portant ces mots :

PAUL GONTHIER.

Tournez le bouton, S. V. P.

était clouée sur une porte latérale. A l'appel du timbre, un petit vieillard vint à sa rencontre, en roulant entre ses doigts une grosse tabatière de buis.

« Qu'y a-t-il pour le service de monsieur? dit-il, en clignant l'œil gauche, et en rejetant sa tête sur son épaule droite avec un mouvement de marionnette.

— Veuillez faire passer cette carte à M. Gonthier, répondit le vicomte.

— Monsieur ne vient pas pour affaire de la maison?

— Pardon, reprit Gérald, comme nous pourrions jouer sur les mots, je vous prie de dire à M. Gonthier que je viens pour la maison du boulevard Maillot.... »

Il avait accentué le « pour. »

Le petit vieillard lança sa tête sur son épaule gauche et ferma l'œil droit.

« Monsieur, prenez donc la peine de vous asseoir; M. Gonthier rentre à l'instant, et je vais monter à son cabinet le prévenir que vous désirez le voir. »

Tout en parlant, le commis fixait le cigare allumé que le vicomte tenait entre ses doigts gantés.

« J'attends, » dit Gérald, qui voyait que ce personnage de contes de fées ne se décidait pas à s'acquitter de son message.

Le bonhomme pivota sur ses talons et s'éloigna en secouant la tête de gauche à droite.

Gérald s'assit sur la chaise de paille que le commis lui avait offerte, et distrait, porta son cigare à ses lèvres.

Il fit d'un seul coup d'œil l'inventaire du bureau. C'était une grande pièce partagée à peu près également par une galerie de chêne treillagée dans sa partie supérieure, et percée de deux guichets; des rideaux de soie verte cachaient au public l'intérieur de cette galerie. Une table de chêne blanc, des chai-

ses de merisier, des rayons chargés de cartons étiquetés, une collection d'almanachs du commerce et une grande carte routière de France, accrochée contre la muraille, composaient tout l'ameublement de ce bureau. Deux hautes fenêtres ouvrant sur un jardin inculte éclairaient cet intérieur d'un jour verdâtre et faux, car le lierre se tordait au dehors autour des barreaux de fer qui fermaient les fenêtres. Le cliquetis saccadé d'une horloge électrique ajoutait un agacement à la tristesse et à l'ennui de l'attente.

Un sourire passa sur les lèvres de Gérald : « Je vais avoir affaire à Harpagon, pensait-il, et les délassements artistiques de Mme Aurélie Gonthier s'expliquent maintenant : le mari fait ainsi l'économie d'un architecte et d'un peintre. »

Tout en faisant ces réflexions, le vicomte soufflait du bout des lèvres de petites bouffées de fumée.

Une toux féminine se fit entendre derrière les rideaux verts de la galerie; était-ce un avertissement pour le rappeler aux convenances? Gérald était fort susceptible, et ne se sentait pas d'humeur en ce moment à accepter une leçon des gens de M. Gonthier. Toutefois, il voulut constater le fait, sauf à payer plus tard d'impertinence. Il se leva et, continuant à fumer, se mit à marcher le long de la galerie treillagée. Un des guichets était ouvert, et

par cette ouverture il vit une main qui écrivait sur un registre; une main de femme d'une blancheur éblouissante, longue, flexible, avec des doigts ronds et effilés et des ongles roses et polis comme de la nacre irrisée de carmin pâle; point de bagues, elle était trop belle dans sa nudité, et d'un modelé trop parfait pour risquer d'être déformée par la pression d'un anneau.

Gérald n'avait fait que passer, mais la vue de ce chef-d'œuvre de la nature avait été comme un éblouissement. Il passa de nouveau devant le guichet, et la même toux se fit entendre encore, mais d'une façon tout à fait significative cette fois; il y avait une colère impérieuse dans cette toux de comédie. C'était l'inconnue à la belle main. Gérald s'arrêta, rougit légèrement, et, jetant son cigare, l'écrasa sous le talon de sa botte. Il se sentait humilié de la leçon, mais, comme elle était donnée par une femme, il fallait l'accepter et se taire.

L'arrivée du maître du logis vint fort heureusement le tirer d'embarras, car il pensait bien que la belle invisible le voyait et riait de son embarras derrière le rideau vert.

M. Gonthier n'était pas le personnage que Gérald s'était figuré. Il croyait voir un long vieillard enveloppé dans une robe de chambre à ramages, la tête couverte d'une toque de velours; et c'était un homme de trente-cinq ans qui l'accueillait avec un sourire

franc et une politesse du meilleur ton. De stature moyenne, un peu gras et taillé en force, comme dit le peuple, M. Gonthier avait les yeux gris bleu, fort doux et souriants, le nez court et rond, la barbe et les cheveux châtain clair, bouclés naturellement; le visage et les mains légèrement hâlés. Vêtu simplement, sans recherche, ses habits de couleur sombre étaient d'une bonne coupe, mais une grosse chaîne d'or chargée de breloques tapageuses, et une bague à chaton d'émeraude, passée à l'index de sa main gauche, trahissaient le négociant enrichi.

Le contraste entre les deux hommes était complet, absolu. Mince, élancé, avec les attaches fines, Gérald avait le teint pâle, les cheveux d'un noir bleuâtre, les prunelles brillantes, mobiles et profondes, quelques rides précoces paraissaient sur son front; le nez était droit et fin, les lèvres peu saillantes, mais bien dessinées et ombragées d'une moustache soyeuse moins sombre que la chevelure. Le haut de la tête annonçait la volonté, l'intelligence et la fierté; le bas du visage dénotait les instincts aimables, la bonté et la douceur. L'ensemble de la physionomie était plutôt réfléchi que grave, triste que souriant. Il n'avait pas un seul bijou apparent, mais la garniture d'astrakan de son pardessus valait le prix de l'émeraude du marchand de vin.

« Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, monsieur, dit celui-ci en s'approchant de Gérald,

et veuillez prendre la peine de monter à mon cabinet.

— Mais nous sommes fort bien ici. » reprit le vicomte, désireux de faire sonner sa fortune aux oreilles de la dame mystérieuse qui n'aimait pas la fumée de tabac.

Monsieur Gonthier insista si gracieusement, qu'il ne put refuser de le suivre. Ils montèrent au premier étage, traversèrent une antichambre, et entrèrent dans un magnifique salon de style Renaissance, dont les quatre fenêtres en vitrail, alors éclairées par le soleil, jetaient des étincellements multicolores sur les richesses artistiques de cet intérieur.

Gérald, qui avait voyagé en Hollande, songea à cette fameuse *chambre morte*, dans laquelle les marchands d'Amsterdam enfouissent pour un million de tableaux et d'objets d'art.

« Vous venez pour me parler de l'hôtel du boulevard Maillot, dit M. Gonthier après qu'ils eurent pris place en face l'un de l'autre, aux angles de la cheminée.

— Oui, monsieur, répondit Gérald, cet hôtel me plaît, et je viens vous demander votre dernier prix.

— Demandez-moi plutôt mon premier, reprit M. Gonthier en souriant, car pour peu que le défilé des mémoires continue, je serai bien forcé de garder

cette maison. Mais bah! c'est une folie d'apprenti propriétaire, je ne dois pas la faire payer à d'autres.

— Enfin, quel est votre prix, monsieur, dit Gérald qui ne voyait qu'une ruse de marchand, un boniment dans ces paroles.

— Cent quarante mille francs! »

Le vicomte estimait la propriété deux cent mille. Il tira une carte de son portefeuille et la tendit à M. Gonthier.

« Voici le nom de mon notaire. Vous pouvez faire dresser le contrat de vente.

— Pardon, monsieur de Villemèle, dit M. Gonthier, avez vous bien vu, bien réfléchi?

— Suffisamment pour être certain que cette fantaisie n'est pas ruineuse.

— Tant mieux! Je ne suis pas un marchand de terrains et de moellons, voyez-vous, et je ne voudrais pas que l'on vînt me reprocher un jour d'avoir fait une spéculation. Qu'en pense votre architecte?

— Je n'ai pas d'architecte, et n'ai nul besoin d'une expertise. Je vous le répète, monsieur, cet hôtel me plaît; le prix que vous en demandez n'a rien que de très-modéré, il ne nous reste plus qu'à nous entendre sur les conditions de la vente.

— Que vous fixerez vous-même.

— Mon notaire vous payera la somme comptant;

il est bien entendu que tous les frais d'actes sont à ma charge.

— Je ne comptais pas vous demander toute la somme, n'ayant pas besoin de fonds en ce moment ; mais puisque cela vous convient, je prendrai votre argent en vous en faisant l'escompte, c'est la règle de la maison; je ne veux pas changer une vieille habitude. Vous avez ma parole, monsieur de Villemèle, ajouta-t-il en se levant ; toutes les pièces relatives à l'affaire seront remises demain à maître Fortier.

— Je vous remercie, monsieur, » répondit Gérald en s'inclinant.

Il se fit un silence.

« Il me semble vous avoir déjà rencontré (il chercha le synonyme du monde, et, ne le trouvant pas dit : dans une maison amie ?

— En effet, monsieur, vous m'avez vu, il y a six mois, chez M. le comte de Bresles, votre père ; j'ai été son marchand de vins.

— Votre mémoire est plus fidèle que la mienne.

— J'aurais l'air de vous adresser un reproche, ce qui est bien loin de ma pensée, si je vous disais oui, monsieur le vicomte, et cependant nous sommes de vieilles connaissances.

— Vraiment ! Alors, veuillez être assez bon pour me rappeler un souvenir que j'ai le regret et le tort d'avoir oublié.

—Vous souvenez vous de l'institution Taillandier, à Bourg-la-Reine, et des sablières du bois d'Aulnay ?

— Oui ! dit le vicomte, tout en cherchant à recueillir ses souvenirs. J'étais si diable à dix ans, que la comtesse de Bresles, qui avait alors une maison de campagne à Bourg-la-Reine, se décida à me mettre en pension. Quant aux sablières, je m'en souviens, d'autant mieux qu'elles furent la cause de mon retour à la maison. Un jour de grande promenade, comme nous sautions du haut d'une rampe dans une carrière de sable profondément ravinée par la pluie, un énorme bloc de silice roulant comme une avanlanche vint m'ensevelir vivant au fond de la carrière. Mes camarades et le maître d'étude travaillèrent si bravement à me dégager, que j'en fus quitte pour quelques contusions.

— Voilà pourtant comme on écrit l'histoire, dit M. Gonthier en secouant la tête. Eh bien, comme je ne veux pas que vous commettiez de bonne foi une aussi grosse erreur, le jour où vous écrirez vos mémoires, je vais rectifier les faits. Il n'y avait là ni maître ni élèves, mais un gamin de quatorze ans, un nouveau, qui restait à l'écart pour échapper aux *brimades* des anciens. Vous et lui étiez seuls en ce moment sur la sablière ; tout à coup, il vous vit disparaître comme un personnage de féerie! il cria au secours et travailla si ferme à vous déterrer que le

sang lui partit des ongles. Quand le pion et les élèves, qui étaient déjà sur la route de Sceaux, revinrent sur leurs pas, vous aviez déjà la tête et les épaules hors du sable, mais vous ne pouviez vous aider, car vous aviez complétement perdu connaissance. Voilà l'histoire véridique de votre sauvetage, l'autre légende a été arrangée pour les besoins de l'institution Taillandier.

— Monsieur Gonthier, reprit Gérald, voulez-vous me permettre de serrer la main du brave camarade auquel je dois la vie?

— Oh! de tout cœur, dit le marchand avec élan, en prenant la main que lui offrait le jeune homme; seulement nous ne parlerons plus de ces tours d'écoliers!

— Dont je garderai toujours le souvenir maintenant. Ah! si ma bonne mère vivait encore, elle serait bien heureuse de vous embrasser.

— Voyons, reprit M. Gonthier, maintenant que la glace est rompue, et que nous voilà de vieilles connaissances, permettez-moi de vous présenter à ma femme.

— Je serai heureux de cet honneur, dit Gérald, et plus heureux encore si vous voulez bien oublier mon titre, et ne vous souvenir que du camarade Gérald.

— Quoi! sérieusement, vous voulez?... » fit le marchand avec un mouvement d'hésitation.

Le vicomte lui tendit de nouveau la main, lui dit avec une franche cordialité :

« Ne voulez-vous pas être mon ami, monsieur Gonthier?

— Merci! répondit ce dernier d'une voix émue. Je vais prévenir Mme Gonthier et vous rejoins dans l'instant. »

Soulevant une portière de tapisserie, il passa dans la pièce voisine.

Tout en causant avec son hôte, Gérald avait jeté un rapide coup d'œil sur les merveilles qui l'entouraient. Un buste de marbre, placé sur la cheminée devant une glace sans tain, avait surtout attiré son attention. Les rayons du soleil, en se jouant à travers les vitraux, faisaient courir sur le marbre des ombres diversement coloriées, qui donnaient au visage l'apparence de la vie ; on eût dit qu'il respirait et souriait. Gérald retrouva sur ce buste les mêmes traits calmes et réguliers que le peintre Marcomir avait esquissés sur la muraille de l'hôtel. C'était le buste de Mme Gontier, seulement le sculpteur avait idéalisé ce que le réaliste Marcomir avait naturalisé. L'ameublement en ébène sculpté, incrusté de lapis, était recouvert de tapisseries au petit point. Un orgue à tuyaux, deux grands bahuts-étagères, un chevalet, une longue table à pieds tors, chef-d'œuvre de sculpture sur bois, étaient les principales pièces de ce salon dont les murs étaient

tendus de velours nacarat bordé de galons d'or, et le plafond à solives de chênes treillagées; quelques tableaux de l'école flamande, une magnifique toile de Ruisdaël et quatre gravures allemandes splendidement encadrées, étaient appendus contre les tentures. Ces gravures tirées de l'alphabet de la mort de Hans Holbein, attirèrent surtout l'attention de Gérald, qui lut avec la curiosité d'un amateur, les légendes suivantes, imprimées en lettres rouges et noires au-dessous des sujets :

AUX ROIS.

Tu as beau commander aux hommes
Et n'en pas craindre les assauts,
Ta vie ne vault pas deux pommes
Contre moy, n'y contre ma faulx.

AU MÉDECIN.

Tu cognois bien la maladie
Pour le patient secourir,
Et si ne scais teste étourdie
Le mal dont tu devras mourir !

AU FOU.

Le fol vit en joye et déduict,
Sans çavoir qu'il s'en va mourant,
Tant qu'à la fin il est conduit
Ainsi que l'agnel ignorant.

A TOUT LE MONDE.

Nous conduisons la grand dance,
La seule où chacun ait son tour,
Et nul ne peult, tant soit-il lourd,
Ne suivre pas notre cadence!

Comme Gérald lisait cette dernière légende M. Gonthier rentra au salon; il semblait soucieux et embarrassé.

« Mon cher monsieur de Villemèle, dit-il, j'ai échoué dans mon ambassade. Ne comptant pas recevoir aujourd'hui, Mme Gonthier ne s'est pas habillée, et....

— Vous avez été indiscret, fit Gérald en reprenant son chapeau.

— J'ai été malheureux, mais c'est ma faute; en l'absence de mon caissier, à qui j'ai accordé deux jours de congé, j'ai prié Mme Gonthier de relever quelques comptes....

— Et comme l'on ne se met pas en toilette pour tourner les feuillets d'un registre derrière un guichet de caisse, vous en êtes pour vos frais de bonne camaraderie. Mais je ne veux pas être responsable des fautes de l'étiquette de mon sauveteur, et je lui demanderai de vouloir bien me présenter un jour de réception. En attendant, mon cher monsieur onthier, vous me ferez le plaisir de partager,

après-demain samedi, mon déjeuner de garçon; maître Fortier sera des nôtres, et ce sera une excellente occasion pour entendre son projet d'acte.

— J'accepte sans me faire prier; mais je vous préviens que je suis un très-mauvais convive. Quant à cet acte de vente, j'approuve par avance tout ce que vous ferez. »

M. Gonthier reconduisit son hôte jusqu'à sa voiture.

« A samedi! » fit-il en lui secouant la main à la manière anglaise.

Le coupé partit au grand trop.

« Ah! Mme Aurélie Gonthier, la bourgeoise aux belles mains, vous voulez jouer à la grande dame du haut de votre comptoir, se dit Gérald tout en égrenant entre ses doigts les torsades du cordon d'appel. Pardieu! j'aurai ma revanche, ma belle princesse du château Margaux. »



III

UN VIEUX BEAU.

Comme le vicomte s'habillait pour aller rejoindre son père au *Café anglais*, un domestique lui porta ce billet :

« Mon cher Gérald,

« Remets à Francis tes épées de combat à coquille d'acier bruni et à doigtier ; j'en aurai besoin demain matin. A ce soir sept heures, *Café anglais*, salon bleu.

« Bien à toi,

« Comte EMMANUEL DE BRESLES. »

« Francis ! » appela le jeune homme en ouvrant la porte de sa chambre.

Le valet de M. de Bresles vint à son appel.

« Le comte vous a-t-il dit de porter à un de ses amis les épées que vous venez chercher ?

— Non, monsieur le vicomte. M. le comte m'a dit de placer ces armes dans sa chambre à coucher, et de le réveiller demain matin à six heures ? »

De Villemèle tira sa montre qui marquait cinq heures.

« Mon père est-il chez lui ?

— M. le comte vient de sortir, et je ne pense pas qu'il rentre avant minuit.

— Vous avez une voiture?

— Non, monsieur le vicomte; mais j'ai pris mon manteau pour que l'on ne voie pas ce que je porte. »

Gérald passa dans son cabinet et détacha d'une panoplie les épées réclamées par son père. Après les avoir tirées du fourreau, il cingla deux ou trois coups avec le plat des lames sur un coussin pour s'assurer que l'acier ne contenait ni *paille* ni *bouillon*. Quand il les eut examinées avec un soin minutieux, il les lia avec un mouchoir et les remit au valet de chambre.

Il n'avait pas fait cet examen sans éprouver un violent battement de cœur, car il pensait qu'une de ces lames brillantes allait bientôt menacer la vie de son père.

Le valet avait pris les épées, mais il restait debout devant le vicomte sa casquette à la main.

« Vous pouvez vous retirer, lui dit Gérald.

— Pardon, monsieur le vicomte, fit-il à mi-voix et très-anxieux, c'est que....

— Quoi ?

— C'est que j'ai bien peur que ces épées ne soient pour M. le comte.... et ça serait un bien grand malheur si M. le comte recevait un mauvais coup.

— C'est bien, mon ami ; cette crainte que vous me témoignez me prouve que vous êtes attaché à votre maître ; le fait est assez rare aujourd'hui pour qu'on l'encourage. »

Il tira un louis de sa poche et le laissa tomber dans la casquette du valet.

« Pour ça, oui, je suis tout dévoué à M. le comte : voilà six mois aujourd'hui que je n'ai reçu un centime de gages, mais j'étais bien tranquille.

— Et vous craignez maintenant, dit Gérald en l'observant.

— Dame ! si ça tournait mal pour M. le comte, ça n'irait pas bien pour moi.

— Quels sont vos gages ?

— Cinquante francs par mois, monsieur le vicomte. »

M. de Villemèle prit dans son portefeuille trois billets de cent francs qu'il lui remit.

« Vous êtes payé de vos gages arriérés ; si ça tourne mal demain pour votre maître vous ne perdrez rien.

— Je ne demandais pas à monsieur le vicomte de me payer, » balbutia le valet partagé entre la joie de cet encaissement inattendu et la crainte d'être renvoyé si ça tournait bien.

Gérald lui montra la porte pour couper court à ses excuses.

Ne sachant où rencontrer M. de Bresles, le vicomte attendit avec une fiévreuse impatience l'heure indiquée par son père ; mais ne pouvant distraire sa pensée de la douloureuse préoccupation qui l'agitait, il acheva rapidement sa toilette et sortit à pied ; espérant avoir quelques renseignements au cercle dont ils étaient membres, il s'y rendit aussitôt.

Cinq ou six de ses amis réunis en groupe devant la cheminée du salon, causaient avec une grande animation. Le silence se fit dès qu'il parut. Gérald échangea avec eux quelques mots de politesse banale, prit un journal et s'assit à l'écart. Il ne pouvait aborder le premier une question si délicate, et devait attendre qu'on le mît sur la voie. L'accueil glacial de ses collègues, la solitude dans laquelle on le laissa, lui causèrent une impression profonde. Il eut comme une révélation soudaine de ce qui s'était passé. M. de Bresles avait une affaire avec un des membres du cercle, et les torts étaient de son côté. Le vicomte sortit et se dirigea rapidement vers le *Café anglais* pour avoir enfin l'explication de

cette déplorable affaire. Comme il venait de passer devant le magasin du bijoutier Salabelle, un jeune commis courut après lui, et lui dit que M. le comte de Bresles, qui choisissait en ce moment des bijoux, le priait de venir le rejoindre.

Gérald pensa que ce garçon se trompait de nom ; mais en se retournant il vit, sur le seuil de la porte M. de Bresles qui l'appelait du geste. Il entra.

« Comment trouves-tu ce bracelet ? lui dit le comte en lui présentant un magnifique bracelet émaillé, de style byzantin.

— De fort bon goût, » répondit Gérald dont le regard ne fit que passer sur le bijou pour se fixer avec une curiosité inquiète sur le visage de son père.

M. de Bresles semblait aussi calme que d'habitude.

« Je me suis trompé, pensa Gérald qui respira plus librement ; on n'achète pas de bijoux la veille d'un duel.

— Je prends ce bracelet, dit le comte au marchand ; mettez-le dans un joli écrin, quelque chose de coquet. »

Le joaillier lui présenta un écrin de velours bleu doublé de satin blanc.

« Très-bien, fit M. de Bresles. Combien? reprit-il en tirant son porte-monnaie.

— Huit cents francs. »

Il jeta un billet de mille francs sur la glace du comptoir, reprit les dix louis qui lui revenaient, et glissa l'écrin dans la poche de son pardessus.

« C'est une vieille dette que je paye, dit-il en passant son bras sous celui de son fils. Mais comme j'ai gagné deux cents louis cette nuit à Berval, j'en profite pour liquider ce compte-là. Tu sais, c'est pour la petite Trumeau, du corps des ballets.

— Je ne sais pas et ne vous demande pas, mon père, répondit Gérald préoccupé.

— Alors, je vais te conter l'affaire. Figure-toi que j'ai été assez niais pour promettre un bracelet à cette sauteuse, pour le soir où elle danserait un pas. Le diable m'emporte si je pensais jamais que cette vilaine créature aurait son nom en vedette sur l'affiche : mais comme un gentilhomme doit tenir sa parole, la Trumeau recevra son bracelet ce soir. J'espère bien que tu ne supposes pas autre chose....

— Que voulez-vous que je suppose, mon père, dit M. de Villemèle en souriant, laissons ce sujet : pour qui m'avez-vous fait demander mes épées de combat ?

— Pour moi, pardieu !

— Pour vous !

— Je me bats demain avec cet animal de Berval. »

Les traits de Gérald se contractèrent et pâlirent.

« Eh bien, qu'est-ce que c'est ? dit le comte, tu vas te trouver mal comme une femme ?

— Mais Berval est un jeune homme, reprit le vicomte, et il est impossible qu'il ait été l'agresseur.

— Ah çà ! tu me prends donc pour un Cassandre, à présent? Berval qui ne sait pas tenir ses cartes, et fait fautes sur fautes au jeu, a été assez insolent, hier au soir, pour donner à entendre à la galerie que j'avais écarté quatre cartes en en prenant cinq. Dans un mouvement de colère que je n'ai pu maîtriser, j'ai ramassé le jeu et l'ai jeté si violemment sur le tapis, que cinq ou six cartes ont été frapper Berval au visage.

— Je comprends, répliqua Gérald. C'est une affaire qu'on ne peut arranger, et Berval n'accepterait pas un autre adversaire.

— Mais tu deviens fou ! dit le comte en s'arrêtant devant son fils. Ce sont les épiciers qui arrangent leurs affaires : et qu'est-ce que cet autre adversaire? toi, peut-être. Pardieu, mon bon, tu as une façon singulière de comprendre le point d'honneur. Est-ce que tu es venu me chercher pour défendre Mme de Nagel contre les impertinences de M. Dauvernet. »

Gérald ne répondit pas, car le comte élevait la voix, et attirait sur eux l'attention des passants.

Comme ils traversaient le boulevard, devant le *Café anglais*, M. de Bresles dit à son fils :

« Nous dînons avec Paulus et Didier, mes témoins. »

Ces messieurs les attendaient au salon bleu.

Paulus, juif bordelais, courtier de bourse, était le banquier du monde des viveurs et des enfants prodigues de la bohême dorée, auxquels il faisait prêter de l'argent à 40 pour 100 d'intérêt. Ses clients le considéraient comme un brigandeau, mais comme il était homme de ressources, ils ne lui marchandaient pas ses courtages.

Didier Montrenaud était le personnage le plus connu de tout Paris, si connu qu'on ne le désignait jamais que sous son prénom de Didier : il avait commencé par jouer au petit Brummel, dans les cercles élégants de 1820, et au petit Voltaire dans les colonnes d'un journal de critique, où l'excentricité de ses paradoxes lui fit bientôt un petit cénacle de disciples et d'admirateurs. L'époque était d'ailleurs très-favorable à ses débuts : les belles dames sollicitaient de Lacenaire la faveur d'un quatrain pour leur album, et les ministres avaient grand'peur des archers de la petite presse. Il *fallait faire* quelque chose pour cette poupée de tailleurs, si joliette et si malicieuse. On lui donna un privilége de théâtre, qu'il vendit presque aussitôt. L'argent mangé, ses protecteurs pensèrent qu'ils devaient une compensation à l'homme qui venait d'inventer les boutons de manchettes, et ils lui donnèrent un nouveau privilége afin qu'il en trafiquât le plus avantageusement possible. Cette vieille marionnette, couperosée et grimaçante qui dansait encore sur les planches de la co-

médie parisienne, était odieuse à Gérald, qui savait par quels moyens de *chantage* elle s'imposait encore. Le nom de Didier était inséparable de celui de *Lucifer*, une ex-belle de quarante-cinq ans, qui avait été fort à la mode vers le temps où Didier publiait ses premiers feuilletons. Cette contemporaine, qui écrivait beaucoup et collectionnait les autographes de ses amis, leur revendait depuis vingt ans ses archives au détail. Comme elle avait eu un salon, tel billet écrit dans un moment d'entraînement avait acquis, avec les années et l'aide des révolutions, une valeur politique. Lucifer avait aimé Didier; ils étaient si bien faits pour se comprendre. Quand ils eurent acquis avec les années une haute opinion de leur savoir-faire, ils songèrent à s'associer comme ces voleurs qui ne peuvent enlever une boîte à tabac, d'après les principes, qu'en agissant de concert. Dans les grandes occasions, Lucifer tirait du fond de sa cassette de Damoclès une toute-puissante recommandation pour son associé, qui lui comptait plus tard en écus sa part dans l'opération.

Dans toute autre circonstance, Gérald eût refusé à son père de s'asseoir à la même table que ce personnage; mais ce n'était pas le moment de discuter une semblable question.

Les témoins de M. Berval devaient venir régler dans la soirée, avec Paulus et Didier, les conditions de la rencontre du lendemain, et choisir le lieu du

combat. M. de Bresles voulait se battre dans l'atelier d'un peintre de ses amis. M. Berval tenait à s'escrimer sous bois.

Didier tenta vainement d'égayer le dîner avec le répertoire de ses anecdotes de coulisses et ses calembours; les convives étaient préoccupés et soucieux. Paulus avait perdu vingt mille francs à la bourse du jour, et Gérald ne craignait plus seulement pour la vie de son père ; il y avait au fond de cette affaire une question d'honneur que le sang pouvait ne pas effacer. Cette querelle au jeu n'était pas la première que M. de Bresles eût provoquée au cercle, et le vicomte savait que plusieurs de leurs collègues s'abstenaient de tenir les cartes à la même table que son père.

A neuf heures, M. de Bresles sonna le chasseur, et l'envoya porter à l'Opéra le bracelet de Mlle Trumeau. Un quart d'heure plus tard, le garçon vint leur remettre la carte des témoins de M. Berval.

« Acceptez toutes leurs conditions, dit M. de Bresles, je ne veux pas priver ce pauvre Berval de sa partie de campagne. Seulement, je tiens à ce que les armes ne soient pas changées. »

Paulus et Didier quittèrent aussitôt le salon pour rejoindre les témoins de leur adversaire.

Le comte resta seul avec son fils. Gérald prit sur la table les cartes des amis de M. Berval. C'étaient deux membres du cercle. Il se souvint qu'ils faisaient

partie du petit groupe de causeurs qui l'avait si froidement accueilli.

Il y eut un silence de quelques secondes, que le comte interrompit le premier.

« Tu peux être parfaitement tranquille sur cette rencontre, mon cher Gérald, dit-il en choisissant un régalia dans son porte-cigares. Tu sais que je suis très-bon tireur et que j'ai beaucoup de sang-froid sur le terrain. Comme je ne dois rien te cacher, je te dirai que j'ai tenu à pousser jusqu'au bout cette affaire, que MM. de Wilbort et de Challans s'efforçaient d'étouffer à son début. Ces messieurs du cercle oublient trop que je suis un des cinq premiers fondateurs; ils ont pris avec moi un *genre* assez impertinent depuis que j'ai perdu ma fortune. J'ai voulu leur donner une leçon dans la personne de Berval, qu'ils posent sans cesse en champion d'honneur, en arbitre suprême de toutes les questions de loyauté.

— Mon père, dit Gérald d'une voix grave, permettez-moi de vous rappeler que, pendant mon voyage en Italie, Berval vous rendit un de ces services que l'on ne saurait oublier.

— Quoi! il me prêta vingt mille francs pour un mois. Eh bien! est-ce que je ne lui ai pas rendu son argent?

— Exactement, répliqua Gérald qui avait payé cette dette à son retour. Mais je sais que, n'étant pas

en fonds au moment où vous vous adressâtes à lui, Berval vendit à perte des actions, pour vous donner le moyen de payer une dette de jeu dans les vingt-quatre heures.

— Alors, sous prétexte que ce monsieur m'a rendu service, il faut que j'accepte ses impertinences sans réclamer, répliqua aigrement M. de Bresles. Enfin, où veux-tu en venir?

— A souhaiter que ce combat ne soit fatal à aucun des deux adversaires.

— Il sera ce qu'il plaira à Dieu, dit sèchement M. de Bresles. A mon premier duel, j'ai ménagé mon adversaire, et j'ai reçu un coup d'épée qui m'a mis deux mois au lit; je suis payé pour me défier des beaux sentiments de générosité.

— Quoi qu'il arrive, dit le vicomte, je vous préviens, mon père, que j'enverrai demain ma démission de membre du cercle. »

Le comte, qui se promenait à grands pas dans le salon, s'arrêta brusquement devant son fils:

« Je te défends de faire cette sottise, dit-il en élevant la voix.

— J'aurai le regret de vous désobéir, mon père, répondit Gérald d'une voix ferme : et je vous engage à ne pas attendre que votre nom soit rayé de la liste. Aux termes des règlements, ces messieurs sont en droit de vous demander votre démission.

— C'est ce que nous verrons! quant à toi, fais ce

que tu voudras ; je n'irai pas te supplier de rester. Mais laissons cela, nous avons à causer de choses plus graves : je te l'ai dit, je n'ai aucune inquiétude personnelle sur cette affaire ; cependant, comme il faut tout prévoir, j'espère que, dans le cas où je serais tué, tu ne laisserais pas vendre mon mobilier par mes créanciers. Je dois en ce moment cent cinquante mille francs ; j'ai fait ce matin le compte de toutes ces créances, à quelques mille francs près ; ce compte est joint au testament que tu trouveras dans mon bureau. Je dois hériter du marquis de Pavilly : nous nous sommes donné parole il y a dix ans de nous léguer mutuellement nos biens. Comme je savais que ton oncle de Villemèle te faisait son unique héritier en te substituant son majorat, j'ai dû songer à l'avenir. Le marquis, très-faible de constitution et toujours maladif, devait, selon toute probabilité, mourir bien avant moi ; je lui donnais l'œuf de la fable, en courant la chance de te laisser après moi près de deux millions de propriétés. C'était agir en sage administrateur et en bon père. Moi mort, je ne pense pas que le marquis accepte mon héritage.

— Que cela ne vous inquiète nullement, mon père, reprit Gérald, qui voyait bien où il voulait en venir ; vous étiez libre de disposer de votre fortune, et je n'ai pas à examiner si cette donation pouvait m'être avantageuse ou non. Mais je pense

que vous me croyez beaucoup plus riche que je ne le suis.

— Pardieu ! je crois que tu as cent mille livres de rente, répliqua M. de Bresles avec un mouvement d'impatience.

— Oui, répondit le vicomte, j'avais cette fortune, mais je n'ai pu la conserver. »

Le ton un peu sec de cette réponse était si peu dans le caractère et les manières de Gérald, que M. de Bresles regarda son fils avec étonnement.

« Je croyais, dit-il que tu savais mieux compter.

— Pardon, mon père, mais il est des circonstances, où un fils ne doit pas savoir compter. Si votre mémoire était plus fidèle, vous ne me feriez pas un reproche que je ne mérite nullement ; je devais vous demander très-prochainement un rendez-vous pour causer de vos affaires.

— De mes affaires ? répéta M. de Bresles en scandant ses paroles ; j'entends d'étranges choses, en vérité, monsieur de Villemèle !

— Je comprends que ces paroles vous étonnent et blessent votre fierté, mais enfin il faut bien que je vous dise la vérité.

— Voyons, parlez, monsieur, parlez !

— Eh bien, je n'ai plus cent mille livres de rente, parce que j'ai payé pour vous cinq cent mille francs de dettes, et que, vous sachant complétement ruiné, j'ai placé cent mille écus sur votre tête pour vous

assurer une existence honorable. Aujourd'hui, je ne suis pas beaucoup plus riche que vous, mon père; mais j'ai fait mon devoir. Vos intendants et vos hommes d'affaires ont pu vous abuser jusqu'à ce jour sur votre situation; moi, je vous dis que nous courons à notre ruine, et qu'à l'heure où je ne pourrai plus payer pour vous un de ces engagements d'honneur que vous provoquez si imprudemment....

— Gérald ! s'écria le comte, rouge de colère.

— Je me ferai sauter la cervelle, » continua le vicomte à voix presque basse.

M. de Bresles regarda son fils avec une stupeur muette.

Il était trop égoïste pour s'inquiéter de ses dernières paroles; mais il songeait avec terreur que cette grande fortune, qu'il considérait comme un trésor inépuisable, était gravement compromise, et qu'il lui faudrait renoncer au train de vie qu'il menait depuis trente ans. Il avait gaspillé la fortune de la comtesse, qui avait dû se séparer de lui et était morte presque pauvre dans une maison de retraite. Il ne devait plus compter sur sa famille, qui, le considérant comme un dissipateur, l'avait déshérité depuis longtemps. Les quinze mille livres de rente que lui assurait son fils lui semblaient en ce moment aussi tristes, aussi misérables que le lit et le réfectoire de la maison de vieillesse. C'était

juste la moitié de la somme qu'il dépensait jadis pour ses écuries et ses équipages de chasse : c'était la misère !

Gérald, qui l'observait, lisait dans sa pensée ses inquiétudes et ses regrets ; mais il se taisait, car ses encouragements et ses consolations lui auraient donné de fausses espérances.

« Allons ! reprit M. de Bresles, en roulant ses favoris avec le petit peigne d'écaille qu'il venait de tirer de sa poche, je m'en irai vivre à Gand ou à Bruges, comme les émigrés de 1793, et je donnerai des leçons de grâce française et d'escrime, comme mon grand-père le marquis. »

Paulus et Didier rentrèrent en ce moment.

« Eh bien ? interrogea le comte.

— Une aventure surprenante ! répondit Didier, on ne se bat plus !

— Je n'accepte pas ses excuses, dit vivement M. de Bresles.

— Mais il n'est pas du tout question d'excuses, dit à son tour Paulus, en s'approchant. M. Berval refuse tout simplement de se battre avec vous, ou plutôt ce sont ses témoins qui en ont décidé ainsi.

— Quelle est cette pasquinade ? fit le comte tremblant de colère ; j'ai insulté M. Berval....

— Oui, à propos d'une partie de jeu, et voilà justement où est l'enclouure : tcut le monde peut se tromper, *errare humanum est !* mais ces messieurs

n'admettent pas que l'on se trompe les cartes à la main. »

Gérald appuya ses mains sur son visage pour voiler la rougeur de son front.

« Et comme il paraît que vous vous êtes trompé, mon cher comte, ces messieurs ont décidé que Berval ne se battrait pas pour cette cause-là. Ils ont rédigé, à huit, une sorte de petit mandement ou de manifeste, dans lequel M. Berval est tenu pour le gentleman le plus honorable de France, et le plus brave champion de l'univers ; par lequel enfin il lui est enjoint de refuser votre cartel pour cette tapageuse partie.

— Et si je lui cassais ma canne sur la figure ? dit M. de Bresles.

— Nous avons prévu l'objection, reprit Didier, et ces messieurs nous ont répondu que l'affaire serait alors du ressort de la police correctionnelle. »

Le comte déchira avec rage le gant qu'il avait à la main.

« Tenez, comte, reprit Didier, après un silence, je crois que le mieux est de laisser tomber cette affaire, où vous avez le bon rôle. Ne vous donnez pas des torts qui pourraient amener de fâcheuses complications ; on ne fait pas battre un homme qui présente un pareil certificat d'exemption.

— Suivez le conseil de M. Montrenaud, mon père, dit à son tour Gérald, en s'efforçant de faire

bonne contenance ; nous ne sommes plus assez riches pour vivre dans la compagnie de ces messieurs du cercle. J'enverrai chercher demain votre démission que je joindrai à la mienne. »

Au moment de prendre congé, il s'approcha de son père et lui dit à voix basse, en lui serrant la main :

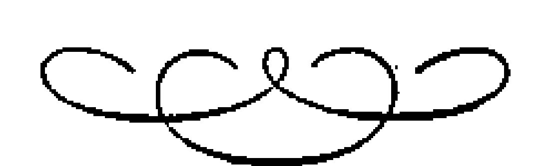
« Ne *devons*-nous rien au trésorier?

— Une centaine de louis, je crois, répondit M. de Bresles.

— Je ferai payer, » dit Gérald, qui salua les amis de son père et quitta le salon.

Il chancelait en sortant du *Café anglais*, et la fièvre faisait battre ses artères. Il venait de subir pendant ces quatre heures le plus horrible supplice. Ce n'était plus seulement la ruine qui le menaçait : c'était le déshonneur et le mépris qui venaient le souffleter publiquement. Il eut alors comme une révélation de ce qui s'était passé dans l'esprit du marquis de Villemèle lorsqu'il avait *acheté* de son beau-frère, le comte de Bresles, le droit de léguer son nom à son neveu. Le marquis avait prévu que ce nom sans tache serait un jour un refuge pour Gérald. C'était sa meilleure part d'héritage. Le vicomte connaissait assez l'honorabilité de Berval et des amis qui l'avaient assisté dans cette affaire, pour être certain que son père avait commis une de ces fautes que le monde ne

pardonne pas. Il fallait qu'il se fît oublier, sinon pardonner. Gérald songea à partir avec lui, à aller habiter quelque petite ville d'Allemagne ; mais il se souvint bientôt que sa mère avait tenté ce moyen pour arracher le comte à ses désordres, et que M. de Bresles, incapable de résister à la passion du jeu, s'était mis dans une déplorable situation. Gérald ne pouvait rien de plus que ce qu'il avait fait en lui assurant une pension incessible et insaisissable. Il ne pouvait s'adresser à ce cœur, qui était resté fermé à tout sentiment de famille; à ce père, qui était allé au bal alors que son fils malade râlait sur les genoux de la sœur de charité, appelée à l'hôtel pour remplacer la mère couchée dans la tombe.



IV

MÉLUSINE.

Il est de ces chagrins que l'on cache, même aux cœurs amis, où l'on va puiser d'ordinaire comme à une source pure la consolation et l'oubli. Gérald ne parla pas à Renée de cette soirée fatale du *Café anglais*, mais il lui conta dans tous ses détails son expédition à Bercy. La marquise s'amusa beaucoup de sa mésaventure avec la dame aux belles mains, et de ce romanesque hasard qui lui faisait retrouver un camarade de pension dans son propriétaire.

Gérald accepta ses épigrammes et s'avoua humblement battu par la duchesse de Bercy, comme la nommait Renée; mais comme ces séducteurs de profession, qui prennent terme et délai pour assu-

rer leur triomphe, il se promettait une revanche éclatante.

En assignant un rendez-vous pour le lendemain à Paul Gonthier, pour lire l'acte de vente, M. de Villemèle n'avait pas assez compté sur la sage lenteur de son notaire. Celui-ci demanda huit jours pour étudier les pièces et vérifier les titres. Maître Fortier était un tabellion de la vieille roche, qui faisait recopier six fois un acte plutôt que de laisser gratter un accent ou une virgule mal placés. Mais la lenteur du notaire ne fut pas le seul obstacle à la conclusion de l'affaire. La veille du jour où le vicomte devait recevoir M. Gonthier, un commissionnaire lui porta la lettre suivante :

« Monsieur,

« Forcé de partir subitement pour Bordeaux, où l'appelle une affaire importante et qui ne saurait être ajournée, Monsieur Paul Gonthier me charge de vous exprimer tout le regret qu'il a de ne pouvoir se rendre à votre gracieuse invitation. M. Gonthier, dont l'absence ne se prolongera pas au delà de cinq à six jours, aura l'honneur de vous demander de vouloir bien lui assigner un autre rendez-vous.

« Veuillez croire, monsieur, aux sincères regrets de M. Gonthier, et recevoir l'expression de mes sentiments distingués.

« AURÉLIE GONTHIER. »

Gérald relut plusieurs fois cette lettre, dont il étudia toutes les phrases. Ces formes si polies et presque soumises étaient si peu d'accord avec le caractère qu'il prêtait à Mme Gonthier, qu'il pensa qu'un grave événement s'était accompli et avait, pour ainsi dire, dicté cette rédaction.

Mme Gonthier, parlant au nom de son mari, témoignait à cette heure, d'une manière non équivoque, du désir qu'il avait de conclure une vente qu'il traitait, deux jours avant, avec l'indifférence d'un grand seigneur. Cette affaire si importante, qui appelait sans retard le négociant à Bordeaux, devait être évidemment la cause de ce changement subit. Gérald, qui était très-lié avec le maire de Bordeaux, voulut avoir immédiatement la solution d'un problème dont il croyait deviner le mot. Il envoya à son ami un télégramme ainsi conçu :

« Une maison de banque ou quelque négociant en vins, viennent-ils de suspendre leurs payements? »

Deux heures après, il recevait cette réponse :

« Frères X***, faillite trois millions, maisons Paris-Londres compromises. On cite noms; ne puis rien dire par télégramme. »

Ces frères X*** étaient de notables négociants en vins, du quai des Chartrons.

Gérald n'avait pris ces informations que pour satisfaire une curiosité ou plutôt une petite rancune égoïste. La réflexion lui rendit bientôt la juste appréciation des faits avec le souvenir du cœur. Il compara sa situation présente avec celle de M. Gonthier, et comme l'honneur était l'enjeu de ces deux parties, il songea que, comme lui, le marchand pouvait payer un jour avec son sang.

Tout en ne faisant que supposer et craindre, il se reprochait dans la même minute sa curiosité et voulait tout savoir, car il sentait que la reconnaissance, sinon l'amitié, devait lui faire prendre une généreuse initiative. Il avait trouvé sa vengeance, une vengeance de grand seigneur. Une heure après avoir reçu les renseignements qu'il avait demandés il se rendait à Bercy, et faisait remettre à Mme Gonthier sa carte, au bas de laquelle il avait crayonné ces mots : « *Pour affaire commerciale.* »

Le vieux commis porta cette carte à la maîtresse du logis, et revint presque aussitôt le chercher pour le conduire dans le salon artistique dont il avait déjà admiré les merveilles.

Assise devant une table d'ébène à coins de bronze doré, Mme Gonthier feuilletait une volumineuse correspondance.

En entendant annoncer le vicomte, elle se leva, le salua gracieusement, et lui indiqua du geste un siége placé à l'angle de la cheminée.

« Voulez-vous me permettre de donner quelques instructions au commis? » lui dit-elle sans quitter sa place.

Gérald s'inclina respectueusement, et resta debout, adossé à la cheminée.

Mme Gonthier échangea quelques mots à voix basse avec le vieux comptable, lui montra une lettre, et dit à mi-voix :

« Il faut rechercher dans le dossier 1860; la pièce doit s'y trouver.

— Je l'ai apporté, répliqua le commis en déposant une liasse de papiers sur le bureau, la lettre porte le n° 437.

— C'est bien, répondit-elle, je verrai cela plus tard. »

Le commis cligna l'œil gauche, tourna sur ses talons, et quitta le salon la tête renversée sur l'épaule droite.

Gérald avait déjà eu une représentation du tic nerveux du bonhomme. Ce petit dialogue n'avait pas duré plus de trente secondes, mais ce temps lui avait suffi pour détailler et admirer dans une muette extase la beauté étrange de Mme Gonthier.

C'était une femme de vingt-huit ans environ, de grande taille, ses épaules et ses bras bien développés, sa taille mince, flexible et ronde, offraient des contours fermes et purs.

Elle portait une robe de soie gris de perle ornée de galons et de boutons de velours bleu, robe montante, fermée au col et aux poignets par un flot de dentelles de Malines, bouillonnées comme les fraises du seizième siècle. Ce costume se modelait si parfaitement sur sa poitrine et ses bras, que sa sévérité et sa simplicité semblaient bientôt plus élégantes et plus mondaines que la plus riche toilette de bal.

Gérald savait qu'elle était rousse (le peintre Marcomir n'avait pas épargné la sanguine dans son portrait de *souvenir*), mais il avait fait bon marché de ces reflets de topaze, qui glissaient sur les ondes purpurines de la splendide chevelure de son modèle; chevelure que Mme Gonthier portait relevée sur les tempes et sur le front, comme les dames de la cour de Henri II. M. Marcomir pouvait d'ailleurs se consoler de n'avoir fait qu'une grossière ébauche : il eût fallu la palette de Véronèse pour rendre la transparence lumineuse de cette peau fine et pâle, polie et veinée comme une agate; de ces yeux d'un noir velouté, qui, alors que les lèvres souriaient, restaient fixes, doux et profonds sous leur arc d'ébène; énigme de diamant noir, qui fascinait et éblouissait comme le regard de la sibylle antique.

Pendant qu'elle parlait au commis, Gérald étudiait ses traits, y cherchant vainement un type

connu, une comparaison artistique; mais sa mémoire ne lui rappela rien de semblable. Il la trouvait admirablement belle, d'une beauté surnaturelle, étrange, mystérieuse : c'était un marbre animé. Sur ce visage immobile, la bouche gracieuse et charmante qui souriait gaiement, et le nez droit et fin, aux narines palpitantes et roses, étaient les seuls traits *vivants.*

Lorsqu'elle s'approcha, et que ses prunelles sombres s'attachèrent sur lui, une sorte de vertige s'empara de sa pensée, et comme si quelque fée invisible l'eût touché de sa baguette, il vécut une année dans une seconde. Une sensation inouïe traversa son être comme une lame ardente; il éprouva toutes les angoisses du désir, toutes les fureurs de la jalousie. Mais en même temps, une terreur mystérieuse suspendait les battements de son cœur, et retenait dans sa gorge le cri d'admiration prêt à lui échapper.

La voix de Mme Gonthier, qui lui disait : « Je vous écoute, monsieur, » vint rompre l'enchantement et briser ce rêve magique. Il y eut toutefois un silence pendant lequel Mme Gonthier remarqua qu'il était fort pâle et semblait chanceler.

« Pardon, reprit-elle d'une voix affectueuse, vous semblez souffrir en ce moment, monsieur?

— Ce n'est rien, madame, répondit-il en s'efforçant de sourire. J'ai fait, il y a quelques mois, une

chute de cheval, et depuis, j'éprouve assez souvent des éblouissements, un malaise passager; mais la crise est passée maintenant. »

En essayant le cheval d'un ami, M. de Villemèle avait fait réellement une chute assez grave, mais les éblouissements n'étaient qu'une excuse heureusement trouvée.

Il s'assirent en face l'un de l'autre, et Mme Gonthier reprit :

« Vous avez à me parler d'une affaire commerciale, monsieur?

— Oui, madame. Je venais vous prier de vouloir bien me donner l'adresse de M. Gonthier à Bordeaux, afin que je lui envoie une dépêche télégraphique.

— Je vais vous la donner, monsieur, dit-elle en se levant pour aller écrire quelques lignes à son bureau, mais la plume ne fit qu'effleurer le papier. Voulez-vous me permettre une question, monsieur? dit-elle. S'agit-il du petit hôtel du boulevard Maillot?

— Oui, madame, répondit le comte un peu embarrassé.

— Alors, monsieur, je puis remplacer mon mari, et vous éviter la peine de lui écrire. Vous venez sans doute me rapporter la parole de M. Gonthier, et résilier cette vente.

— Non, madame, je suis plus que jamais décidé à acheter cet hôtel.

— C'est donc pour une modification à apporter au projet d'acte ?

— Précisément, fit Gérald.

— Eh bien, monsieur, j'ai tous les pouvoirs de M. Gonthier pour cette affaire, et si vous voulez bien me faire connaître vos réclamations (pardonnez-moi si j'emploie un mot peut-être inexact) je tâcherai de comprendre les termes de droit qui me sont peu familiers, et ferai tous mes efforts pour satisfaire à votre demande.

— Je devais remettre cent quarante mille francs à M. Gonthier le jour de la signature de l'acte de vente, c'est-à-dire dans cinq ou six jours.

— Mais, reprit-elle, si ce payement devait vous gêner en ce moment, monsieur, prenez tout le temps qu'il vous conviendra. »

M. de Villemèle tira de son portefeuille une enveloppe qu'il posa sur le bureau et répondit :

« Je vous remercie, madame, de cette offre gracieuse, et je vous demande pardon de ne pas m'être expliqué plus tôt. Voici une traite de cent quarante mille francs sur la maison Rothschild ; je vous serai fort reconnaissant de vouloir bien l'accepter aujourd'hui : c'est le prix que M. Gonthier m'a demandé.

— Vous parlez en termes fort clairs, monsieur le vicomte, reprit Mme Gonthier en fixant sur lui ses grands yeux noirs, mais j'avoue humblement ne

rien comprendre maintenant à vos paroles... Pourquoi nous apporter cet argent avant que l'acte de vente soit signé? Vous venez de me dire tout à l'heure qu'il ne pourrait être prêt que dans cinq ou six jours. Craignez-vous que mon mari ne reprenne la parole qu'il vous a donnée?

— Allons, fit M. de Villemèle en souriant, je vois bien qu'il faut que je confesse mes erreurs. J'ai en ce moment une somme assez importante entre les mains, et une occasion bien tentante de la risquer sur un coup de bourse; or, comme je la perdrai probablement, je veux, dans une heure de sagesse et de raison, mettre une part de mon argent à l'abri de toute éventualité. »

Mme Gonthier le regarda peudant une seconde avec une attention réfléchie.

« Voulez vous me permettre de vous dire ce que je pense de tout cela, monsieur? reprit-elle en faisant tourner l'enveloppe dans ses belles mains.

— Je vous en prie, répondit le vicomte.

— Eh bien! vous pensez que M. Gonthier a besoin d'argent, et que l'avance de cette somme peut lui être utile en ce moment. Est-ce cela?

— Je vous remercie de m'avoir compris, madame, reprit Gérald avec un sourire ouvert, car je n'aime pas à dissimuler. Le départ subit de M. Gonthier, les termes de votre lettre et la ruine de la maison X*** de Bordeaux m'ont causé une grande

inquiétude. J'ai eu peur que cet événement ne jetât un peu de trouble et d'embarras dans vos affaires. M. Gonthier pouvait avoir des fonds à toucher chez les frères X***, et ces fonds lui manquer à la veille d'une échéance.... J'espère que ces craintes sont des chimères de mon imagination, et que vous me pardonnerez une offre affectueuse, mais peut-être indiscrète.

— Je vous répondrai avec la même franchise monsieur. Je vous remercie sincèrement, cordialement de cette généreuse initiative et de l'exquise délicatesse que vous avez apportée dans cette démarche. Vous pouviez nous sauver de la ruine et du déshonneur si vos craintes, parfaitement fondées d'ailleurs, s'étaient réalisées. Il y a quelques années, une faillite de cette importance nous eût complétement ruinés; aujourd'hui, c'est une perte, mais elle est réparable. M. Gonthier a pensé qu'il pouvait être utile à ces négociants, chez lesquels il a été commis autrefois, et il n'a pas hésité à se rendre à Bordeaux. Reprenez cette traite que je ne puis accepter, mais croyez que nous conserverons le souvenir le plus reconnaissant du service que vous vouliez nous rendre. »

Le vicomte reprit l'enveloppe qu'elle lui tendait et se disposait à prendre congé quand le commis rentra au salon et vint remettre une carte à Mme Gonthier.

« Il fallait lui dire que j'étais sortie, fit-elle à mi-voix avec un geste d'impatience qui n'échappa pas à Gérald.

— C'est que la voiture de monsieur est dans la cour.

— Eh bien !

— Et que M. Renandier sait que madame reçoit. »

Mme Gonthier parut se consulter un instant et répondit au commis qui attendait ses ordres :

« Faites-le entrer. »

Se rapprochant alors de Gérald, elle lui dit rapidement :

« C'est un fâcheux, de la pire espèce, et je vous serais réellement fort obligée, monsieur le vicomte, de prolonger votre visite.

— Je suis tout à vos ordres, madame, répondit Gérald un peu surpris de cette demande.

— Bonjour, cousine, » proféra une grosse voix à la porte du salon.

C'était M. Renandier qui n'avait pas attendu qu'on l'annonçât pour entrer.

Ce personnage portait d'énormes moustaches noires, un paletot bleu serré à la taille et dont la jupe plissée bouffait en façon de crinoline sur un pantalon à la hussarde tendu comme une corde d'arbalète par des sous-pieds de six pouces de large. Il tenait à la main une canne-cravache

à pommeau de plomb et un chapeau de castor ras dont le fond était légèrement bombé. Quelques plaques de couperose marbraient son visage commun jusqu'à l'ignoble. Sous ses paupières rouges et clignotantes roulaient deux prunelles de singe où se reflétait un sourire méchant. C'était des pieds à la tête, le type le plus parfait du pilier d'estaminet.

Cousin à la mode de Bretagne de Mme Gonthier, Auguste Renandier avait été vétérinaire dans un régiment de lanciers, d'où il avait été honteusement chassé pour son inconduite et son caractère querelleur. M. Gonthier lui faisait gagner quinze à dix-huit cents francs de courtage par an pour deux ou trois villes de province. A ce métier, qui lui laissait beaucoup de temps libre, Renandier adjoignait le maquignonnage des chevaux et des chiens de chasse et l'importation des nourrices qu'il racolait dans ses tournées de Bourgogne pour un bureau de Paris.

Mme Gonthier et le vicomte échangèrent un regard rapide, comme pour observer l'impression que leur causait la vue de cet industriel. Mme Gonthier avait rougi légèrement et s'était assise devant son bureau où elle faisait semblant de feuilleter un des dossiers placés devant elle.

Renandier s'avança d'un air dégagé, sans saluer le vicomte, et tendit la main à la maîtresse de la maison.

Mme Gonthier, qui écrivait penchée sur le bureau, fit semblant de ne pas voir ce mouvement, et dit, sans relever la tête :

« Vous devriez être parti pour Auxerre, monsieur Renandier. Quelle raison si importante vous a donc fait ajourner ce voyage ?

— Une raison *major*, cousine. L'ami Gonthier a oublié de me laisser des fonds à la caisse ; et comme je ne peux pas m'embarquer sans biscuit, j'attends son retour. Ça va bien, d'ailleurs ?

— Je vais vous faire remettre cent écus, répondit Mme Gonthier sans cesser d'écrire.

— Pardon ! c'est le billet de cinq qu'il me faut, répliqua Renandier en faisant pivoter une chaise d'un tour de poignet et en s'asseyant à califourchon devant le bureau. C'est la grande tournée que je vais faire là, et les hôtels de la Bourgogne sont salés. »

Mme Gonthier poussa devant lui le bon de cinq cents francs qu'elle venait d'écrire, et se tournant vers le vicomte :

« Je vous demande pardon de vous faire attendre ces plans, monsieur, dit-elle, mais en l'absence de mon mari, je dois expédier les affaires de ma maison.

— Je ne suis nullement pressé, répondit Gérald en prenant un journal sur la cheminée pour bien montrer qu'il ne voulait pas se mêler à la conversation.

— Monsieur Renandier, reprit alors Mme Gonthier, quand vous aurez terminé avec le caissier, je vous serai obligée de dire à M. Dubreuil de me monter les plans de la maison du boulevard Maillot.

— De la maison du boulevard Maillot? oui, cousine, avec plaisir, dit-il en jetant une œillade oblique au vicomte.

— Tout de suite, n'est-ce pas? »

Un soupir gonfla les joues de l'ex-vétérinaire. Il se leva, se cambra sur les reins, et dit en caressant ses longues moustaches :

« Je vais vous monter ça, cousine.

— Ne vous donnez pas cette peine, monsieur Renandier, d'autant plus que j'aurai besoin de Dubreuil pour ce travail. Vous n'aviez pas autre chose à me demander?

— Moi... rien! Bien des choses au cousin quand vous lui écrirez. Au revoir, cousine. »

Il traversa de nouveau le salon, le chapeau sur la tête, écarta la portière de velours avec sa canne et sortit.

« Voilà ce qui s'appelle mettre carrément un homme à la porte, se dit-il en descendant l'escalier. Mille tonnerres de chien! je prendrai ma revanche! Ah! madame reçoit des mirliflores en l'absence de son mari! C'est du joli!

— Aussi méchant que grossier, » dit Mme Gon-

thier en montrant la porte par laquelle Renandier venait de sortir. Elle expliqua alors à Gérald comment son mari, ayant reconnu cette étrange parenté, croyait devoir employer ce pandour et lui assurer une existence.

Gérald ne répondait pas; il n'osait désapprouver le sentiment généreux du négociant, et ne voulait pas, d'autre part, augmenter l'irritation de sa femme.

Mme Gonthier devina ses scrupules.

« Oh! fit-elle comme se parlant à elle-même, si je voulais, cet homme serait chassé de cette maison comme un misérable qu'il est! »

Après un silence, M. de Villemèle amena la conversation sur un autre sujet : ils causèrent musique et peinture. Gérald, qui connaissait les gouaches exécutées pour l'hôtel du boulevard Maillot, lui adressa les plus sincères compliments.

« Etes-vous allé à Bruges? lui dit-elle.

— Oui, répondit M. de Villemèle; j'y suis resté deux grands jours à visiter les églises et les musées.

— Eh bien, j'ai eu plus de patience que vous; j'y ai passé deux mois pour copier un chef-d'œuvre de Hans Hemling, à l'hôpital Saint-Jean. »

Et elle alla ouvrir les volets d'un grand triptyque placé au milieu d'un des panneaux du salon.

C'était une admirable copie de *l'Adoration des mages*, que Hans Hemling peignit en 1479 pour son ami Jean Floreins, directeur de l'hôpital, œuvre

d'autant plus précieuse que le peintre s'y est représenté au dernier plan.

Cette copie, aussi fine et aussi vigoureuse que l'original, était un chef-d'œuvre si parfait que Gérald resta dans une extase muette, cherchant à se rendre compte du procédé employé par l'artiste pour arriver à une aussi prodigieuse imitation.

Mme Gonthier, qui le regardait avec attention, lui dit avec un sourire :

« Le procédé est assez curieux à étudier ; j'ai fait cette copie à la gouache comme l'original ; seulement j'ai broyé mes couleurs avec des vernis préparés tout exprès. Je ne suis pas bien savante, mais je crois que ce fut là le moyen employé par Van Eyck, et le secret de l'admirable conservation de ses œuvres. Mais comme la question ne peut être résolue que dans un siècle ou deux, je fais bon marché de mes recherches chimiques.

— Dans cent ans, quelque marchand juif signera ce tableau et le vendra un million à l'Angleterre.

— Oui, et la ville de Bruges, qui ne vivra encore en 1962 que par Hans Hemling, déclarera pour l'honneur de son grand peintre que ce prétendu original, n'est qu'une méchante copie exécutée en l'an de grâce 1857, par une dame française nommée Aurélie Gonthier, laquelle fut autorisée par le roi et M. le bourgmestre de la ville moyennant la somme de quinze cents francs qu'elle versa dans la caisse de

l'hôpital. Une fantaisie artistique un peu chère, mais qui m'a rendue bien heureuse pendant deux mois.

— Fantaisie qui a plus de prix qu'une parure de princesse et dont vous pouvez être fière, madame, dit M. de Villemèle dans l'élan de son admiration.

— Eh bien, puisque vous comprenez si bien la folie du pinceau, nous causerons quelquefois de mes chers Flamands. A bientôt monsieur de Villemèle et merci encore de votre visite. »

Gérald serra respectueusement la main qu'elle lui tendait, et sortit.

M. Renandier, qui fumait dans la cour, caressait la croupe des chevaux, tout en causant avec Barwell.

Le vicomte ne fit pas semblant de le voir, et, sautant sur le siége, toucha légèrement l'attelage qui partit au grand trot.

« Que te disait cet homme? demanda alors M. de Villemèle à son cocher.

— Un farceur pas gêné, qui aurait bien voulu que je lui dise tout ce que fait M. le vicomte.

— Et tu lui as répondu?

— Je lui ai répondu chevaux! »



V

OÙ Mme DE NAGEL S'APERÇOIT QUE L'ÉCUREUIL EST MERVEILLEUSEMENT BEAU.

Gérald n'avait aucun motif pour cacher cette visite à Mme de Nagel qui l'approuva de tous points. Mais lorsqu'elle lui demanda en riant si le crayon de M. Marcomir était resté au-dessous de la réalité il jugea plus prudent de se taire : son admiration enthousiaste eût fait un portrait trop charmant de la belle marchande. Il se contenta de parler de son talent de peintre, question parfaitement indifférente aux yeux de Renée, très-disposée à y voir une prétention ou un ridicule.

Elle était trop belle, trop sûre d'être aimée, trop heureuse pour être jalouse ; ce n'était donc pas pour ménager son amour-propre que M. de Villemèle

lui faisait un mystère de la beauté de Mme Gonthier ; mais il craignait une de ces railleries impitoyables, un de ces éclats de rire, un de ces mots trouvés qui emportent l'illusion comme une vapeur. Mme Gonthier était rousse, et cette couleur de cheveux était dans la pensée de Renée un cas aussi rédhibitoire que la peau d'ébène et la laine crépue de la négresse.

L'amour ne raisonne pas, dit-on. Après son éblouissement de contes de fées, Gérald avait très-bien raisonné avec lui-même, et s'était clairement prouvé qu'il ne pouvait être amoureux de Mme Gonthier, parce qu'elle était la femme d'un ami, et qu'il était engagé de cœur et d'honneur envers Mme de Nagel.

Cependant il avait vu là un danger qu'il ne fallait pas braver ; et malgré la pressante invitation de Paul Gonthier, au retour de son voyage, il n'était pas allé à Bercy, prétextant un grand malaise ; il n'avait fait que paraître dans le cabinet de maître Fortier, le jour de la signature de l'acte de vente du châtelet du boulevard Maillot. Paul Gonthier, qui était venu à lui les bras ouverts, avait été aussi étonné qu'affligé de sa froideur ; mais Gérald avait si bien joué son rôle de malade, que le négociant attribuant ce changement à son état de souffrance, s'était retiré sans lui renouveler une invitation indiscrète en ce moment. Il se contenta de lui dire en le quittant :

« J'ai voulu vous faire une surprise : depuis dix jours, les ouvriers ont travaillé jour et nuit, avec un feu de bataille dans toutes les cheminées ; tout est terminé, peinture, papiers, boiseries ; vous pouvez prendre dès demain possession, sans crainte des rhumatismes : les murs sont secs comme bois de piano.

— Merci, répondit Gérald touché du procédé ; nous pendrons la crémaillère dans quinze jours, et je compte bien que vous serez des nôtres.

— Oui, certes, mais vous me permettrez, n'est-ce pas, d'aller prendre de vos nouvelles avant ce temps ?

— J'aurai toujours le plus grand plaisir à vous recevoir, mon ami, » répondit M. de Villemèle en lui serrant affectueusement la main.

M. Gonthier poussa un gros soupir lorsque maître Fortier, posant devant lui une liasse de billets de banque le pria de recompter la somme. Ce travail achevé, comme il semblait hésiter à signer le reçu, le notaire lui demanda en riant s'il regrettait déjà sa maison :

« Voulez-vous me rendre un service ? lui répondit Gonthier.

— Je suis tout à vous, cher monsieur, fit maître Fortier, pensant qu'il s'agissait du placement de ces fonds.

— Dans votre âme et conscience, croyez-vous que

M. de Villemèle ait payé trop cher la maison qu'il vient d'acheter?

— Non certes, affirma maître Fortier, et je ne vous engagerais pas à faire beaucoup d'opérations comme celle-là.

— Je vous remercie de votre franchise, reprit le négociant avec une satisfaction évidente, et puisque vous êtes content de mes conditions, tout est pour le mieux. »

Tirant alors un portefeuille de sa poche, il y enferma les cent quarante mille francs et tendit la main à maître Fortier.

Il espérait rejoindre le vicomte dans l'escalier; mais Gérald, qui venait de recevoir des mains du maître clerc un énorme trousseau de clefs étiquetées s'était lestement esquivé pour retrouver Mme de Nagel dont la voiture stationnait au coin de la rue Neuve-Saint-Augustin.

« Ah! mon Dieu! dit Renée, lorsqu'il eut pris place à ses côtés, mais c'est le trousseau du geôlier du *Déserteur!*

— Sauvons-nous bien vite, répondit Gérald en abaissant rapidement les glaces de la voiture pour jeter ces mots au cocher : Boulevard Maillot, n°....

— Avez-vous donc assassiné maître Fortier?

— Je fuis les protestations de reconnaissance de M. Paul Gonthier : brave garçon, mais peu amusant.

— Arrête-t-il les voitures sur les grands chemins?

— On ne sait pas de quoi peut être capable un homme dévoué.

— Et la femme, est-elle aussi aimante que le mari? demanda Renée avec un sourire malicieux.

— Oh! reprit Gérald sur le même ton de plaisanterie, Mme Gonthier n'a pas besoin de cela.

— Ce qui veut dire qu'elle est adorable.

— Et très-certainement adorée de son mari.

— Mon ami, reprit Renée après une pause, vous devez aimer les écureuils; je vous en enverrai un à votre château de Villemèle-sous-Bois.

— Allons, vous n'êtes pas de l'école coloriste.

— Et vous?

— Moi, je suis de l'école italienne, répliqua Gérald en se penchant vers elle et en attachant un regard tendre et souriant sur sa chevelure noire et brillante comme un diadème de jais; tout leur roman d'amour tenait dans ces six mots.

— Quelles jolies choses vous saurez trouver pour vous défendre le jour où vous serez coupable, fit-elle en riant; mais ne vous fiez pas trop à votre talent d'improvisateur, mon beau Florentin. Dites-moi, reprit-elle en touchant du bout des doigts le trousseau que Gérald avait pendu à la poignée de

la portière, est-ce que nous allons encore dialoguer avec M. Marcomir ? Cela devient bien compromettant.

— Aimez-vous les féeries ?

— Oui, quand elles sont ingénieuses.

— Eh bien ! M. Gonthier, qui a voulu me ménager une surprise, a fait travailler jour et nuit à la villa dont la décoration intérieure est complétement achevée. C'est pour vous montrer ces merveilles que j'ai changé l'itinéraire de notre promenade.

— Ah ! mon Dieu ! Et vous ne frémissez pas ?

— Pourquoi?

— Comment, pourquoi ! Mais parce que nous allons trouver des papiers impossibles ; tous les treillages, tous les tapages que ce brave marchand de vins aura pu acheter dans les magasins du faubourg Saint-Antoine.

— En effet, il y a de quoi être inquiet, dit M. de Villemèle, si mon ami Paul Gonthier a été l'ordonnateur de ces embellissements : sa chaîne de montre et ses breloques d'incroyable me donnent beaucoup à réfléchir. »

En ce moment, leur voiture s'arrêta devant la grille de la maison.

Gérald choisit une clef dans le trousseau, et, l'offrant à son amie :

« Le seigneur de Villemèle-sous-Bois vous offre cette clef en témoignage de servage et d'humilité; ne

lui refusez pas l'honneur de poser la première votre joli pied sur le sable de son domaine. »

Renée, que ce badinage amusait, sauta légèrement à terre et approcha la clef de la serrure de la grille; mais celle-ci tourna doucement sur ses gonds et s'entr'ouvrit.

« Je n'ai pourtant pas soufflé dessus, » dit Mme de Nagel en se retournant vers le vicomte.

La porte du vestibule s'ouvrit également et un domestique en petite livrée traversa rapidement la cour sablée pour aller les recevoir à la grille.

Gérald, un peu surpris, lui demanda qui il était et quelles fonctions il remplissait dans la maison.

« Je suis au service de M. Gonthier, monsieur le vicomte, répondit-il en saluant respectueusement; mon maître m'a ordonné de garder l'hôtel jusqu'au jour où monsieur le vicomte viendra l'habiter.

— C'est bien, dit Gérald.

— Monsieur le vicomte n'a rien à m'ordonner?

— Non, mon ami, rien en ce moment. »

Ils n'entrèrent pas cette fois par le perron du jardin, mais par le vestibule dont la disposition rappelait celle d'un Atrium toscan; des verres dépolis, légèrement teintés de rose, éclairaient cette pièce par la partie supérieure, et représentaient le *Compluvium* antique; un bassin carré de marbre blanc creusé dans le sol (l'*impluvium*) correspondait à

l'ouverture supérieure. Quatre têtes de chimères de bronze vert scellées dans les parois de marbre, lançaient un jet brillant et sonore de cristal liquide dans l'eau pure et transparente que des dorades de la Chine rayaient d'étincelles de pourpre et d'or. Dans l'enfoncement de l'escalier à double rampe, un énorme chien de bronze, la gueule ouverte, l'échine ployée en avant, était enchaîné au pied d'un grand candélabre à huit branches scellé dans un socle de basalte.

Mme de Nagel se retourna vers le vicomte et lui fit de la tête un petit signe approbatif. Ils montèrent les dix marches qui conduisaient aux appartements du rez-de-chaussée et entrèrent dans la salle à manger dont les peintures, comme celles du salon, avaient été exécutées d'après les cartons de Mme Gonthier. Les murs, recouverts de stuc blanc jusqu'à la hauteur de la frise peinte, scintillaient comme les marbres du Pentélique. Des glaces d'un seul morceau, en craquelé blanc, remplissaient l'encadrement des fenêtres, qui s'ouvraient par un ressort en glissant latéralement dans l'épaisseur de la muraille. Un jour opalin filtrait à travers ces nappes de cristal qui ressemblaient à des cascades gelées.

Dans son enthousiasme, Renée se mit à battre des mains en criant :

« Allons ! la féerie est bien réussie. »

Le salon, de style Renaissance, était tendu de velours nacarat; un galon d'or pâle, semé de fleurs de lis et de chimères rouges, tissées dans la trame, et deux fines torsades de soutache d'or brillant, encadraient les panneaux, les portes et les fenêtres. Ces dernières, tout en vitrail blanc quadrillé de plomb, étaient ornées de quatre médaillons en grisaille dans le style allemand du treizième siècle.

« Mon ami, dit Renée avec un grand sérieux, je suis sûre maintenant que, si vous frappiez trois coups sur le plancher, il en sortirait une fée ou tout au moins un souper magique sur une table d'émeraude. Essayez donc un peu. »

Mais M. de Villemèle ne riait pas ; il trouvait que les somptuosités du Mécène de Bercy ressemblaient beaucoup à une impertinence.

Il leur restait encore une dernière surprise dans ce palais des *Mille et une Nuits*.

En parcourant les appartements comme une écolière échappée, Mme de Nagel venait de découvrir une merveille artistique : un petit boudoir égyptien.

Son admiration fut si vive, si soudaine, qu'elle ne put retenir un cri joyeux qui fit accourir Gérald.

Sous le dôme de cristal du plafond, s'arrondissait un velum de soie rouge qui étendait une teinte purpurine sur tout les objets. Une frise peinte, représentant une sorte de défilé des dieux

égyptiens : Hathor, Phta, Bouto, Phré, Isis, Rompha, enserrait le regard dans un cercle animé. Les quadrillés de rose vif et d'azur foncé étaient semés de fleurs de lotus et de palmettes d'or ; au-dessus de la porte longue et étroite, le globe mystique déployait ses ailes de colombe ; un miroir de métal de forme oblongue, cerclé de bronze fauve, était suspendu en face de la porte, et reflétait avec une pureté lumineuse, l'image de la personne qui entrait dans cette mystérieuse retraite.

Appuyé contre la porte, Gérald regardait dans ce disque étincelant la jolie tête de Renée qui s'y mirait curieusement. Il avait admiré pour la première fois sa beauté sous les rayons carminés du soleil de Florence, qui ranimaient son teint pâli par la maladie. Cette lumière rosée, qui tombait comme une pluie de rubis sur ses longs cheveux noirs, en faisant scintiller ses prunelles dans une ombre vaporeuse, lui rappelait alors ces belles soirées d'Italie, où il demeurait dans une muette extase à genoux devant elle, les mains enlacées dans les siennes.

Ils restèrent silencieux et préoccupés pendant quelques minutes : lui, l'aimant à plein cœur; elle, heureuse de se trouver si jolie, et étudiant, avec une curiosité enfantine, le jeu de ces reflets magiques qu'une enchanteresse seule avait pu créer.

Une sorte de recueillement mystérieux s'était

emparé d'eux; ils regardaient et admiraient en silence, comme s'ils se fussent trouvés en présence de ces dieux du vieux monde qui défilaient au-dessus de leur tête dans leur cycle étoilé.

Mais, comme Mme de Nagel ne pouvait détacher son regard de ce miroir fantastique qui la rendait si jolie, une idée folle traversa la pensée de Gérald : il alla poser ses lèvres à la place où l'image mobile et charmante de Renée venait de se reflèter dans le disque poli; mais il se rejeta brusquement en arrière. Il lui avait semblé que, du fond du miroir, se détachait le visage calme et doux d'Aurélie Gonthier et que son baiser avait effleuré sa bouche mi-close et son sourire triste. Le contact de ce métal, plus froid que l'acier, lui avait glacé les lèvres. Ils quittèrent le boudoir sans avoir échangé une parole, et redescendirent s'asseoir sur un des bancs de l'Atrium.

« Maintenant, dit Renée, faisons nos comptes. Avouez que ces fantaisies de prince persan vous coûtent tout près de cent mille francs.

— Je vous déclare sur ma parole que toutes ces merveilles sont une énigme pour moi. Ou M. Paul Gonthier est un fou qui s'amuse à jeter sa fortune par les fenêtres de ses amis, ou c'est un prodigieux spéculateur qui a joué maître Fortier, ses cinq clercs et ce pauvre vicomte de Villemèle-sous-Bois. Il ne lui manquait plus que de faire meubler son hôtel

par Mégard et de mettre un attelage de Tony dans les écuries.

— Comment ! sérieusement, vous n'avez pas collaboré à la féerie?

— Absolument pas.

— Pas même pour le petit salon égyptien.

— Pas même pour le petit salon égyptien.

— Alors, la chose devient très-grave.

— Comment?

— Il est évident que ce petit temple de beauté a été voué au culte d'une déesse brune ; le choix des couleurs et la disposition des lumières ne laissent aucun doute à cet égard. Le hasard n'est jamais si complétement heureux. »

M. de Villemèle appela le gardien au service de M. Gonthier, et, bientôt impatienté de ne pas le voir paraître, il sortit pour le chercher au dehors.

La grille du jardin était ouverte, et le gardien plaçait une grande boîte d'ébène sur le siége d'une victoria arrêtée devant l'hôtel.

Gérald fit quelques pas dans l'allée sablée et, dépassant la ligne d'arbustes qui masquait la grille, il aperçut Mme Gonthier assise au fond de la victoria ; elle le reconnut et le salua gracieusement. Il n'y avait pas à hésiter. Il alla rapidement vers elle, et lui présenta ses compliments.

Elle lui tendit la main et lui dit un peu ironiquement :

« Voilà une rencontre qui me rassure tout à fait sur l'état de votre santé. Eh bien, monsieur, êtes-vous satisfait de vos décorateurs?

— C'est une question que M. Gonthier a très-certainement oubliée dans son acte de vente, répondit Gérald sur un ton un peu sec ; j'espère qu'il ne me fera pas attendre trop longtemps les mémoires de son tapissier et de son peintre.

— Je ne sais de quels mémoires vous voulez parler, monsieur.

— Oh! reprit Gérald, je ne discute pas le talent et le goût de ses artistes, et c'est précisément pour cela que je ne veux pas qu'ils attendent le prix de leur travail.

— Rien de plus facile, » dit-elle en repoussant la portière capitonnée pour descendre de sa voiture.

Gérald lui offrit la main, sans trop comprendre ses intentions, mais lorsqu'il la vit entrer dans la cour de l'hôtel, il se sentit rougir comme un écolier.

Mme Gonthier voulait évidemment passer en revue les merveilles contre lesquelles sa conscience d'acquéreur semblait réclamer, et dans cette visite, elle allait rencontrer Mme de Nagel.

Mais Aurélie s'était assise sur un des fauteuils du jardin. M. de Villemèle se hâta de prendre place sur un siége voisin.

« Je ne pensais pas avoir le plaisir de vous rencontrer ici, monsieur ; je n'étais venue que pour reprendre la boîte à couleurs que j'avais envoyée, ces jours derniers, pour donner quelques retouches à ces peintures, que vous considérez comme une dette personnelle. Je comprends que vous avez été surpris de trouver ici certains détails d'ornementation qui n'étaient pas spécifiés dans l'acte de vente ; mais les explications que je vais vous donner dissiperont vos scrupules. Nous avions fait bâtir cette maison pour nous, et M. Gonthier m'en ayant confié l'ordonnance, j'avais fait exécuter tous les travaux ; depuis, de nouvelles dispositions, un projet de campagne, dont mon mari vous parlera, nous ont fait vendre cette maison, et nous avons eu le plaisir de la céder à un ami. Devions-nous garder ces bronzes, ces glaces, cette tenture de salon et ces vitraux commandés tout exprès pour nous? C'était une spéculation mesquine qui ne convenait nullement à M. Gonthier, et contre laquelle j'eusse certainement réclamé comme artiste. Mon amour-propre était engagé ; mais il y avait un moyen de tout arranger, un compromis à présenter, en laissant à votre charge la décoration des appartements du second étage, dont les murs sont restés entièrement nus. »

M. de Villemèle ne put s'empêcher de sourire, car cet arrangement avait une certaine logique qu'il était difficile et surtout de mauvais goût de dis-

cuter. Cependant, la réflexion que Mme de Nagel avait faite au sujet du boudoir égyptien lui revenant à la mémoire, il dit :

« Au risque d'être indiscret, je me permettrai de vous demander le nom de l'artiste qui a peint le petit salon égyptien. »

Comme elle allait lui répondre, Renée apparut sur le perron, qu'elle descendit rapidement.

La position devenait fort difficile pour M. de Villemèle, qui ne laissa pas voir toutefois le moindre embarras; il se leva, alla à la rencontre de la marquise, à laquelle il dit à mi-voix :

« Cette dame est Mme Gonthier; voulez-vous que je fasse une double présentation?

— Oui, dit-elle. J'aurai grand plaisir à connaître cette dame. »

Mme Gonthier s'était levée à leur approche.

« J'ai l'honneur de vous présenter Mme la marquise de Nagel, lui dit Gérald sur un ton cérémonieux, et, doublant la présentation, Mme Gonthier, dont je vous ai parlé....

— Avec une grande admiration, interrompit la marquise en s'inclinant, voulez-vous me permettre de vous faire mon compliment, madame. Vous avez un merveilleux talent, et je suis heureuse de rencontrer l'artiste qui a créé tous ces enchantements.

— Vous êtes trop indulgente, madame, répon-

dit Mme Gonthier, dont le regard profond était attaché avec une fixité avide sur la comtesse, je n'ai d'autre mérite que celui d'aimer un art qui, devant être un travail pour moi, est devenu un passe-temps. Quant à l'admiration de M. le vicomte de Villemèle, je dois penser qu'elle est singulièrement ombrageuse. »

Et, s'adressant au jeune homme, elle reprit :

« Vous me demandiez le nom de l'artiste qui a peint le salon égyptien de votre hôtel?

— Un véritable bijou, dit Renée.

— C'est une improvisation, reprit Mme Gonthier, et l'auteur désire garder l'anonyme. Il n'existait pas, je dois le dire, dans le devis de l'architecte, mais mon mari a espéré que vous l'accepteriez comme un souvenir reconnaissant du service que vous vouliez lui rendre.

— Ce petit temple est si coquet, si élégant, si féminin, dit étourdiment Mme de Nagel au vicomte, que je compte bien vous demander la permission de le laisser copier par mon tapissier. »

Gérald s'inclina légèrement sans répondre, car il avait surpris un sourire moqueur sur les lèvres de Mme Gonthier, qui dit :

« Il ne m'est pas permis de discuter ici le mérite artistique de ce travail, mais je dois reconnaître que le peintre a été heureux dans le choix de ses couleurs; ces tons roses et bleus s'harmonisent

aussi bien avec les tons sombres qu'avec les teintes pâles. Il suffit pour cela de remplacer le *velum* rouge par un transparent bleu pâle.

— En avez-vous fait l'expérience, madame? demanda Renée avec un gracieux sourire.

— Oui, madame, répondit Mme Gonthier, en se levant, avec les modèles qui posent pour ces sortes d'études.

— Alors, reprit Renée avant que Gérald ait eu le temps d'intervenir, je comprends maintenant que l'essai ait été décisif.

— Monsieur de Villemèle, voulez-vous m'offrir votre bras jusqu'à ma voiture? » dit Mme Gonthier.

Les deux femmes se saluèrent cérémonieusement le sourire aux lèvres, les prunelles fixes et brillantes.

M. de Villemèle s'était composé un masque d'impassibilité, mais Aurélie sentait trembler son bras sous le sien.

« Êtes-vous satisfait de mes explications, monsieur? lui demanda-t-elle d'un ton si tranquille, si naturel, qu'il ne put s'empêcher de sourire.

— Complétement satisfait, madame, reprit-il avec une franchise enjouée qui contrastait singulièrement avec l'expression chagrine de ses traits.

— Alors, vous nous pardonnez nos fantaisies romaines et égyptiennes?

— Je crois, dit M. de Villemèle, que je ferais sagement d'être ingrat, pour décourager un peu mon ami Gonthier, ce nabab de la reconnaissance.

— Vous ne serez pas le premier qui l'aurez tenté, dit-elle avec un peu d'amertume.

— Alors, je trouverai quelque chose de mieux, » répondit Gérald en souriant.

Mme Gonthier remonta dans sa voiture, et, tout en cherchant dans sa bourse quelques pièces de monnaie pour une pauvresse arrêtée sur la chaussée, elle reprit :

« On m'avait dit que Mme la marquise de Nagel était une fort jolie femme, mais je dois reconnaître que l'éloge est bien au-dessous de la réalité.

— Vous avez là une charmante victoria, répliqua M. de Villemèle, en reculant de deux pas pour examiner l'attelage.

— C'est un nouveau modèle de Riesner. Mais pardon! Mme de Nagel vous attend, et je serais coupable de vous retenir plus longtemps. Au revoir, monsieur! »

Gérald serra, en s'inclinant, la main qu'elle lui tendait, et rentra aussitôt.

Mme de Nagel avait quitté le jardin pour remonmonter dans les appartements. Gérald la trouva debout contre le vitrail du salon. De cette place,

elle avait pu le voir causer avec Mme Gonthier.

« Je vous fais mon compliment, lui dit Gérald en passant son bras sous le sien, une Espagnole jalouse n'eût pas mieux fait. »

Elle se retourna brusquement, et, fixant sur son regard ses prunelles brillantes :

« Pourquoi, lui dit-elle d'une voix brève, ne m'aviez-vous pas dit que cette femme était admirablement belle?

— Mais, répondit M. de Villemèle en riant, parce que vous me menaciez de m'envoyer un écureuil dans une cage. »



VI

COMMENT LE DOCTEUR ROLDER TRAITE SES MALADES, ET LE COMTE DE BRESLES SES VIEILLES AMOURS.

« Ah çà! nous voilà donc pris pour tout de bon cette fois, cria le docteur Rolder en entrant dans la chambre à coucher du comte de Bresles.

— Enfin, c'est vous! c'est pardieu bien heureux! répliqua M. de Bresles en jetant au pied de son lit le roman qu'il lisait, pour se redresser sur son oreiller.

— Comment, bien heureux? répéta le docteur; vous m'avez fait prévenir hier au soir à onze heures, il est midi, et vous réclamez!

— Docteur, je suis bien malade, dit M. de Bresles d'un ton dolent en dégageant son bras gauche des couvertures; j'ai une fièvre de cheval.

— Alors c'était le vétérinaire qu'il fallait faire appeler, dit le docteur tout en lui serrant l'artère radiale entre le pouce et l'index.

— Vous étiez bien digne de l'être, cher docteur, riposta le comte.

— Voyons, contez-moi vite votre affaire, reprit le docteur en s'allongeant dans le fauteuil placé contre le lit.

— Vous êtes donc bien pressé? reprit le comte sur un ton aigre. Est-ce que je ne vous paye pas vos honoraires aussi cher et même plus cher que les autres? Ah! si votre fortune était à refaire....

— Eh bien! je la referais!

— Enfin! soupira M. de Bresles, il faut se résigner....

— A accepter les brutalités de cet ours mal léché, de ce paysan de Rolder qui nous a toujours tiré d'affaire, nous et le petit, le petit surtout; bon diable au fond, mais complétement toqué....

— Voilà! répondit M. de Bresles du même ton qu'il aurait dit : *amen.*

— Donc, reprit le docteur, vous avez mal à l'estomac, mal à la tête, mal partout?

— Comment voyez-vous cela?

— Mon cher comte, dit Rolder en balançant sa jambe droite sur sa cuisse gauche, un carabin de six mois établirait aussi bien que moi le diagnostic : vous soupez tous les soirs dans un des cabarets do-

rés du boulevard, et après boire vous faites des mots, quand vous ne faites pas pire, avec vos aimables clientes.... Lorsqu'on commence ce petit métier nocturne à vingt ans, on en paye les intérêts 40 pour 100 à cinquante ans ; mais lorsqu'on l'exerce encore dans son douzième lustre, un lustre qui n'éblouit plus, lustre aux bobèches cassées, aux lumignons fumeux; il faut se résigner à voir souvent la vilaine face de Rolder. Donc, mon bon, continua le docteur en se levant pour aller écrire son ordonnance sur un petit guéridon de laque, nous disons: dix prises de bismuth, eau de Vichy de la grande grille, vin de quinquina, bains salés, viandes rôties; et que le sage Mentor vous précipite dans les flots quand la nymphe Eucharis apparaîtra à l'horizon. Un mois de ce régime, et vous êtes remis à neuf, reverni de frais.

— Ah çà ! mais vous me traitez comme une horloge détraquée.

— Oh ! si nous pouvions démonter la mécanique, nous changerions bien des pièces, à commencer par le grand ressort.

— D'abord, je n'ai pas cinquante ans.

— Non, vous en avez cinquante-sept : Châlons-sur-Saône, 10 mai 1806, mon cher comte ; le père Rolder tenait les registres de l'état civil, et nous avons usé de compagnie quelques culottes sur les bancs du collége de ladite ville de Châlons.

— Vous êtes imptioyable comme le temps et sa faux.

— Vous avez cinquante-sept ans bien sonnés, mon maître, c'est-à-dire jour pour jour, et presque heure pour heure, le même âge que ce butor de Rolder.

— C'est effrayant! soupira M. de Bresles les yeux fixés sur le crâne dévasté de son vieux camarade.

— Au contraire, c'est très-consolant; vous avez des cheveux superbes, des dents de perles, la tournure d'un lieutenant de hussards, l'œil excellent et pas de rhumatismes; à ce compte-là, mon cher Emmanuel, et c'est le vrai compte, vous n'avez pas plus de quarante printemps.

— Vraï! dit le comte enchanté du compliment.

— Aussi vrai que cette momie de Rolder, avec sa figure de parchemin, ses jambes d'échassier et sa mâchoire ébréchée, pourrait passer pour votre grand-père.

— Ah! mon cher ami, reprit M. de Bresles en lui tendant la main, j'ai cependant de bien grands chagrins!

— Ah bah! fit Rolder.

— Mon fils me donne les plus grandes inquiétudes.

— Serait-il malade?

— Il est en train de se ruiner.

— Oh! oh! il paraît que c'est une maladie héréditaire.

— Figurez-vous, mon cher ami, qu'il a acheté un hôtel princier au bois de Boulogne, et qu'il laisse vivre son malheureux père dans un appartement meublé, comme un bohémien.

— Eh bien! et votre hôtel du faubourg Saint-Honoré, où est-il passé?

— Mon ami, j'ai eu des malheurs, vous le savez.

— Oui, au jeu; et le château de Bresles s'est également fondu comme une boule de neige.

— Mais, dit aigrement le comte, il me semble que j'étais bien libre de disposer de ma fortune.

— Et d'enlever la femme de ce pauvre marquis de Martigny, seulement, cette chère marquise a su tirer son épingle du jeu : elle s'est fait donner le château et les terres, et comme c'était une femme d'ordre, une bonne ménagère, elle vous a mis à la porte le jour où vous avez voulu tuer son gibier et vider sa cave avec vos amis. Que diable! mon cher, il ne fallait pas vous adresser à une Auvergnate.

— Ne me parlez jamais de cette odieuse fermière!

— Qui sait? elle vous couchera peut-être sur son testament.

— Assez sur ce sujet, docteur; je sais pardieu mieux que vous que j'ai eu terres, hôtel, château, chevaux et voitures.

— Eh bien alors, votre fils, qui n'a jamais reçu un centime de cette fortune, a bien le droit, ce me

semble, de se donner une maison avec les écus de son oncle.

— Comment ! vous ne trouvez pas cela scandaleux ?

— Mais non.

— Tenez ! vous n'avez pas plus de cœur que ma pantoufle.

— Mon cher comte, ne prononcez jamais ce mot de cœur sans faire les cornes avec l'index et le petit doigt, à la manière des Napolitains.

— Pourquoi cela ? dit M. de Bresles inquiet ; est-ce que j'aurais le cœur malade ? »

Le docteur partit d'un grand éclat de rire :

« Le cœur malade ! s'écria-t-il. Mais, mon pauvre ami, vous n'avez jamais eu qu'un ressort de pendule sous la mamelle gauche ; c'est pour cela que vous vivrez jusqu'à cent ans, frais et vermeil, et toujours parfaitement satisfait de votre chère personne.

— Savez-vous bien, affreux empoisonneur, que je vais vous faire sauter par la fenêtre tout à l'heure, dit le comte, moitié souriant, moitié fâché.

— Le magot vous coûterait trop cher à faire recoller ; et puis, le procédé a bien vieilli depuis Louis XV, et vous êtes de la jeune école. Donc votre coquin de fils vous donne peu de satisfaction en ce moment.

— Voilà juste quinze jours qu'il joue au seigneur châtelain, quinze jours qu'il n'a mis les pieds ici. Mon Dieu! je pourrais mourir dans cette chambre d'auberge sans qu'il ait connaissance de l'événement.

— Combien payez-vous ce logis? demanda Rolder en lorgnant les meubles de bois doré et les portières de soie bleue.

— Cinq cents francs par mois.

— Pauvre comte!

— C'est une idée de M. le vicomte de Villemèle et de son homme d'affaires. Je n'ai ici à moi, que mes hardes, mes rasoirs et mes bijoux dans une cachette; mes créanciers en seraient pour leurs frais de saisie. Ah! c'est que vous ne savez rien encore, vous. Eh bien, mon très-cher, mon tendre fils m'a mis en pension comme un gamin; son notaire paye mon hôtelier et me remet, tous les 5 du mois, douze cent cinquante francs sous une enveloppe de papier bulle.

— Ah! pauvre comte!

— C'est à ne pas croire.

— Et lui, combien a-t-il de revenu?

— Est-ce que je sais, moi; quand j'ai voulu lui parler d'affaires, il m'a établi des comptes impossibles; et puis, il s'en va payer mes créanciers, un tas de voleurs qui m'ont pillé, grugé depuis dix ans; des misérables qui ne méritaient que des coups de bâton.

— C'est absurde !

— N'est-il pas vrai, mon cher ami ? C'est au moins deux cent mille francs qu'il va donner bêtement à ces gredins-là, tandis que s'il m'avait remis la somme, j'aurais semé seulement quelques à-compte et pris des arrangements pour le reste.

— Était-il bien nécessaire, d'ailleurs, de donner des à-compte ? dit le docteur avec une fausse bonhomie.

— Pas du tout? je plaçais cette somme dans quelque grande affaire, et je regagnais ma fortune en quatre ans, tandis que je suis un pauvre honteux, un quinze-vingt avec mes quinze mille livres incessibles et insaisisssables; je ne vois plus personne, et je fume des cigares de contrebande, à cinquante francs la boîte.

— Mais ! c'est affreux tout ce que vous me dites là ; c'est l'histoire de l'enfant prodigue !

— Ce garçon-là n'a rien de moi, rien !

— Et, morbleu ! c'est bien heureux pour vous ! s'écria le docteur en se levant brusquement. S'il vous eût ressemblé, vous donneriez maintenant des leçons de billard à quarante sous le cachet.

— Ah! si je ne vous considérais pas comme un vieux fou.... dit M. de Bresles, en faisant claquer ses doigts comme des castagnettes.

— Vous dégaineriez l'épée de vos ancêtres !... Voyons, grand enfant, reprit-il en posant sa longue

main osseuse sur l'épaule du comte, sois donc sérieux un jour dans ta vie. Je t'ai tiré deux fois déjà de mauvaises passes, parce que tu es un vieux camarade, et que le petit est mon filleul....

— Je sais, je sais, dit le comte avec impatience : tu m'as rappelé assez souvent ce souvenir pénible.

— Ah! dit Rolder en le regardant fixement, c'est que, dans la disposition d'esprit où tu es en ce moment, tu pourrais oublier....

— Assez! dit sèchement M. de Bresles. Il me semble, reprit-il après un silence, que j'ai bien le droit de m'inquiéter de la conduite de mon fils, quand je le vois oublier son rang et sa dignité pour se faire le compagnon d'un marchand de vins enrichi, d'un M. Gonthier.

— Qu'est-ce que cette histoire?

— Un roman stupide : Gérald a retrouvé un ancien camarade de pension, qui prétend lui avoir sauvé la vie en le déterrant d'une sablière où il était tombé.

— Oui, au bois d'Aulnay, je me souviens parfaitement de l'accident.

— Eh bien, ce camarade, un gros garçon commun comme pain d'orge, qui me vendait mon vin quand j'avais une cave, était le propriétaire de l'hôtel que Gérald vient d'acheter. J'ignore quel trafic ils ont fait ensemble, mais ce que je sais, c'est

que le vicomte est devenu l'ami de la maison depuis quinze jours, et qu'il s'est fait le Sigisbé de Mme Gonthier. Cet aimable trio était avant-hier aux Italiens en première loge.

— Je ne vois pas qu'il y ait là de quoi sonner la cloche d'alarme.

— Oui, si la femme Gonthier n'était pas une des plus belles créatures que j'aie vues.

— Alors, tu crois que Gérald en est amoureux?

— Mais c'est la seule excuse qu'il puisse honorablement présenter pour cette sotte équipée.

— Diable! fit Rolder qui, tout en l'écoutant, pointait avec un crayon sur son calepin de visites, aurions-nous là une seconde édition de la marquise de Martigny?

— Oh! ce mari-là ne sera pas si accommodant; quand le bandeau de vanité lui tombera des yeux, il verra rouge et n'ira pas demander conseil au procureur impérial.

— Que la peste soit des amoureux!... Et la marquise que dit-elle de tout cela?

— Mme de Nagel?

— Oui.

— Elle trouve tout cela fort ridicule, mais ne voit pas encore le danger. Je te dirai entre nous, continua M. de Bresles en baissant la voix, que c'est par sa femme de chambre que j'ai eu tous ces renseignements.

— C'est un vieux moyen de comédie, qui n'est guère avouable, mais qui est du moins très-heureux dans la circonstance présente. Il faut recommander à cette femme de taire à sa maîtresse tout cé qu'elle pourrait savoir sur Gérald. Espérons, d'ailleurs, qu'il n'y a rien de sérieux dans tout ceci. Vois-tu quelquefois la marquise?

— Fort rarement.

— Quelles que soient les relations de ton fils avec les Gonthier, n'oublie pas que tu dois toujours rassurer Mme de Nagel sur cette amitié un peu étrange.

— Est-ce un service à lui rendre que de lui cacher le danger?... Après tout, Gérald serait très-coupable de la trahir, de manquer à un engagement. Si mon fils me faisait l'honneur de me demander mon avis sur cette situation, je l'engagerais à remplir un devoir d'honneur.

— C'est-à-dire à épouser la marquise?

— Certainement.

— Tu ne parlais pas ainsi il y a un an.

— Il se passe bien des événements en un an ; on apprend à connaître les gens, on raisonne les faits, et la conscience lève des scrupules égoïstes ou ridicules.

— Et puis, continua Rolder avec un sourire ironique, on fait des chiffres et l'on trouve qu'un parti de cinquante mille livres de rente mérite bien quelque indulgence.

— Mais, répondit M. de Bresles, je n'ai aucun intérêt personnel à cela, moi, et ta réflexion est parfaitement sotte.

— Eh bien, mon cher ami, si tu aimes ton fils, ne lui parle jamais de ce projet-là.

— Pourquoi?

— Parce que.... parce que si fausse et si triste que soit la position de ces enfants, elle est encore préférable à celle que leur ferait le mariage; mon pauvre Gérald n'aura que trop de chagrin, hélas! quand le jour sera venu!

— Je ne te comprends pas. »

Le docteur se pencha vers le comte et lui dit d'une voix grave:

« Mme de Nagel a une affection du poumon que je considère comme incurable; elle peut mourir subitement, au milieu d'un bal, dans sa voiture, dans les bras de Gérald, sans souffrance, sans agonie, souriante et muette.... foudroyée. Le terme fatal est encore éloigné, mais un chagrin violent, une émotion trop vive peuvent le rapprocher! Le calme et le bonheur doivent seuls prolonger cette existence éphémère. Moi je n'ai plus grand'chose à faire maintenant.

— Alors la pauvre femme est perdue? reprit M. de Bresles en observant avec attention le visage de son vieux camarade.

— Il y a quelques exemples de guérison sponta-

née, mais ces miracles se comptent dans les annales de la science.

— Et elle ne sait rien ?

— Rien.

— Mon fils ignore....

— Tout. Maintenant vois si tu tiens à ce qu'il soit veuf avant un an.

— Un an! » répéta le comte, en se renversant sur ses oreillers et en posant son mouchoir sur ses yeux pour mieux concentrer sa pensée sur ces dernières paroles.

Pendant que le docteur se promenait à grands pas dans la chambre, le comte se leva et passa une élégante robe de chambre de cachemire.

« Sais-tu que c'est désolant ce que tu m'apprends là! reprit-il à mi-voix. Dis donc, Rolder, je crois qu'il ne lui reste plus que des parents éloignés ?...

— Gérald doit savoir cela : demande-le-lui.

— Qui hériteront si elle n'a pas laissé de testament.

— Qu'est-ce que cela te fait?

— Cela me fait.... cèla me fait que je voudrais qu'elle laissât un souvenir à ton filleul.

— Alors déguise-toi en notaire ou en croque-mort, et va lui chanter ton *requiem*.

— Butor! grommela M. de Bresles entre ses dents.

— Je t'ai dit ce que je pensais de tes projets de mariage; soigne-toi, dorlote-toi, aime-toi, et ne me chante plus tes doléances sur un air de complainte, homme incessible et insaisissable! J'avais une heure à *tuer*, en attendant ma consultation, et je l'ai employée à te dire tes vérités. Serviteur!

— Tu pourras te vanter de m'avoir agacé les nerfs dans ta vie, répliqua le comte en s'accommodant devant un miroir.

— Hé! lui cria le docteur qui avait gagné l'antichambre, si tu n'allais pas mieux dans deux jours, fais-le-moi savoir! »

M. de Bresles prit une cigarette, ouvrit la fenêtre et, s'allongeant sur un fauteuil, se dit, entre deux bouffées de tabac : « Je me moque de ta morale, vieux fou, il faudra bien, mordieu! que je fasse ce mariage *in extremis*. »

Le docteur rentra mystérieusement.

« Qu'est-ce qu'il y a encore? fit le comte.

— Je t'annonce une visite qui va te rajeunir de trente-cinq ans, un souvenir du bel âge. Devine qui je viens de rencontrer dans l'antichambre.

— L'ombre de quelque créancier?

— L'ombre de Rosette, en tartan écossais et en chapeau de paille noire. »

Le comte se leva brusquement, le sourcil froncé, les lèvres contractées.

« Et cet animal de Joseph lui a dit que j'étais chez moi ?

— Il ne la connaît probablement pas.

— C'est vrai, dit le comte. Il n'y a que huit jours que ce garçon est à mon service, depuis que M. Francis m'a demandé son compte.

— Et M. Francis, qui était un valet bien dressé, la mettait à la porte comme une colporteuse de madras.

— Oh ! cette odieuse créature qui m'exècre au fond du cœur, me mettrait sur la paille si elle le pouvait.

— Veux-tu que je dise à Joseph que tu es trop malade pour la recevoir ?

— Non ; elle m'attendrait quatre heures devant la porte de l'hôtel, et me suivrait dans la rue comme une pauvresse, pour m'arracher un louis ou deux. Rends-moi le service de me donner encore cinq minutes.

— Soit, c'est une étude de mœurs à faire, » ajouta-t-il entre ses dents.

M. de Bresles alla prendre sur la tablette de la cheminée les quelques louis qui s'y trouvaient ainsi que sa montre, et glissa prudemment ces valeurs dans sa poche, puis il donna un vigoureux coup de sonnette.

« Faites entrer, » dit-il au domestique.

Rosette, qui attendait derrière la porte, souleva

aussitôt la portière de soie, et, dégageant un bras de son châle, elle tendit à M. de Bresles une main courte et replète, à demi cachée par une mitaine de filet noir.

« Bonjour ! » fit le comte qui avait plongé ses deux mains dans les poches de sa robe de chambre.

Rosette jeta un regard oblique au docteur, qui la salua gravement.

C'était une femme de taille moyenne, mais grasse et solidement charpentée. Plus jeune de quatre ans que M. de Bresles, elle était aussi bien conservée que lui. Très-brune dans sa jeunesse, son teint avait pris la couleur du cuir de Russie. Elle avait encore les cheveux très-noirs, l'œil brillant; sa bouche, un peu plate mais souriante, laissait voir une irréprochable denture. Mais la mâchoire était toujours fermée, et le sourire ironique et méchant, ressemblait au rictus des carnassiers.

« Vous venez me demander encore de l'argent, lui dit le comte en faisant deux pas vers elle.

— Dame! il y a trois mois que vous ne m'en avez donné.

— Alors, vous croyez que je vais vous faire des rentes viagères? Eh bien, ma chère, il faut rayer cet article de votre programme. Tant que j'ai eu de la fortune, j'ai bien voulu vous donner quelques centaines de francs dans l'année, pour vous aider

à débrouiller votre écheveau. Je ne vous les reproche pas, mais voilà trente-cinq ans que cela dure.

— Ah ! dit-elle en poussant un grand soupir, je n'ai pas eu de chance, moi! Si j'avais pu élever mon fils, je ne serais pas dans la misère aujourd'hui.

— Oh! reprit le comte avec humeur, ne nous attendrissons pas. Toute cette histoire n'a jamais été bien claire d'ailleurs.

— Quelle histoire? dit Rosette en fixant sur lui son regard sombre. En tout cas, vous vous y prendriez un peu sur le tard pour renier cet enfant.

— Oh! vous me l'avez fait payer assez cher! Voyons, Rosette, sois franche. Avoue que tes bouquets de roses du *Café de Paris*, ton innocence virginale, et.... le petit *vicomte*, t'ont bien rapporté une cinquantaine de mille francs. Cet imbécile de Bresles était si bon enfant, quand il avait quelques verres de champagne dans la tête! Et, s'adressant à Rolder : Imagine-toi que je lui ai payé pendant trois ans, deux cents louis de mois de nourrice. Le petit tèterait encore bien certainement maintenant, si au bout de la troisième année je n'avais pas demandé à le voir.

— Cette fantaisie ne lui a pas porté bonheur, dit-elle, car il a pris froid pendant le voyage, et le

messager qui le ramenait du fond de la Bourgogne a dû le laisser malade à une auberge de relais, où il est mort deux jours après.

— A quel village? demanda Rolder.

— Je ne sais plus, répondit-elle en détournant les yeux. J'avais la tête perdue quand ce malheur est arrivé. Je ne me suis guère occupée du reste.

— Enfin, reprit M. de Bresles après un silence, c'est un compte que tu auras à régler plus tard, dans l'autre monde, si tu as quelque chose sur la conscience.

— Je n'ai rien à me reprocher, » dit froidement la vieille bouquetière.

Le docteur, qui l'observait avec une attention soutenue, dardait sur elle ses prunelles rondes et fauves. Comme ce regard d'épervier la gênait, elle s'accouda sur le coussin du divan, et se mit à lisser ses bandeaux pour se donner une contenance.

« Enfin, dit le comte, tout passe en ce monde ; tu as été jolie fille et tu es maintenant une superbe matrone. J'ai eu de la fortune, et me voilà ruiné aujourd'hui.

— Bah ! » dit Rosette avec un sourire moqueur.

L'exclamation et le sourire n'échappèrent pas à M. de Bresles, qui rougit et reprit sur un ton dégagé :

« Oui, ma chère, ruiné. Il ne me reste que des espérances. Combien comptais-tu me demander?

— Cinq cents francs.

— Cinq cents francs! Tu veux donc commanditer une maison de banque?

— Je veux achever de payer mon fonds.

— Qu'est-ce que tu vends, à présent?

— La défroque de tes amies de l'Opéra et des Variétés.

— Marchande à la toilette! fit le comte avec une grimace de dégoût.

— Si cela gênait par trop M. le comte de me donner toute la somme aujourd'hui, je lui ferais bien crédit de six louis pour quinze jours, » reprit-elle avec une impertinence railleuse.

M. de Bresles ouvrit un petit coffret d'ébène placé sur la cheminée, et en tira un billet de banque.

« Écoute bien ce que je vais te dire, fit-il, et tâche de t'en souvenir. Toutes les fois qu'il m'est arrivé un malheur, j'ai vu ton méchant sourire dans les vingt-quatre heures qui ont suivi l'événement. Tu es si perverse, que malgré ta rapacité tu te réjouissais au fond du cœur, tout à l'heure, du désastre que je t'annonçais pour t'éprouver une dernière fois. Tiens, voilà tes cinq cents francs, c'est le prix de ton rire de louve; le dernier argent que tu auras reçu du comte de Bresles. Sur ma parole de gentilhomme, je jure que je te fais arrêter

comme une aventurière, si tu as jamais l'impudence de remettre les pieds chez moi. »

Froissant le billet dans sa main, il le jeta sur le divan, et se retira dans la pièce voisine.

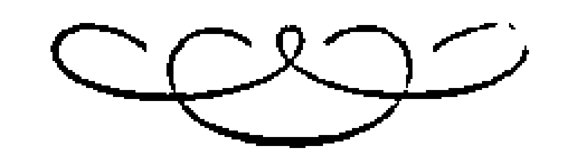
Rosette plia soigneusement le billet, l'enferma dans un vieux porte-monnaie, et dit en se levant :

« Comme un homme change en quelques mois !... il n'y a pas deux ans qu'il voulait encore me conter fleurette. Je suis votre servante, monsieur Rolder. »

Quand la porte se fut refermée sur elle, le comte passa la tête dans l'entre-bâillement de la portière du salon.

« Triste ! triste ! lui dit le docteur en secouant la tête. Il ne m'est pas prouvé, mon cher, que tu n'aies un second fils de par ce monde.

— Oh ! je suis bien tranquille, répliqua M. de Bresles. Si cet enfant avait vécu, elle l'aurait exploité comme une mine d'or. »



VII

LA NATURE SE TAIT QUELQUEFOIS ET FAIT BIEN.

M. de Villemèle vint habiter son hôtel deux jours après la rencontre de la marquise et de Mme Gonthier.

Comme il possédait un fort beau mobilier, le tapissier n'eut pas grand'chose à faire pour cette installation, qu'il termina en dix jours.

Gérald, qui ne comptait occuper que le premier étage, s'était contenté de faire poser des rideaux aux fenêtres du second, laissant les pièces démeublées. Il devait faire des économies pour payer les créanciers de son père.

Paul Gonthier, auquel il avait écrit sur un ton d'affectueuse plaisanterie pour le remercier des merveilles du *château* de Villemèle, en envoyant un

magnifique bracelet à sa femme, était venu deux fois lui rendre visite ; si difficile que fût Gérald dans le choix de ses amis, il dut reconnaître que son camarade de pension était beaucoup mieux élevé que ses compagnons du cercle, et incomparablement plus instruit. Il se sentait gagné peu à peu par cette affectuosité naïve qu'il ne s'expliquait pas, par ces élans de bonté, de générosité et de franchise enjouée qui partaient de ce cœur dévoué. Il avait pensé tout d'abord avoir affaire à un de ces vaniteux qui se font une sotte gloire du titre et du rang de leurs amis ; mais cette mauvaise impression s'était effacée le jour où, recevant une invitation à dîner, Gonthier lui avait répondu :

« Je ne suis pas de votre monde, monsieur le vicomte, et vos amis seraient à coup sûr fort étonnés, sinon peu flattés, de dîner avec un roturier, un marchand de vins.

— Tant pis pour mes amis s'ils ne comprennent pas que je leur fais honneur en recevant un honnête homme et un noble cœur, lui avait répondu Gérald, touché de la délicatesse de son procédé. Vous serez des nôtres, monsieur Gonthier, car vous ne voudrez pas causer un chagrin à un camarade d'enfance.

— Vous le voulez absolument?

— Absolument. »

Adoptant depuis pour lui-même la puérile rai-

son qu'il avait prêtée à son ami, Gérald se disait :

« Après tout, le duc de Montebello vend bien ses vins de Champagne. »

Il y a des gentilshommes agriculteurs; le vicomte de Villemèle avait le droit de recevoir, sans déroger, un notable négociant, un industriel millionnaire. Il savait que, depuis qu'il avait envoyé sa démission de membre du cercle de***, on le disait ruiné. Or, quelle plus belle occasion que ce dîner d'inauguration pour prouver à ses anciens amis qu'ils étaient mal informés, et que, s'il s'était retiré du combat comme un chef mécontent, il avait conservé du moins son armure d'or et sa tente de pourpre.

Gérald fit son choix. Il invita deux jeunes gens avec lesquels il avait toujours eu les meilleures relations dans le monde, et le vieux marquis de Faverney, le doyen du cercle, le plus aimable conteur de Paris. Moitié Richelieu, moitié César de Bazan, M. de Faverney avait alors quatre-vingt-dix-huit ans. Arbitre du goût et de l'élégance, ses conseils faisaient loi, et Gérald tenait beaucoup à ce qu'il parlât le lendemain, dans sa chronique du soir, de sa visite au boulevard Maillot.

C'était une faiblesse d'orgueil dont il voulait faire une leçon; mais la partie n'était pas égale. Le sentiment de convenance qui lui faisait envoyer

sa démission en même temps que celle de M. de Bresles, avait été faussement interprété. Les méchants y voyaient une sorte de complicité morale; les indifférents pensaient qu'il devait rester en dehors du débat, et qu'il n'avait saisi ce prétexte de rupture que parce que sa position ne lui permettait plus d'être des leurs. On l'eût voulu humble ou lâche.

Les deux amis qu'il avait invités s'excusèrent dans les vingt-quatre heures par des lettres froides et polies, dont les termes étaient évidemment convenus. Ces deux lettres lui furent portées par un des valets du cercle.

Gérald eut un frémissement de colère en les lisant, et deux larmes mouillèrent ses paupières. Ce n'était plus une blessure d'orgueil, mais la douleur de la conscience révoltée contre l'injustice.

Au jour convenu, le marquis de Faverney et Paul Gonthier arrivèrent à quelques minutes d'intervalle. Le vieux gentilhomme avait conservé les modes de la cour de Louis XVI : il était en culotte courte, bas de soie noire, habit à la française, jabot plissé et perruque à catogan. Ce costume de procureur, qu'il portait avec une rare élégance, faisait ressortir la petitesse de sa taille et la finesse de ses membres secs et nerveux. Le visage, tanné et ridé comme un parchemin mouillé, était fuyant par le haut, effilé par le bas, rusé,

malicieux et gai. Il y avait du chat et du renard dans la démarche et les traits de ce personnage, qui entra en criant d'une voix glapissante :

« A la bonne heure! voilà du vrai romain, de l'antique pur. Percier et Fontaine, s'ils vivaient encore, se voileraient la face de désespoir dans leur toge de calicot imprimé. Ah! les faux Romains, ah! les abominables Grecs de l'empire, m'ont-ils assez crispé les nerfs avec leurs cheniscus en robinets de bains, leurs victoires tubicennes, leurs trophées et leurs chimères; glorieuse époque, vicomte, mais vilain style. »

Lorsqu'il eut visité l'hôtel des écuries au grenier, tout regardé au travers de son binocle en ciseaux, il fit sauter, dans le creux de sa main, ses cachets de montre, réfléchit une minute et dit :

« C'est tout simplement magnifique. »

Gérald présenta Gonthier au marquis, qui lui tendit gracieusement la main, et ils passèrent dans la salle à manger.

« Ah! ventre de rose! s'écria M. de Faverney, de Penthièvre, qui avait le luxe des salles à manger, se serait donné au diable après celle-ci. Prodigieux! »

Son admiration n'avait rien d'exagéré, car la flamme des bougies faisait scintiller les facettes chatoyantes du stuc et des glaces de craquelé, et cette flore exotique éclatante de fraîcheur, dont les

guirlandes peintes allaient se perdre au milieu des gerbes de fleurs naturelles qui s'élançaient de grands vases de Chine, était d'un effet magique.

Quand ils eurent pris place autour de la table servie à la russe, Paul Gonthier, qui observait le vieux gentilhomme avec une curiosité affectueuse, lui dit :

« Vous avez dû être grand chasseur, monsieur le marquis ?

— Chasseur, moi ! Je n'ai jamais tiré qu'un coup de fusil dans ma vie, cher monsieur, et le fusil me creva très-heureusement entre les mains. C'était à Valmy. Je pouvais tuer un compatriote, un Français : ma bonne étoile voulut que j'enlevasse seulement un fragment d'oreille au major prussien qui commandait notre peloton. Qui vous fait donc supposer que j'aie été un exterminateur de lièvres et de faisans ?

— Vous marchiez tout à l'heure sur la route d'un pas si ferme, si dégagé....

— Que vous m'avez pris de loin pour un jeune homme habillé avec la défroque de son trisaïeul. Eh bien ! palferdine, j'accepte le compliment pour mes mollets de coq, la partie la plus précieuse de ma petite personne. Le jour où ces deux fuseaux noirs se casseront, le jour, j'en frémis d'horreur, où ils refuseront de me mener là où il me plaît

d'aller, où il y aura révolte pour cause de rhumatisme, je mourrai de mort violente dans les vingt-quatre heures.

— Un suicide, à votre âge et avec votre philosophie! dit en riant M. de Villemèle.

— Oh! je n'aurai pas besoin de dégainer l'épée des Faverney pour m'embrocher, comme Caton. Je mourrai tout bêtement de faim dans mon vieux fauteuil, avec Aréthuse sur mes genoux, la dernière carline connue, comme je suis le dernier chevalier de Saint-Louis créé par Louis XVI.

— Ah! mon Dieu! auriez-vous perdu votre fortune? dit le vicomte avec intérêt.

— Depuis l'an de guillotine 1793.

— Cela me rassure un peu.

— C'est juste : on ne plaint pas les noyés du déluge. Au temps où florissait M. de Robespierre, j'entrais dans mon vingt-huitième printemps et mon troisième héritage.... Un verre de pomard, je vous prie, vicomte.... J'avais bien sept cent mille livres de rentes, sans compter les pierres et les terres. Un soir, une bande de patriotes en bonnet de peau de renard et en cocarde tricolore, vint faire un feu de Saint-Jean avec le château de Faverney.

— Pauvre marquis!

— C'était une idée bête : il y avait là des dessus de porte de Lancret et des médaillons folâtres de Watteau dont le roi de Prusse, un amateur, eût

donné un fort bon prix ; on eût acheté pas mal de barils de poudre et de boulets de douze avec ses ducats ; mais ces drôles-là n'entendaient rien au commerce. Jusque-là, il n'y avait pas grand mal ; mais le diable se mit de la partie et souffla une flammèche sur certaine charrette de paille que votre serviteur déguisé en roulier, s'efforçait de faire sortir de la cour des communs.

— Le déménagement des trois héritages, dit Gonthier.

— Précisément. La paille flamba, la charrette grilla, et une cascade de doubles louis ruissela sur le pavé ! Je vivrais cent dix ans, comme je l'espère bien, que j'entendrai toujours le joli accompagnement que cela faisait à l'odieuse Carmagnole. Un quart d'heure après, j'étais planté le long d'une porte et mal fusillé par quatre ivrognes.

— Fusillé? dit le vicomte étonné.

— Fusillé et sabré ! encore très-heureusement, palferdine ! comme pour le coup de fusil de Valmy. Ils pouvaient m'envoyer à la Conciergerie ou à Saint-Lazare, d'où les charrettes sortaient, je vous assure. Quand je repris mes sens le long de ma porte, et que je me palpai pour savoir si j'étais mort ou vivant, je comptai deux plaies à la tête ; une balle dans le gras du bras gauche ; une estafilade de sabre dans les reins, et.... rien dans les jambes. C'était l'occassion, ou jamais, de s'en servir. La

nuit était noire comme le fond d'un encrier, mais à la lueur roussâtre de l'incendie qui couvait encore, je vis mes quatre sans-culottes couchés sur le dos, ivres morts, et j'entendis l'un d'eux grommeler ces mots : « Il a son compte, le marquis.... il a son compte ! » Il rêvait tout haut, comme les héros de tragédie. C'était mon fermier ! Le coquin, qui était accouru un des premiers à la cascade d'or, y avait rempli sa ceinture de cuir. Je rampai jusqu'à lui, et.... lui refis son nœud de cravate à la mode anglaise.

— C'était une attention.

— Dont il oublia de me remercier. Cela fait, je lui pris sa carte de civisme et sa sacoche, dont il n'avait plus besoin, et je rentrai à Paris au petit jour. Un ex-chirurgien des chevau-légers me raccommoda tant bien que mal, et, cinq jours après, je franchissais la frontière de France.

— Vous l'échappiez laide, mon cher marquis, dit Gérald.

— Plus tard, Mme la Dauphine, qui ne m'appelait que son cher *fusillé*, me nomma son grand écuyer et me fit une pension de mille écus pour mes jabots, mes bas de soie et mes gants. Or, depuis l'an de rose et de lis 1825, j'ai toujours dépensé ces mille écus pour ma toilette, mon hôtellerie et ma tasse de chocolat. Voilà trente-huit ans que je dîne en ville tous les jours, par tous les temps pos-

sibles et impossibles : que les bons Parisiens sonnent et chantent l'anniversaire d'une victoire, ou qu'ils se canonnent par les rues. J'ai traversé les barricades du règne de Louis-Philippe et de la République, pour aller dîner chez mes amis.

— C'est de l'héroïsme, dit Gonthier en riant.

— Point! c'est de la gourmandise! J'ai mon couvert mis aux meilleures tables de la capitale, ayant fait une restauration culinaire en France. Je connais tous les grands chefs du faubourg Saint-Germain, tous les cordons bleus de la chaussée d'Antin, et leur ai donné, comme témoignage de ma satisfaction, les recettes que mon père tenait de l'illustre Vatel.... Comprenez-vous maintenant pourquoi je mourrai de faim le jour où je serai pris par la patte comme un merle dans un piége? Un gentilhomme qui se respecte jeûne jusqu'à extinction de souffle, mais ne déshonore jamais son estomac! »

Gérald pensait que le marquis lui parlerait de leurs amis du cercle, mais, à son grand étonnement M. de Faverney resta muet sur ce sujet.

Après le dîner, que le vieux gentilhomme avait égayé de ses reparties humoristiques et de mordantes et spirituelles critiques sur la société moderne, les convives rentrèrent au salon.

« Ainsi, dit le vieux marquis à Gérald, vous vous êtes retiré du monde comme Jean-Jacques?

— D'un certain monde, répondit le jeune homme.

— Et, palferdine ! vous avez fait sagement, mon jeune ami : et maintenant que la tente est plantée, et bien plantée, il s'agit d'envoyer quelques présents à Laban et de lui demander une de ses filles.

— Est-ce l'avis de ces messieurs ? demanda ironiquement le vicomte.

— Quels messieurs ?

— De vos amis.

— Oh ! dit M. de Faverney, s'il s'agissait d'une question d'écurie ou de sauteuse de corde, ils pourraient avoir une opinion.

— Prenez garde, marquis ! vous tirez sur vos troupes. »

M. de Faverney se mordit les lèvres et le regarda finement.

« Avouez, dit-il, que vous me chargeriez volontiers le mousquet !

— Je préfère garder pour moi mes munitions de guerre.

— Et les montrer à l'ennemi ! » ajouta le vieux gentilhomme en souriant.

Gérald échangea quelques mots avec Gonthier pour dissimuler son embarras. Il se sentait deviné par le malin vieillard. Mais ce dernier n'abusa pas longtemps de sa victoire, car il demanda, quelques minutes après, sa pelisse et une voiture de place pour aller achever la soirée chez la princesse de D.... Paul Gonthier mit son coupé à sa disposition, offre

qu'il accepta avec le sans-façon d'un homme habitué à la chose.

« Tenez, mon cher monsieur de Villemèle, dit Gonthier, après qu'ils eurent reconduit le marquis jusqu'à la grille, je ne sais pas dissimuler mes impressions : voilà deux heures que vous avez un masque de gaieté sur le visage, deux heures que les larmes vous serrent la gorge....

— Pensez-vous que le marquis s'en soit aperçu ? dit vivement Gérald.

— Non, répondit Gonthier : ces choses-là ne se voient qu'avec le cœur. »

Gérald le regarda fixement, lui tendit les deux mains et dit avec bonté :

« Et vous avez vu, vous ! Eh bien, le masque est tombé, et le chagrin oublié.

— Bien vrai ?

— Aussi vrai que vous êtes maintenant mon seul ami ! »

Gonthier courba la tête et garda le silence.

« Vous ne répondez pas ? »

Gonthier traversa le salon, et dit, en posant le doigt sur le cadran de la pendule :

« Si, dans dix minutes, vous venez encore à moi en me tendant la main, j'accepterai ce titre précieux, et je tâcherai de vous prouver que j'en étais digne.

— Non ! fit M. de Villemèle d'une voix altérée,

ne me dites rien, je ne veux rien savoir, j'ai assez de honte à oublier.

— Oh ! vous pouvez m'entendre : je n'ai pas de faute à avouer, je n'ai pas à rougir devant vous ; je veux seulement que vous connaissiez bien celui que vous nommez votre ami, afin que plus tard vous ne lui reprochiez pas de vous avoir caché la vérité.... Je ne suis pas le fils de M. Pierre Gonthier, mais un pauvre enfant abandonné qu'il a été prendre à l'hospice des enfants trouvés ! J'étais le dernier venu et le plus faible de tous ; il me prit et m'adopta ! »

Gérald resta calme et souriant.

« M. Pierre Gonthier a-t-il jamais regretté cette généreuse action ? dit-il après un silence.

— Il m'a chéri comme un fils, il a fait de moi un honnête homme, un travailleur, et m'a laissé à sa mort plus d'un million de fortune.

— Et vous n'avez jamais cherché à connaître le secret de votre naissance ? »

Paul Gonthier pâlit légèrement et parut hésiter avant de répondre.

« M. Pierre Gonthier, dit-il enfin, avait fait lui-même toutes les recherches nécessaires. Quoique je n'eusse aucun signe sur le corps, aucune marque sur mes langes, il sut au bout de huit jours le nom de ma mère, et un peu plus tard il apprit celui de mon père. La chose ne fut pas aussi difficile que vous devez le supposer ; M. Gonthier prit tout sim-

plement les couches et les langes qui avaient servi à m'envelopper, et courut tous les marchands de lingerie de Paris. Une marchande du Temple reconnut le lange qu'elle avait vendu et livré à domicile, avec une pièce de toile dans laquelle on avait taillé ma première couche. Comme M. Gonthier payait les paroles de cette femme au poids de l'or, il sut tout ce qu'il avait intérêt à savoir.... J'ai retrouvé plus tard dans ses papiers le récit détaillé de ses recherches et les noms.... de ceux qui m'avaient abandonné. Ce n'était pas par intérêt pour ces.... gens que M. Gonthier cherchait à savoir la vérité. Il se disait que ce père dénaturé avait peut-être une fille, et que je pouvais être exposé un jour à retrouver dans le monde une sœur et l'aimer sans la connaître! Le hasard pouvait me faire commettre un crime affreux! et je remercie aujourd'hui mon bienfaiteur, mon père, d'avoir prévu un pareil malheur!

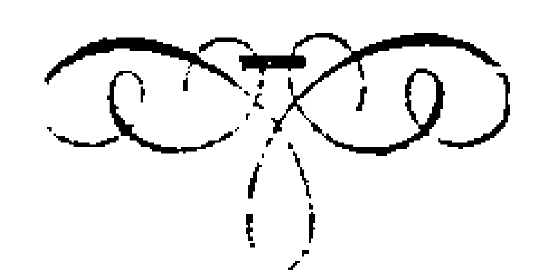
— Et, demanda Gérald avec intérêt, les.... gens dont vous parliez tout à l'heure sont-ils vivants?

— Ils sont morts pour moi, répondit froidement Gonthier.

— Oui, dit Gérald pensif, il est de ces crimes qu'on ne pardonne pas!

— Voilà la première page de ma vie, monsieur le vicomte, une triste page n'est-ce pas?

— Pardon, mon ami, dit M. de Villemèle, la main tendue vers la pendule, les dix minutes sont écoulées; sautons dix chapitres, et reprenons l'histoire au moment où Gérald de Villemèle dit à M. Gonthier, en lui serrant la main : Je suis votre meilleur ami, Paul. »



VIII

LA LÉGENDE DES PERLES NOIRES.

Le vieux marquis de Faverney aurait obtenu un bien grand succès de rire, si dans sa chronique du soir, il avait pu conter à ses jeunes amis du cercle que dans les derniers jours de juin un dimanche, l'élégant et fier vicomte de Villemèle, en toilette d'été se promenait avec le ménage Gonthier au bois d'Aulnay, sur la route de Robinson ; et que c'était le quatrième dimanche que ce gentilhomme prenait le chemin de fer de Sceaux, à six heures du matin pour aller sonner à la porte d'une maison de campagne perdue dans les châtaigniers du Plessis-Piquet.

Les applaudissements et les bravos eussent éclaté de toutes parts, si le conteur avait ajouté que Gé-

rald attendait ces jours de fête comme un écolier amoureux de sa *correspondante;* et que son cœur battait à se briser, quand il apercevait par la portière du wagon la calèche de Paul Gonthier arrêtée devant la station de Fontenay-aux-Roses.

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis qu'il avait rompu avec le monde, comme l'avait déjà fait de son côté Renée de Nagel. Ainsi que le dormeur éveillé des contes arabes, il vivait par l'âme seulement dans une extase joyeuse et douloureuse à la fois; sous une domination si impérieuse, si absolue, qu'il ne voyait plus que confusément et comme à travers un brouillard ces devoirs de cœur et d'honneur dans lesquels il se sentait si ferme quelques jours auparavant.

Si pendant son sommeil un ami dévoué l'avait fait transporter à bord d'un navire, il eût, à son réveil, béni cet ami comme un sauveur, et les larmes auraient relevé, comme une rosée, les fleurs couchées dans le sillon.

Mais il était seul, sans force, sans défense, sans refuge contre lui-même, car il ne pouvait confier son secret qu'aux deux êtres qu'il trahissait au fond de l'âme. Il aimait la femme de celui qu'il nommait son meilleur ami; de l'homme qui, à cette heure, aurait risqué sa vie pour lui.... Il aimait et se savait aimé!... Cette femme dont la beauté merveilleuse l'avait fasciné, ébloui à leur première entre-

vue, qu'il avait désirée si ardemment dans un moment de vertige, il l'aimait maintenant d'un amour insensé, désespéré, touchant pour qui aurait pu lire dans cette âme en délire, dégagée de toute pensée matérielle, calme et pure dans ses aspirations.

Tout dans cet amour procédait de l'enchantement : ils s'étaient devinés sans se parler, dans un regard, dans un serrement de main.

Gérald ne se croyait pas coupable, parce qu'il n'espérait rien, parce qu'il ne trahissait pas selon le monde et la loi, et il pensait être quitte envers sa conscience en lui donnant, comme une expiation de quelques heures de suprême joie, de longues journées de remords et d'angoisses jalouses.

Comme tous les négociants qui s'occupent activement de leurs affaires, Gonthier ne pouvait donner que ses soirées et ses dimanches au plaisir ou au repos; mais Gérald voyait Aurélie tous les jours dans les galeries du Louvre où elle faisait alors une copie du Titien; au bois, où elle allait se promener vers quatre heures en passant toujours sur le boulevard Maillot. Gonthier qui aimait le spectacle, invitait souvent son ami à les accompagner, mais Gérald trouvait presque toujours un prétexte pour refuser, car il ne voulait pas éveiller la jalousie de Renée qui commençait à s'étonner de ces parties de campagne du dimanche.

Le jour où Gérald faisait avec ses amis cette promenade bourgeoise dont nous avons parlé aux premières lignes de ce chapitre, un événement grave vint brusquement troubler leur plaisir.

Ils étaient assis depuis une heure sur la lisière du bois d'Aulnay, et s'amusaient à regarder passer les bandes joyeuses d'ouvriers et de grisettes qui allaient dîner dans le célèbre arbre de *Robinson*, lorsque le tilbury de Gonthier, monté par le domestique qu'il avait laissé à Paris, tourna la route à fond de train.

Gonthier se leva et alla rapidement à la rencontre de la voiture.

Gérald et Aurélie le virent échanger quelques mots avec le domestique et sauter lestement sur le siége du tilbury.

Au moment de toucher le cheval, il se pencha vers le vicomte qui s'était approché, devançant Mme Gonthier de quelques pas, et lui dit à mi-voix :

« Le feu est à Bercy dans la maison voisine de nos celliers ; n'en dites rien à Aurélie, et attendez mon retour. »

Puis, élevant la voix, il reprit en faisant un signe d'adieu à sa femme :

« Je vais à Paris pour une affaire urgente que je t'expliquerai à mon retour; notre ami te tiendra compagnie. Il est possible que je ne revienne que dans la soirée. »

En disant ces derniers mots, il fit tourner bride au cheval et le tilbury roula de nouveau sur la route de Sceaux.

« Que se passe-t-il donc? demanda Mme Gonthier au vicomte lorsque la voiture eut disparu derrière le rideau de poussière qu'elle avait soulevé.

— J'ai cru comprendre, dit Gérald, que M. Gonthier allait arranger une sotte querelle dont il a été témoin. Je ne sais trop de quoi il s'agit, mais je pense qu'il veut rendre service à quelque camarade.

— Oui, dit-elle avec une grimace dédaigneuse, ces messieurs se disputent quelquefois, et M. Gonthier se mêle volontiers de leurs affaires.

— Voulez-vous continuer notre promenade, madame? » dit le vicomte, que ces réflexions malveillantes embarrassaient.

Elle le regarda fixement pendant deux secondes, et, passant brusquement son bras sous le sien, s'engagea avec lui dans un petit sentier ombragé qui longeait les guinguettes de la route, et allait aboutir à des sablières escarpées.

Le chemin était si étroit qu'ils étaient obligés de se serrer l'un contre l'autre pour marcher de front, et encore les branches de jeunes châtaigniers frôlaient-elles la robe d'Aurélie.

Ils n'avaient pas fait cent pas sur le tapis de

mousse qui assourdissait leur marche, que des cris joyeux s'élevèrent du fourré, et qu'une belle fille brune, écartant le feuillage, se jeta dans le sentier, et vint heurter le vicomte.

Dans cette brusque rencontre, sa chevelure noire effleura le visage de Gérald, qui s'était penché pour garantir Mme Gonthier de ce choc.

La grisette se retourna, poussa un petit cri de surprise et s'élança de nouveau dans le fourré avec un frais éclat de rire.

C'était une partie de cache-cache. Toute la bande joyeuse traversa le sentier, à la poursuite de la fugitive.

« Une jolie fille et une aimable rencontre, dit Aurélie avec un sourire moqueur. Le hasard a de singulières prévenances.

— Prévenances dont je me serais bien passé, répondit Gérald en appuyant son mouchoir sur ses lèvres meurtries.

— Comment! vous n'avez pas vu....

— Cette folle a failli me briser les dents, voilà tout ce que j'ai vu.

— Ah! prenez garde, vicomte, vous allez blasphémer.... Comment, ingrat, vous n'avez pas vu que cette jolie personne ressemble, traits pour traits, à votre amie Renée de Nagel?

— Je n'ai pas vu, dit Gérald à voix presque basse.

— Alors, mon ami, retournons sur nos pas ; je veux vous donner au moins le plaisir de l'illusion.

— A quoi bon? répondit M. de Villemèle, puisque je ne crois plus à la réalité. »

Un sourire froid glissa sur les lèvres de Mme Gonthier.

« Vous ne croyez plus, dit-elle en scandant ses mots, et on le sait?

— On le devine.

— Pourquoi ne reniez-vous pas franchement cette foi du temps passé, et conservez-vous si précieusement l'idole que vous n'adorez plus?

— En effet, dit Gérald, il serait plus généreux de la briser d'un seul coup.

— Mais vous n'avez pas ce courage.

— Non, dit-il en s'arrêtant et en fixant sur elle son regard ardent; non, je n'ai pas ce courage. Ce n'est ni l'amour ni l'amitié qui me retiennent.... c'est un sentiment honteux et lâche, mais plus puissant que la voix de ma conscience qui me force à trahir et à mentir. Ah! tenez, par pitié pour moi, ne me parlez jamais de Mme de Nagel! ne touchez pas à ce masque qui me brûle le visage, mais que je dois garder pour le monde. Il y a deux mois, j'eusse frémi de colère et de honte à la pensée de ce misérable expédient. Aujourd'hui, ma vie, mon âme, mon bonheur sont dans ces deux mots: « Savoir mentir! » Il y a des heures où je souffre un sup-

plice de damné! les heures où ma conscience réveillée me dit que vous devez me mépriser.

— Vous êtes fou, Gérald, dit Mme Gonthier, qui tout en l'écoutant fouettait les feuilles mortes de la baguette qu'elle tenait à la main.

— Fou d'amour, » dit Gérald de cette douce voix que Renée avait écoutée tant de fois comme une brise harmonieuse, le front penché, les lèvres mi-closes.

Ils étaient arrivés au bout du sentier qui coupait en biais le flanc escarpé d'une sablière ravinée comme le lit d'un torrent.

Une épaisse châtaigneraie couronnait le sommet de ce coteau, dont le versant faisait face à l'étang du Plessis-Piquet.

« La vue est superbe là-haut, dit Aurélie en sautant dans le sable rouge, mais la montée est un peu rude; vous sentez-vous le courage de m'accompagner? »

Gérald s'élança à son tour dans le sable, et lui tendit la main pour l'aider à gravir la rampe, mais ils avançaient lentement dans ces ondes mouvantes qui s'éboulaient sous leurs pieds.

Au moment d'atteindre le sommet, Mme Gonthier perdit l'équilibre, ouvrit les bras pour chercher un point d'appui, et alla se heurter contre une masse de sable qui surplombait la sablière, à quatre-vingts pieds de hauteur. Un cri d'effroi s'échappa

des lèvres de Gérald, qui saisit Aurélie par le bras, et l'attira violemment contre sa poitrine.

Un coup sourd résonna au même instant au-dessous d'eux, et une cascade de silice ruissela dans l'abîme ouvert par la chute d'un bloc de sable.

Mme Gonthier demeura un moment immobile et silencieuse, appuyée sur le vicomte dont le cœur battait à se rompre.

« La mort vient de passer bien près de nous, dit-elle enfin. Croyez-vous aux présages, monsieur de Villemèle ?

— Oui, répondit-il, mais je ne les crains pas. »

Elle tourna vers lui son beau visage, et le regarda fixement, comme pour lire dans sa pensée.

« Venez, lui dit Gérald, cette place est fatale; enfant, j'ai failli y être enseveli vivant ! »

Ils gravirent, en se tenant par la main, la distance qui les séparait encore du plateau, et allèrent s'asseoir sur une souche de châtaignier que les bûcherons avaient grossièrement ébranchée.

Le soleil couchant dorait la cime des bois, et une vapeur azurée courait sur le flanc des collines, baignant dans une ombre transparente les dernières maisons de Fontenay-aux-Roses.

Ils demeurèrent pendant un instant dans une muette extase.

En ce moment, la brise leur apporta les dernières vibrations d'une cloche lointaine.

Aurélie courba la tête, et deux larmes glissèrent sous ses paupières abaissées.

« Pourquoi pleurez-vous? lui demanda Gérald avec bonté.

— Je vous le dirai plus tard, mon ami, et, portant brusquement ses belles mains sur ses yeux, elle essuya ses larmes.

— Vous souffrez donc aussi ? » reprit Gérald d'une voix sourde.

Elle secoua doucement la tête, et un radieux sourire éclaira son visage.

« Non, répondit-elle, je suis heureuse; mais comme le prisonnier qui revoit la lumière du ciel, qui respire l'air pur avec délices, le bonheur me donne le vertige. »

Un cri expira sur les lèvres de Gérald, qui étendit les bras pour la serrer contre son cœur; une pensée soudaine l'arrêta brusquement; il se leva, recula de quelques pas et demeura immobile, le regard fixe, la main crispée sur le cœur.

Mme Gonthier reprit, après un temps très-court :

« Je regrette que nous n'ayons pas ici ce charmant recueil de contes arabes que vous m'avez apporté; je m'amuse comme un enfant de ces légendes merveilleuses, de ces rêves embaumés tissés de fleurs et de pierreries, de toute cette féerie orientale si sage et si sérieuse dans sa folie. Vous m'eussiez fait la lecture, mon ami.

— Ne lisiez-vous pas ce matin les premières pages du conte du *Pêcheur de perles ?*

— Oui, dit Mme Gonthier.

— J'ai une excellente mémoire, reprit Gérald, et je puis vous dire cette histoire si vous le désirez.

— Volontiers, » fit-elle un peu surprise de cette offre.

M. de Villemèle s'adossa contre l'arbre qui étendait ses rameaux sombres au-dessus d'eux, et commença ainsi :

« Un jour qu'Amry le plongeur venait vendre au joaillier de la cour les perles qu'il était allé chercher sous les flots d'or de l'île de Bahrein, la belle Anouba, la femme du kalife, fit arrêter son palanquin à la porte du marchand, et lui présentant une admirable perle noire aux reflets azurés :

« Peux-tu me vendre, dit-elle, une perle semblable? »

Le marchand prit la perle, la posa sur un coussin de soie, et la contempla, les deux mains croisées sur la poitrine comme un brahmine en adoration. Mais bientôt il secoua la tête en signe de découragement, et répondit :

« Il n'y a pas deux perles semblables dans l'univers. »

Amry, qui s'était approché, répéta tout bas les paroles du marchand : « Il n'y a pas deux perles semblables dans l'univers. »

« Ainsi, reprit la belle Anouba, vous ne tenterez même pas de gagner les vingt mille sequins que j'offre pour prix de ce bijou ?

— Princesse, dit le marchand en courbant le front jusqu'à terre, demandez-moi des émeraudes aussi grosses que des œufs de pigeon, des agates arborescentes, des cabochons de topaze étincelants comme des yeux de tigre, et les rubis de Ceylan qui jettent des flammes dans la nuit, votre humble esclave déposera tous ces trésors à vos pieds.... mais les étoiles tomberont en pluie d'or sur les dômes de votre palais avant qu'il ait trouvé une perle semblable à celle-ci. »

Pendant qu'il parlait, la princesse regardait curieusement, sous son voile, Amry qui se tenait adossé contre un pilier de bambou, les yeux fixés sur la perle.

« Cet homme est un de vos esclaves ? » demanda-t-elle au marchand.

Amry releva fièrement la tête et dit :

« Je suis Amry, le pêcheur de perles ; le fils de ma mère est libre.

— Amry, dit Anouba, veux-tu gagner les vingt mille sequins ?

— Demandez-moi plutôt si je veux mourir, répondit le pêcheur d'une voix grave.

— Que veux-tu dire ?

— Il y a, reprit Amry, dans une baie de l'île de

Bahrein, à deux cents brasses de profondeur, un banc de madrépores sur lequel le vieux Phangar, le plus fameux pêcheur du golfe, a trouvé dans sa jeunesse la perle noire que le prince Mescheb porte enchâssée sur le pommeau de son poignard; mais Phangar n'est jamais redescendu dans cet abîme, et il pâlit et frisonne de terreur quand il passe dans sa barque au-dessus du banc où il a trouvé la précieuse perle.

— Qu'avait-il donc vu? demanda la belle Anouba avec une avide curiosité.

— Lorsque Phangar, le pied droit passé dans l'étrier de la sonde, donna le signal à ses compagnons et que la masse de plomb attachée à la corde l'entraîna dans l'abîme, il traversa une nappe d'émeraude qui grondait et bouillonnait autour de lui comme la lave des volcans. Le choc fut si violent lorsque la sonde toucha le fond, qu'il tomba sur les genoux et les mains. Les lames tranchantes et les pointes des coraux, dont la piqûre brûle comme le fer rouge, firent couler son sang par cent blessures; mais il ne pouvait crier ni se plaindre. Il se mit à l'œuvre et avait déjà une vingtaine de coquillages dans sa poche de toile, quand il lui sembla que le banc se soulevait près de lui, et qu'une masse flottante, grisâtre comme les madrépores s'avançait lentement en agitant de longs rameaux flexibles comme des lianes. Un de ces rameaux glissa sur sa poitrine nue et s'y

attacha ; mais Phangar ne pouvait crier. Une gigantesque araignée de mer flottait à deux brasses de son visage, dardant sur lui ses yeux vert pâle qui formaient comme deux rayons lumineux. Les compagnons de Phangar qui étaient restés dans la barque, sentant la corde d'appel se roidir subitement, se hâtèrent de la tirer à eux. Le pêcheur avait perdu connaissance et il portait sur ses flancs les traces de l'étreinte du monstre. Huit jours après, lorsqu'il ouvrit les huîtres perlières qu'il avait ramassées, il trouva dans l'une d'elles une superbe perle noire qu'il vendit cent pièces d'or au prince Mescheb.

— Eh bien ! dit la femme du kalife, puisque tu sais si bien où se trouvent les perles noires, il faut plonger dans le golfe de Bahrein, tuer le monstre qui garde le trésor, et me rapporter la perle que je désire, que je veux avoir. »

Amry lui répondit :

« J'ai une vieille mère infirme qui ne vit que de mon travail ; j'ai une fiancée, une orpheline à aimer et à protéger.... d'ailleurs, je risquerais inutilement ma vie pour satisfaire votre désir : il n'y a pas, dans tous les océans, deux perles semblables. »

Anouba regarda pendant une minute le pêcheur entre les voiles de son yachmack[1], et lui dit :

1. Double voile de mousseline.

« Viens demain au palais à la cinquième heure du jour. »

Puis elle remonta dans son palanquin. Le lendemain, Amry revêtit ses habits de fête et se rendit au palais du kalife. Un noir muet, qui l'attendait à la porte des jardins, le conduisit dans l'appartement de la princesse.

Anouba, toujours voilée, était accoudée sur les coussins d'un sofa. Elle fit un signe au noir qui se courba comme un arc et disparut aussitôt.

« Approche, » dit la princesse au pêcheur.

Celui-ci fit deux pas en avant et fléchit le genou.

« Tu dis, reprit Anouba, que la nature ne peut créer deux perles semblables; regarde! »

Et son bras, chargé de bracelets sonores tournant autour de son visage, fit tomber la gaze soyeuse qui le voilait.

Amry poussa un cri d'admiration et resta aussi immobile qu'une statue de pierre. Ce n'était pas avec des yeux que la princesse le regardait, c'était avec deux diamants noirs enchâssés dans un visage de fée poli comme l'ivoire, plus blanc et plus pur qu'un lis baigné dans un rayon de lune. L'étincellement qui avait ébloui Amry s'éteignit peu à peu, comme voilé par un nuage, et il ne vit plus que deux prunelles de gazelle chargées d'enivrantes et tièdes effluves, qui le regardaient dans le cœur.

Anouba ouvrit les lèvres pour parler, mais Amry

étendant ses bras vers elle, murmura d'une voix brisée :

« J'irai chercher la perle au fond de l'abîme de Bahrein, et je laisserai mon sang et ma chair sur les pointes des madrépores, comme je laisse ici mon cœur et mon âme !

— C'était donc une enchanteresse que cette princesse Anouba ? dit Mme Gonthier.

—C'était, reprit Gérald dont la voix tremblait, une de ces reines de beauté, un de ces chefs-d'œuvre de la création, dont la rencontre transforme un être, dont la puissance magique efface le souvenir, enchaîne la pensée, et que l'on adore dans une extase immense ! C'était le rêve des nuits d'Orient avec ses parfums enivrants, ses voix mystérieuses, son ciel d'aigue marine et le souffle embrasé du désert ! Le conteur arabe n'a rien exagéré, je vous assure ; ne croyez-vous donc pas, madame, que l'on puisse aimer ainsi !

— Pourquoi ne le croirais-je pas ? » dit-elle en relevant sur lui ses grands yeux de velours.

Gérald détourna la tête et aspira à pleine poitrine la brise qui faisait frissonner le feuillage autour de lui.

« Il se fait tard, mon ami, reprit Mme Gonthier en se levant, il faut rentrer.

— Mais, dit Gérald, je n'ai pas achevé le conte.

— Dites-moi seulement que le pêcheur Amry a

eu le courage de descendre dans l'abîme, repritelle avec une expression impérieuse et caressante à la fois.

— En doutiez-vous?

— Non, mais je ne veux pas savoir quels dangers il a courus! laissez-moi l'espérance. »

Gérald lui tendit la main pour l'aider à redescendre le coteau boisé qui bordait le chemin de Sceaux; mais elle n'accepta pas son aide, et ne lui donna le bras que lorsqu'ils furent sur la route. Ils semblaient alors embarrassés et gauches, et de longs silences coupaient leur conversation qui n'avait plus pour sujet que des banalités. Il était près de sept heures lorsqu'ils rentrèrent. Gonthier n'était pas retour. Aurélie prit sur la table du salon le volume de contes que M. de Villemèle lui avait donné et monta dans son appartement. Gérald, qui avait vu ce mouvement, rougit légèrement: il comprenait que l'improvisateur était deviné.

Lorsqu'elle redescendit quelques minutes plus tard, elle semblait inquiète et rêveuse.

« Voulez-vous que j'aille à la rencontre de M. Gonthier? lui dit le vicomte qui se souvenait seulement alors pour quelle cause le négociant était allé à Paris.

— Non, dit-elle, les yeux fixés sur la pendule; nous ignorons à quelle heure il doit revenir et le chemin qu'il prendra. »

Elle agita le cordon de la sonnette, et dit au domestique qui vint prendre ses ordres : « Faites servir. »

Le couvert était mis sous une tonnelle de houblon, au bout du jardin. Gérald s'assit en face de Mme Gonthier, et le domestique commença à les servir.

Mais ils ne touchaient pas aux mets que le domestique plaçait devant eux. Au bout de cinq minutes, ils se regardèrent fixement sans parler. Le domestique, qui venait de poser une corbeille de fruits sur la table, s'était retiré. La nuit descendait rapidement sur la campagne, et la tonnelle était presque obscure. Aurélie allongea sa belle main blanche sur la nappe, et, serrant brusquement la main de Gérald, elle lui dit d'une voix tremblante et basse :

« Si vous m'aimez, partez maintenant, je vous en supplie.... je suis à bout de courage et de volonté! »

Gérald, qui s'était rapproché d'elle, se laissa glisser à ses genoux et, la serrant entre ses bras, appuya ses lèvres brûlantes sur sa belle chevelure d'or.

Sa tête se renversa doucement sur l'épaule du jeune homme, ses yeux alanguis se voilèrent peu à peu, et ses lèvres frémissantes murmurèrent ces mots dans la nuit : « Ah! comme je t'aime, Gérald! »

Les roues d'une voiture faisaient craquer en ce moment le sable de l'allée.... Il n'entendait rien, lui, mais elle se dégagea brusquement et dit d'une voix brève et sourde : « Relève-toi ! c'est Paul ! Viens, mais viens donc!... tu ne vois donc pas que tu nous perds !... » Et, s'accrochant à son bras, elle l'entraîna dans le jardin éclairé par la pâle lueur des étoiles.

Gonthier, qui venait de sauter à bas du tilbury, accourait à leur rencontre.

Il était méconnaissable. Ses habits, déchirés et brûlés par places, étaient couverts de plaques de boue; ses mains et son visage noircis par la fumée, et une large écorchure d'un rouge carminé descendait de sa tempe droite à ses lèvres.

Aurélie poussa un cri et resta comme clouée à la place où elle se trouvait.

« Le malheureux s'est battu ! s'écria-t-elle avec un geste d'effroi.

— Oui, avec le feu, répondit Gonthier en lui montrant ses mains desséchées et crevassées par la flamme, et j'ai gagné la bataille.... nos celliers de Bercy sont en cendres, mais le pavillon qui renferme tes trésors artistiques est sauvé !

— Vous êtes blessé ! s'écria Gérald qui le voyait chanceler.

— C'est qu'il a fallu bien travailler.... Enfin

ce n'est qu'une question d'argent.... Un instant j'ai cru que j'allais être brûlé comme Sardanapale sur mes richesses, heureusement j'en ai été quitte pour cette égratignure. C'est égal, je crois que je puis vous embrasser comme un voyageur qui revient de loin.... »

Et, après avoir serré sa femme contre son cœur, il s'approcha de Gérald et l'embrassa avec effusion.

M. de Villemèle étouffa un cri et courba la tête pour cacher la rougeur de son front.

Gonthier s'approcha de la table qui était restée servie, et prit un verre qu'il remplit de vin; mais à peine l'eut-il porté à ses lèvres, qu'il trébucha contre une chaise et roula sans connaissance sur le sable, à la place même où Gérald venait de s'agenouiller tout à l'heure.



IX

A L'ÉCHARPE DE VÉNUS.

La boutique de l'ex-bouquetière Rosette était située au milieu de la rue d'Argenteuil, à quelques pas du passage Saint-Roch.

Les boiseries de la devanture, jadis peintes en brun clair rehaussé de filets jaunes, étaient devenues couleur de boue. Sur le tableau, qui formait comme le fronton de ce temple de la guenille, se lisaient ces mots : *Mlle Rosette, marchande à la toilette.*

Une écharpe, nuancée des sept couleurs de l'arc-en-ciel et flottant au centre d'une guirlande de roses, était peinte sur la vitre du milieu de la porte, avec cette légende formant croissant :

A L'ÉCHARPE DE VÉNUS.

De longs clous rouillés, plantés irrégulièrement dans les chambranles de la porte, servaient à accrocher les friperies de rebut quand le temps permettait cette exhibition.

Des bijoux de théâtre, quinze ou vingt montres, une garniture de boutons en marcassite, six ou huit bagues chevalières, deux broches en caillou du Rhin, des marabouts noirs et roses mangés aux mites, et deux éventails Louis XV, graisseux, craquelés et blafards, faisaient la roue comme des paons dépenaillés sur les glaces de l'étalage ; des cachemires français et des sorties de bal, façon burnous algérien, à floches d'or faux, étaient appendus derrière les vitrines et formaient comme un rideau impénétrable qui cachait aux passants l'intérieur de la boutique.

Cette tenture, que Rosette avait disposée pour mettre ses clients à l'abri des regards curieux, laissait sa boutique dans un clair-obscur tout à fait avantageux pour la vente.

Lorsque la marchande achetait à quelque femme de chambre la défroque de sa maîtresse, elle passait dans son arrière-boutique, éclairée par un large vitrail grillé formant toiture.

Cette arrière-boutique lui servait de chambre à coucher, de cuisine et de bureau. Rien de moins galant que ce réduit de dix pas carrés, où les parfums de l'oignon roussi se mêlaient aux senteurs

du patchouli, et cependant bien des fils de famille y étaient entrés à la nuit tombée, le chapeau sur les yeux, le collet du paletot relevé, le cœur palpitant comme à l'heure d'un premier rendez-vous d'amour. C'est qu'il y avait dans cette chambre sordide une certaine armoire de noyer, qui renfermait un petit carton vert rempli de papiers oblongs ornés de deux timbres frappés par l'État, et que, lorsque Mlle Rosette, après s'être bien fait prier, tirait un de ces papiers du carton et dictait mystérieusement cette petite phrase à son jeune visiteur : *accepté pour la somme de mille francs*, le jeune visiteur était certain de toucher, vingt-quatre heures après, sept cent trente-cinq francs quarante-cinq centimes.

Depuis dix ans que Rosette recevait ces visites, elle avait gagné une bonne vieille maison à Crépy en Valois, louée trois mille francs par an à maître Tricoche, notaire impérial, et elle possédait, aux environs d'Amiens, une jolie ferme et de grasses terres qui lui rapportaient quatre cents écus bon an mal an. Ce revenu ajouté aux quatre ou cinq mille francs de bénéfice que produisait la vente des oripeaux de *l'Écharpe de Vénus*, formaient un total de neuf mille livres bien sonnantes, sinon bien limpides, et qui ne devaient rien aux petites manipulations financières que la revendeuse faisait, le couvre-feu sonné, dans son arrière-boutique.

Maître Tricoche, qui avait arboré des roses à sa

boutonnière sur le boulevard de Gand avant de porter des lunettes d'or à Crépy en Valois, était le fidèle dépositaire du secret de cette fortune. Il avait été blond et jovial dans son jeune temps, le digne tabellion, et il éprouvait une joie malicieuse à conserver derrière son paravent à ramages, tout près de la chambre à coucher de Mme Eusébie Tricoche, un petit mystère d'argent avec Rosette, ses anciennes amours. C'était à ses yeux une dernière fredaine, et il était tout guilleret, lorsque ayant à aviser sa cliente de la rentrée de ses fermages, il écrivait le nom de Rosette sur l'enveloppe de la lettre. Secrets d'amour et d'argent avaient été bien gardés, car la ville de Crépy ne plaisante pas en pareille matière. Les petits boutiquiers de la butte des Moulins, auxquels la vieille revendeuse achetait souvent à crédit, eussent ri au nez du voisin bien informé qui serait venu leur dire que l'hôtesse de *l'Écharpe de Vénus* avait du bien au soleil.

Cependant la prudente Rosette qui avait eu besoin d'un agent actif pour ses recouvrements de province, créances en souffrance depuis longues années, Rosette s'était mise à la recherche d'un homme bien renseigné par état, c'est-à-dire d'un voyageur du commerce. Elle avait d'abord songé à prendre un homme d'affaires ; mais comme on lui avait dit que ces gens-là consultaient parfois le Code français dans les cas difficiles, elle s'était abstenue.

Le hasard lui fit rencontrer à une table d'hôte des Batignolles l'illustre Renandier, cet aimable sacripant que nous n'avons fait qu'entrevoir dans le salon de Mme Gonthier.

Rosette comprit, à première vue, que c'était un pilier de tabagie, un capitan Fracasse, plus terrible par sa grosse voix que par son courage, au demeurant plus ignorant et plus bête qu'un crétin du Valais. Mais ces grosses moustaches de pandour, ce large pantalon à la hussarde et cette voix de chantre enroué, constituaient un excellent épouvantail pour ses débiteurs de province, un homme de paille précieux pour ses prêts à la petite semaine. Pendant huit jours elle vint dîner à la table d'hôte de Renandier; le septième jour, ils se tutoyaient en tout bien tout honneur, comme dit le dicton; le huitième soir, Rosette lui vendait à crédit une énorme bague chevalière, timbrée de l'écu des Flavarens, et le neuvième, elle lui prêtait cent écus, à fonds perdus, sur parole. Vingt-quatre heures plus tard, à dix heures trente minutes du soir, ils causaient, les coudes sur la table, dans l'arrière-boutique de *l'Écharpe de Vénus*, et la vieille fille avouait à l'ami Renandier, que tout son petit avoir (une somme de dix mille francs, disait-elle) était fortement compromis par le fait de sa trop grande confiance et de son excellent cœur.

Renandier était trop roué pour ne pas compren-

dre où elle en voulait venir ; mais comme elle ne lui livrait pas de jeu, il finit par dire, tout en caressant ses grosses moustaches :

« C'est pas tout ça, ma petite mère, vous avez beau amuser le tapis, je vois bien que vous avez le double six. Posez-le donc carrément, et comptons le point. Vous comprenez bien que je ne vais pas jouer au croque-mitaine pour vos beaux yeux ! C'est trente du cent pour les recouvrements de province, et dix pour les billets sur Paris, prix des petits pâtés; on ne marchande pas. Maintenant, si vous avez besoin de ma signature à la queue d'un chiffon de papier timbré, ça vous coûtera la bagatelle d'un écu de six livres par cinq louis, à quatre-vingt-dix jours. Toujours comme les petits pâtés à croquer ou à laisser.

— Ah ! on est bien malheureuse parfois de porter des jupons, soupira Rosette.

— Bah ! si la chose a de mauvais moments, elle a de jolis quarts d'heure, répliqua Renandier en clignant de l'œil d'un air malin. Eh bien, la petite mère, prenez-vous mes petits pâtés?

— J'en prendrai deux ou trois pour *essayer*, » fit la vieille fille en grimaçant un sourire.

M. Auguste Renandier ne resta pas longtemps à l'essai. Sa première bataille fut une victoire. Ses grosses moustaches noires et ses cravates rouges firent plus en trois mois que les liasses de papier

timbré des huissiers et des recors de province. Rosette était enchantée de son associé, mais elle ne crut pas toutefois devoir le mettre en tiers dans le secret de sa fortune. Ils tondaient et écorchaient dans les bas-fonds les moutons qui ne pouvaient bêler, mais Rosette n'osait plus étendre ses ongles crochus sur ces riches fourrures de lionceaux, qui lui avaient donné une maison et de belles meules couleur d'or.

Assis devant un petit guéridon boiteux dans l'arrière-boutique de *l'Écharpe de Vénus*, les deux amis causaient de leurs petites opérations commerciales, tout en buvant un café fortement chargé d'eau-de-vie.

Renandier, qui venait de bourrer pour la troisième fois de la soirée une superbe pipe d'écume de mer, Renandier semblait d'une humeur chagrine, et il lançait au plafond un nuage de fumée par bouffées saccadées.

« Est-ce que vous avez eu mauvaise chance au jeu aujourd'hui, monsieur Auguste, lui dit la vieille fille après un long silence.

— J'ai gagné trois parties de billard à cet imbécile de Bernard, qui m'a fait trimer pendant une heure pour l'affaire Duchoquier. Rien à faire avec ces gens-là, mam'zelle Rosette ; ils ont pris un rat d'homme d'affaires qui n'entend ni à hue ni à dia ; je crois qu'il faudra en passer par où ils

voudront pour éviter les embêtements d'un procès.

— Merci bien! s'exclama la revendeuse. Un procès, pour manger en frais d'avoué et d'avocat le triple du capital, j'aime mieux leur faire cadeau de ce méchant billet de trois cents.

— Faut laisser dormir cette affaire là, mam'zelle Rosette. Si on ne recevait pas de plus grosses tuiles dans la vie, on pourrait chanter *Turlurette* avec une entière satisfaction.

— Il vous est tombé une tuile, Renandier?

— Oh! vous pouvez bien dire une cheminée, répliqua le commis voyageur en prenant le carafon d'eau-de-vie et en remplissant sa tasse. J'ai eu des mots, des gros mots avec Gonthier, et j'ai envoyé leur boutique à tous les diables.

— Vous n'êtes plus leur commis? dit vivement Rosette.

— Eh bien! après, voilà-t-il pas une belle perte? Y avait longtemps que le verre était plein, tant pis pour eux si y m'ont poussé le coude et si j'ai taché la nappe. Voyez-vous, mam'zelle Rosette, faut que je vous conte tout ça en bloc. Quand j'étais encore gamin, j'ai eu la bêtise de me donner un coup de soleil pour ma cousine Aurélie, présentement Mme Gonthier. C'était pauvre comme une écuelle, mais fière à humilier les princesses les plus huppées. J'y allais franchement, moi, du pied gauche pour le

bon motif; mais ouiche, ça n'avait pas plus de cœur qu'un protêt. Comme j'étais rabêti par l'amour, et qu'on se gaussait de moi dans le pays, j'ai fait un congé de six ans, et puis, une fois libéré, j'ai roulé mon fiacre par la France, à droite et à gauche, pas toujours heureux, mais prenant le temps comme il venait. Un jour que je regardais la pluie tomber derrière les vitres d'un estaminet de la rue Saint-Antoine (c'était pas le quart d'heure de rire; les semelles de mes bottes bâillaient comme des huîtres au soleil), voilà le patron de l'établissement qui dit à un gros garçon qui, comme moi, regardait tomber les hallebardes de saint Médard : « Dites donc, monsieur Gonthier, vous n'avez pas besoin d'un voyageur? — Si, justement, j'en cherche un, » qui répond : « Eh bien, v'là votre affaire, que reprend le patron en me frappant sur l'épaule. C'est un pays un peu rafalé pour le présent, mais honnête garçon et malin, oh! mais là.... malin. » C'est vrai que j'étais fièrement décati, mais j'ai su plus tard que ça m'avait mieux servi qu'une apostille de préfet, mes bottes surtout! « Monsieur, que me dit le gros garçon en s'approchant tout près et en me glissant un billet de cent francs avec sa carte de visite, venez me voir demain à mon bureau, j'espère que nous pourrons nous entendre. Comme j'habite très-loin d'ici, permettez-moi de payer vos premiers frais de voyage. »

— C'était un prince déguisé, s'écria Rosette qui écoutait ce récit comme une bergère écoute une histoire de revenants à la veillée.

— C'était M. Paul Gonthier, négociant en vins au quai de Bercy. Faut pas demander si je fus exact au rendez-vous. J'arrivai le lendemain, sur le coup de midi, chez mon futur patron, tout battant neuf des pieds à la tête, comme un garçon de noces. Mais en voilà bien d'une autre! Qu'est-ce que je vois installée dans un fauteuil!

— La cousine Aurélie, pardine ; ça n'est pas bien difficile à deviner.

— La cousine Aurélie, qui rougit comme une pivoine et se décide enfin à me tendre le bout des doigts, après avoir dit deux mots à l'oreille de son mari. Je ne sais pas si la reconnaissance lui était agréable, mais en tous cas elle n'avait pas l'air de la chanson.

— Et vous avez été tout de suite attaché à la maison?

— Comme un bon dogue, et aussitôt pris aussitôt pendu. Le soir même, le cousin Gonthier m'expédiait pour Bordeaux, où je devais attendre ses ordres. Tous les trois ou quatre mois, je venais faire un tour à Paris et régler mes comptes. La cousine me recevait couci couça, selon qu'elle avait du rose ou du gris dans le cœur ; ça n'était pas chaud, mais enfin on était convenable! Mais depuis six mois il y a du nouveau.

— Du nouveau! répéta Rosette en allongeant ses coudes sur la table et en glissant son menton dans la paume de ses mains.

— S'il y a des gens qui ne veulent pas voir, il y en a d'autres qui ont de bons yeux, et ces autres-là sont gênants, reprit Renandier tout en frottant le bouquin de sa pipe sur son mouchoir.

— Et qu'avez-vous vu, monsieur Renandier?

— J'ai vu que Mme Aurélie et ce grand cocodès de vicomte de Villemèle, qui ne quitte plus la maison depuis six mois, font voir des étoiles en plein midi à ce dadais de Gonthier.

— Eh bien! qu'est-ce que ça peut vous faire à vous?

— Ça m'humilie pour la famille, riposta le commis voyageur en se redressant fièrement.

— Et vous avez fait la sottise de vous mêler de cette affaire de ménage?

— Je ne me suis mêlé de rien du tout; j'ai seulement engagé Gonthier à être un peu sur l'œil.

— C'est-à-dire de se défier de son ami et à espionner sa femme?

— Dame! ça pouvait se comprendre comme ça.

— Mais il a compris de travers, et s'est fâché tout rouge?

— Ou tout jaune. Sarpejeu! il a la poigne solide,

le cousin, si je n'avais pas été aussi bien planté sur mes ergots, j'aurais descendu l'escalier d'une seule enjambée. Je ne sais pas, mais j'ai idée que le Villemèle passera un jour un vilain quart d'heure avec lui.... Qui vivra verra, ajouta-t-il avec une méchante grimace.

— En entendant, vous voilà sans place.

— Bah! je ne serai pas embarrassé pour trouver de meilleures conditions que celle que j'avais dans cette baraque; seulement, ils m'ont mis sur le pavé sans un écu. »

Le misérable mentait effrontément ; il avait trouvé, en rentrant à son logis, un pli cacheté contenant un billet de mille francs.

« Vous savez, dit Rosette après un temps, que je vous ai avancé, il y a huit jours, votre remise sur le billet Saint-Jacôme, qui n'échoit que dans un mois!

— Oh! je ne vous demande rien, mam'zelle Rosette, et si je vous ai conté mes petites affaires, c'est parce que je sais que vous me voulez du bien.

— Je crois que je vous l'ai prouvé, monsieur Renandier.

— Voyez-vous, mam'zelle Rosette, il n'y a encore que les pauvres diables comme nous pour avoir du cœur. Tous ces richards mettent des grelots aux écus qu'ils vous font gagner à la sueur de votre front, pour se donner des airs de bien-

faiteurs et attraper une écharpe de maire. Oh! là là! un M. Gonthier qui se donne le genre de mettre les gens à la porte.... Malheureux, va! Ça devrait *balyer* les rues, ou conduire les omnibus.... mais ça a eu la chance d'être ramassé aux enfants trouvés et adopté par un millionnaire.

— M. Gonthier a été aux enfants trouvés? dit Rosette en fixant ses prunelles noires sur le commis voyageur.

— Ne plus ne moins, un descendant de la barrière d'Enfer.

— Vous êtes bien certain de cela, Renandier? reprit la revendeuse en allongeant d'un brusque mouvement sa main courte et potelée sur la table.... Et quel âge a-t-il à présent?

— Trente-cinq ans à ce qu'il dit. »

Les joues de la revendeuse se couvrirent de deux plaques blafardes, et ses yeux, grands ouverts, restèrent attachés sur Renandier avec une fixité singulière.

« On dirait que ça vous fait un drôle d'effet, mam'zelle Rosette, c't'histoire-là. »

Un tressaillement nerveux plissa le visage de Rosette, mais elle grimaça presque aussitôt un sourire de commande.

« C'est pas bien étonnant, fit-elle en secouant la tête; j'ai perdu un fils qui aurait le même âge que lui.

—Ah ! je ne savais pas, dit Renandier en se levant pour aller reprendre son chapeau planté dans un angle sur la pomme d'un solide rotin; excusez si je vous ai fait de la peine.

— Ah ! reprit la vieille fille en poussant un gros soupir, si j'avais eu une position j'aurais fait comme le richard qui s'est chargé de la fortune de M. Gonthier : j'aurais adopté un enfant; mais je n'avais pas les moyens; et puis y faut un tas de papiers et de formalités.

— Paraîtrait, mam'zelle Rosette, paraîtrait.

— Sans compter les ennuis qu'on peut avoir, continua Rosette tout en commençant à serrer les tasses à café et le carafon d'eau-de-vie dans une armoire. Le petit qu'on a pris et qu'on a éduqué, a un signe quelconque qu'on n'avait pas vu d'abord, et un jour la mère arrive qui réclame l'enfant.

—Ce qui est sciant comme tout, ajouta Renandier en faisant un superbe moulinet avec sa canne, pas pour la mère, continua-t-il, quand elle retrouve un garçon cousu de millions comme le Gonthier.

— Oh ! je voudrais les voir, ses millic[illegible], fit la revendeuse avec un léger mouvement d'épaule. C'est facile à dire, des millions; mais ça tient de la place.

— C'est possible, mais c'est comme ça, mam'zelle Rosette; le cousin Gonthier a un fier sac, allez? Je lui ai vu perdre cinq cent mille francs d'une seule rafle sans seulement faire la grimace.

— Ah ! dit Rosette, il a perdu cinq cent mille francs ?

— Oui, mais le trou a bientôt été rebouché. Sur ce, mam'zelle Rosette, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. Ne faites pas de mauvais rêves et laissez les Duchoquier tranquilles. Je verrai demain ce qu'on peut tirer du père Laribaud pour l'affaire Ancelin.

— Bonne nuit, monsieur Renandier, » dit la revendeuse en lui ouvrant une petite porte qui donnait dans l'allée de la maison.

Renandier frappa contre les carreaux de la loge du concierge pour lui demander le cordon.

Quand la porte de la rue fut retombée sur lui, la vieille fille alla rapidement vers la grande armoire de noyer placée derrière son lit, et en tira un large portefeuille de banque fermé par une serrure d'acier qu'elle ouvrit avec une petite clef dorée pendue à la chaîne de sa montre. Le portefeuille ouvert, elle fouilla dans le premier compartiment et en tira un papier qu'elle lut attentivement. C'était un acte de naissance ainsi formulé :

MAIRIE DES BATIGNOLLES.

« L'an 1828, le 7 du mois de février, à trois heures un quart, par-devant nous Jean-Joseph

Serdat, adjoint au maire de la commune de Batignolles, département de la Seine, est comparue la dame Isidorine Fougasse, maîtresse sage-femme, demeurant aux Batignolles, rue de l'Écluse, n° 17, laquelle nous a déclaré que le 6 du mois de février 1828, à dix heures du matin, est né un enfant du sexe masculin en la maison sise au n° 9 de la rue des Carrières, à Batignolles, qu'elle nous a présenté et auquel elle a déclaré donner les prénoms de Félix-Antonin, lequel enfant est né de Rosette Clapier, fille majeure, marchande fleuriste, domiciliée aux Batignolles, rue des Carrières, n° 9. Lesdites déclaration et présentation ont été faites en présence de Pierre-François Trubert, concierge de la maison portant le n° 9 de la rue des Carrières, aux Batignolles, et de Ildefonse Agasse, marchand de charbon, domicilié aux Batignolles, Grand'rue-des-Acacias, n° 14.

« Délivré conforme au registre par nous adjoint au maire de la commune des Batignolles, ce 7 février 1828.

« JOSEPH SERDAT. »

« Trente-cinq ans, dit la revendeuse en se parlant à elle-même; il a été déposé *là-bas* dans la nuit du 20 au 21 février; mais comment savoir.... »

Et, laissant tomber sa tête dans ses mains, elle s'absorba dans ses réflexions.

« Non, j'ai beau chercher, il n'avait pas le moindre signe sur le corps ; y faisait si froid cette nuit-là, que je ne songeais guère à le démailloter. Voyons, il me semble que son lange de laine était brûlé sur la lisière ; oui, il était brûlé ! Je me.... est-ce qu'ils auront fait attention à cela, eux ? Ah ! j'ai été bien bête alors d'avoir peur ; est-ce que je n'aurais pas dû lui attacher au cou quelque marque qui pût le faire reconnaître plus tard.... mais rien, rien. Après ça, il en est peut-être venu d'autres cette nuit-là, sans marque comme lui ? Comment savoir, mon Dieu ! comment savoir ? »



X

UNE LEÇON D'ESCRIME.

Grâce aux prescriptions anodines du docteur Rolder, M. de Bresles n'avait pas gardé la chambre plus de huit jours; or, comme il avait fait forcément des économies pendant ces huit jours, et qu'il venait de toucher sa pension, il eut la fantaisie d'aller faire un petit tour de promenade autour des tapis verts de Bade pour changer d'air et *floriner* sur la rouge et la noire.

Ce régime lui avait d'abord assez bien réussi dans les quinze premiers jours. Le Rudesheim de l'hôtel de *Stadhof* lui donnait, le matin, des idées couleur d'or, et, le soir, ces idées se changeaient en réalités métalliques au *trente et quarante*. Un moment, on pensa qu'il allait faire sauter la banque;

mais le comte Emmanuel n'était pas homme à se contenter d'un gain qui eût été une fortune pour de modestes bourgeois. Après avoir reperdu en trois jours les soixante mille francs qu'il avait gagnés, il vendit sa montre et ses bijoux pour tenter de *refloriner* de nouveau. Cette fois, la *rouge* le trahit si complétement qu'il dut avoir recours à *la cour des aides* pour se rapatrier. Comme il ne lui restait plus un sou en arrivant à Paris, et qu'il n'avait pas laissé un écu dans ses tiroirs, il prit une voiture au chemin de fer et se fit conduire chez son fils. Pendant que la voiture roulait, il se souvint qu'il n'avait pas prévenu Gérald de son départ, non plus que de son arrivée, et cette réflexion l'inquiéta un peu : Si Gérard n'était pas à Paris.... en songeant à son fils, et, pour la première fois depuis l'heure où Francis avait bouclé sa malle, il se souvint tout à coup que son voyage lui avait fait négliger une affaire de la dernière importance : le mariage de Gérald avec la marquise de Nagel, un contrat au dos duquel le docteur Rolder avait écrit un arrêt de mort. C'était bien l'heure, en effet, de songer à cette spéculation matrimoniale après les désastres de sa campagne d'Allemagne.

M. de Bresles ne trouva pas son fils chez lui. Le vicomte était parti de grand matin et ne devait rentrer que vers deux heures. Un soupir de soulage-

ment s'exhala de la poitrine du vieux beau, Gérald était à Paris.

Après avoir fait payer sa voiture par le concierge, qui transporta sa malle sous le vestibule, M. de Bresles monta à l'appartement de son fils. Comme il s'accommodait devant une glace et réparait le désordre de son élégante toilette de voyage, le domestique qui venait de lui servir de valet de chambre lui dit qu'une dame attendait M. le vicomte de Villemèle au salon.

« Quelle dame? demanda M. de Bresles tout en lissant ses favoris avec un bâton de cosmétique.

— Mme la marquise de Nagel.

— Comment! cette chère Renée est ici, et tu ne me le dis pas tout de suite, animal! » s'écria le comte, dont le visage s'épanouit aussitôt.

Il descendit avec la légèreté d'un maître de danse, et entra dans le salon Renaissance que nous avons décrit dans le cours de ce roman.

Debout devant la cheminée, Mme de Nagel promenait sa main gantée sur l'épaisseur de la bordure de la glace, et semblait y chercher un objet caché. Au bruit que fit le comte en entrant, elle se retourna brusquement en étouffant un cri de surprise.

« Eh bonjour, chère enfant, dit M. de Bresles en venant à elle les bras ouverts.

— Eh bien! dit la marquise après qu'il eut dé-

posé un baiser sur son front, avez-vous ruiné M. Bénazet?

— Tiens, vous savez?... fit le comte avec un geste d'étonnement.

— Je sais, reprit-elle avec une petite moue de reproche, je sais que vous avez donné, pendant huit jours, les plus grandes inquiétudes à M. de Villemèle, qui, ne sachant ce que vous étiez devenu, allait tout simplement mettre la police à votre recherche. Heureusement, je l'ai empêché de faire cette sottise.

— Tout cela ne me dit pas comment vous avez appris que j'étais à Bade.

— Je l'ai un peu deviné d'abord, et ensuite j'ai fait beaucoup jouer les télégraphes des bords du Rhin. »

Pendant qu'elle parlait, M. de Bresles étudiait toute sa personne avec une attention réfléchie.

Elle était plus charmante que jamais sous le voile de pâleur qui couvrait ses traits.

« Voyons, reprit-elle, je veux voir quel sera l'ami le plus franc du père ou du fils : me trouvez-vous changée, monsieur le comte?

— Oui, dit M. de Bresles, je vous trouve encore plus jolie qu'avant mon départ.

— Eh bien! mon cher comte, j'accepte le compliment, non par coquetterie, mais parce qu'il rentre dans la catégorie des phénomènes de la

nature. A l'heure qu'il est, mon cher monsieur de Bresles, je suis une malade si absolument condamnée par la Faculté, que je viens faire mes adieux à Gérald pour aller attendre l'*événement* sous le beau ciel de Florence.

— Mais c'est de la folie cela! Malade! vous condamnée! Allons donc! Où diable, chère marquise, avez-vous pris ces papillons noirs. C'est le spleen britannique que vous avez gagné par un temps de brouillard. C'est ça qui est malade, reprit-il après un silence en lui touchant le front.

— C'est possible, dit-elle avec un sourire triste, mais ce n'est pas là qu'est la blessure. »

Il se fit un silence de quelques secondes.

« Tenez, reprit le comte avec une fausse bonhomie, vous êtes deux enfants qui jouez avec le bonheur comme avec une poupée : chacun tire à soi le pantin sans vouloir le céder! Il vous serait si facile d'être heureux, pourtant! Voyons, faut-il que papa se mêle de votre petit ménage? Mordieu! il ne s'en faut que de l'épaisseur d'un notaire que tout soit pour le mieux! »

Comme il prononçait ces derniers mots, M. de Villemèle entra.

Le père et le fils s'embrassèrent cordialement.

« Allons, pensa Renée, le comte est arrivé un jour heureux. »

Gérald vint serrer la main de la marquise et s'informa avec un peu d'embarras de sa santé. Il y avait près de dix jours qu'ils ne s'étaient vus.

« Mon ami, dit Renée dont les lèvres décolorées essayèrent de sourire, je venais vous demander vos commissions pour Florence : je pars demain soir.

— Vous partez ! s'écria Gérald stupéfait.

— Avec une suite fidèle cette fois, mon vieux Baptiste et Mlle Derieux, le modèle des femmes de chambre.

— Mais pourquoi partez-vous ? reprit M. de Villemèle dont la voix tremblait d'émotion.

— Par ordonnance du docteur Rolder, qui en fait une condition expresse de guérison. L'Italie, ou plus de marquise de Nagel.

— Rolder est un vieux fou ! s'exclama le comte de Bresles qui inspectait les étagères à l'autre bout du salon.

— Voulez-vous que je vous accompagne, Renée ? dit Gérald à mi-voix en se penchant sur le dossier de son fauteuil.

— Je vous remercie, mon ami, dit-elle. Ce voyage n'ayant pas un terme déterminé, je ne saurais accepter votre aimable proposition. D'ailleurs, je dois vivre là-bas en égoïste, dans le moi le plus absolu, et je vous avouerai, mon cher ami, que si j'ai consenti à m'exiler, à me sépa-

rer de ceux que j'aime, c'est que j'espère revenir gaie comme un soleil de printemps et avec un teint de rose. »

Pendant qu'elle parlait, M. de Bresles se disait :

« Le diable va brouiller mes cartes si je reste cinq minutes de plus avec ces deux amoureux-là. Il n'y a pas d'attendrissement possible en trio, et il faut que cette chère enfant arrache Gérald à ses sottes amourettes. »

Il revint vers son fils et lui dit :

« Maintenant que je t'ai embrassé, mon cher Gérald, je vais aller me reposer quelques heures; demain, tu viendras déjeuner avec moi, et je te conterai mes aventures de voyage. Au revoir, chère marquise; dix louis que vous ne partez pas demain.

— Je tiens le pari, » dit-elle en lui tendant la main.

Le vicomte reconduisit son père jusqu'à la grille de la cour.

« Ah! sac à papier! et moi qui oubliais!... s'écria M. de Bresles au moment de prendre congé de son fils. Figure-toi, mon cher ami, que je suis revenu sans un écu. »

Gérald tira de son portefeuille un billet de cinq cents francs qu'il lui remit.

« Merci; nous compterons cela le mois prochain, dit M. de Bresles en glissant le billet dans la poche

de son gilet. Dis donc, iras-tu en Italie avec la marquise?

— Non, répondit Gérald.

— Enfin, tu sais probablement mieux que moi ce que tu dois faire.... A demain, onze heures; ne te fais pas attendre.

— A demain, mon père. »

Gérald rejoignit Mme de Nagel qui l'attendait au salon.

Ils se regardèrent pendant quelques secondes sans parler, puis deux larmes coulèrent sur les joues de Gérald qui étendit les bras pour serrer la jeune femme contre son cœur, mais elle se recula doucement et lui dit à mi-voix :

« Vous n'avez jamais menti, Gérald, ne commencez pas aujourd'hui. »

M. de Villemèle resta immobile devant elle.

« Gérald, reprit-elle d'une voix calme et douce, je n'ai pas de meilleur ami que vous au monde, promettez-moi de ne pas me refuser le service d'*amitié* que je vais vous demander.

— Je vous le promets.

— Laissez-moi partir sans me demander d'autre explication que celle que je vous ai donnée tout à l'heure.... Je suis réellement très-souffrante, mon ami, et j'ai besoin de conserver le peu de force qui me reste pour exécuter le projet que j'ai formé.

— De vous éloigner de moi, » dit Gérald en fixant son regard sur le visage pâle de son amie.

Elle baissa les yeux et garda le silence.

« Et si je vous suppliais de rester ? reprit M. de Villemèle dont la voix tremblait.

— Vous me feriez beaucoup de chagrin, Gérald.

— Comment cela ?

— Vous êtes trop intelligent pour ne pas comprendre que ce voyage est devenu nécessaire, autant pour vous que pour moi.

— Pour moi ! dit Gérald ; que croyez-vous donc ?

— Je crois qu'il ne faut pas que j'expose plus longtemps une âme loyale à chercher un jour un refuge dans le mensonge et la trahison. Souvenez-vous, Gérald, que je savais lire dans votre cœur, et que si calme et si souriant que fût votre regard, j'y voyais toujours le rayon de soleil ou la tempête.

— Et c'est la tempête qui gronde là aujourd'hui, » murmura Gérald en courbant la tête.

Renée, qui venait de se lever, alla poser sa main sur son épaule et lui dit :

« Quand deux amis se séparent, ils se souhaitent mutuellement l'accomplissement de leur rêve de bonheur : je prierai Dieu qu'il vous donne le calme et l'oubli, Gérald.

— Ah ! vous savez tout ce que je souffre ! » s'écria-t-il en se voilant le visage de ses deux mains.

Elle se rapprocha de la cheminée, et appuya un doigt sur un des clous dorés de la bordure de la glace; la glace tourna lentement comme le volet d'une armoire, démasquant le portrait de Mme Gonthier crayonné par Marcomir, et encadré dans un panneau d'ébène.

« Et moi, dit-elle, croyez-vous que je ne souffre pas aussi? »

M. de Villemèle resta interdit; il ne pouvait comprendre comment elle avait deviné le secret de cette cachette. Une pensée douloureuse lui traversa tout à coup l'esprit.

« Avouez, dit-il d'une voix brisée par l'émotion et en désignant le portrait, que cette femme est idéalement belle!

— Idéalement belle, répéta Renée avec calme.

— Et que l'on peut éprouver pour elle une de ces passions qui tiennent du délire.

— Oui, du délire, » répéta après lui la pauvre femme en s'accrochant à l'angle de la cheminée.

M. de Villemèle repoussa brusquement la glace qui se referma sur le portrait, et s'écria :

« Tu ne m'aimes plus *déjà!* La femme qui aime est jalouse, et tu viens de répéter après moi des paroles qui eussent brisé ton cœur s'il y était resté seulement un souvenir du bonheur passé! La femme qui aime lutte et défend son amour, son bien, sa vie, tout son être, comme la lionne défend ses pe-

tits, des griffes et des dents. Mais toi, tu pars sans regarder derrière toi, sans tendre la main au malheureux qui s'accroche aux ronces du précipice; sans essayer de ramener le calme et la raison dans son âme éperdue.

— Monsieur de Villemèle, dit Renée avec une froide dignité, vous auriez le droit de me parler ainsi si je portais votre nom.... Que le monde se soit fermé devant moi, c'était justice, mais je ne suis pas encore tombée si bas dans ma propre estime, que je veuille descendre dans cette honteuse arène où les courtisanes essayent de regagner un amour perdu. Si un cri de suprême douleur s'est échappé tout à l'heure de mes lèvres, je vous prie de me pardonner cette défaillance! Je n'ai pas plus de droit de me plaindre que vous n'avez celui de me reprocher d'agir selon ma conscience.

— Renée, dit Gérald en fléchissant le genou devant elle, pardonnez-moi de vous avoir offensée!... La première fois que je vous vis dans cette pauvre chambre de l'hôtellerie de Fiésole, vous étiez bien malade, et dans le délire de la fièvre, vous me serriez les mains en me disant : « Ne m'abandonnez pas, ne me laissez pas mourir seule ici; restez! oh! restez près de moi! » Aujourd'hui, c'est à mon tour de vous dire : « La fièvre brûle mon sang; il y a des heures où je crois que je vais devenir fou; cette conscience qui vous fait relever la tête, m'é-

crase, moi, comme le rocher de Sisyphe.... L'espérance qui console et soutient les malheureux, m'épouvante, moi, et me fait reculer comme devant un spectre. Pour moi, l'espérance n'est qu'une honteuse et lâche trahison. Non, tous les supplices des damnés ne sont pas comparables aux tortures que j'endure lorsqu'il vient me tendre sa main loyale dans laquelle je sens battre son cœur, à moi qui lui ai volé l'amour de sa femme.... La pensée seule est criminelle, je vous le jure!... Mais je suis à bout de courage et de volonté dans ce combat de l'honneur. Ah! sauvez-moi de l'infamie!... s'écria-t-il en laissant retomber son front sur les mains de la jeune femme.

— Il faut partir avec un ami, dit-elle d'une voix brisée par les sanglots.

— Non! je serais lâche, je reviendrais.... C'est impossible!... »

Elle ne répondit pas, mais il sentit ses cheveux mouillés par ses larmes.

« Ah! pauvre chère âme! dit-il en relevant la tête, faut-il que je sois tombé assez bas pour t'écraser ainsi. Mais je t'en supplie à deux genoux, ne m'abandonne pas, ne t'en va pas!... Je t'aime! Renée, je t'aime toujours de cet amour de jeunesse, radieux, embaumé comme nos belles nuits du golfe de Naples : c'est l'amour du cœur celui-là.... l'autre n'est que le vertige de l'esprit que tu chasse-

ras comme un mauvais rêve, en posant ta main sur mon front.

— On vient, relevez-vous, » dit-elle vivement.

Gérald s'assit près d'elle sur la causeuse.

« Monsieur Paul Gonthier! » annonça le domestique en soulevant la portière du salon.

Le visage de Gonthier était sérieux, et à la vue de la marquise, qu'il connaissait depuis longtemps déjà, il parut embarrassé et inquiet.

Gérald s'empressa de lui avancer un siége, mais Gonthier le remercia et resta debout. Encore tout ému de la scène qui venait de se passer, Gérald avait oublié de lui tendre la main.

« Monsieur le vicomte, dit Paul Gonthier, après s'être incliné respectueusement devant la marquise, je viens réclamer de votre obligeance un service un peu étrange : je viens vous demander une leçon d'armes.

— Une leçon d'armes? dit Gérald étonné de cette demande.

— Vous savez que je n'ai pas été élevé en gentilhomme, reprit Gonthier avec un sourire un peu amer, et qu'il y a bien des lacunes dans mon éducation.

— Mais, dit M. de Villemèle, je ne puis vous apprendre l'escrime en une seule leçon.

— Apprenez-moi seulement à tenir une épée. »

Renée porta son mouchoir à ses lèvres pour étouffer le cri prêt à s'en échapper, et ses yeux

s'attachèrent sur le marchand de vins avec une fixité avide.

« Vous voulez vous battre, monsieur Gonthier? lui demanda M. de Villemèle après un silence.

— Cela vous étonne, monsieur le vicomte?

— Eh bien, il faut aller trouver un maître d'armes et vous faire enseigner un de ces coups de hasard qui peuvent coucher sur le terrain le plus habile tireur.

— Mais, dit Gonthier dont le visage prit une expression chagrine, si je tue mon adversaire, on fera une enquête et on apprendra que j'ai été acheter le secret de frapper un homme par surprise, d'un de ces coups de hasard. Vous ne m'avez pas compris, monsieur de Villemèle. Je ne viens pas vous demander comment on tue, mais comment on défend sa vie.... N'est-ce pas un loyal service à rendre à un ami?

— Oui! dit Gérald avec élan, et je vous demande pardon d'avoir tant tardé. »

Et traversant le salon, il appela son domestique,

« Gérald, je vous en supplie.... balbutia Mme de Nagel en faisant quelques pas, en chancelant, pour le suivre.

— Ne craignez rien, madame, lui dit à mi-voix Gonthier; vous me remercierez demain. »

Elle retomba sur son fauteuil et appuya sa main sur son cœur qui battait à se briser.

Le domestique auquel Gérald avait parlé apporta des fleurets et des masques d'armes.

Gérald prit deux fleurets et en offrit un à Gonthier, qui écouta avec une attention extrême les démonstrations que lui fit M. de Villemèle.

Après qu'ils eurent ferraillé pendant quelques minutes, Gérald abaissa la pointe de son fleuret et dit :

« Savez-vous tirer le pistolet?

— Non, répondit Gonthier sur un ton indifférent.

— Que cela ne vous empêche pas de choisir cette arme à l'occasion, les chances seraient encore plus égales.

— Je serai forcé d'accepter les armes de mon adversaire. »

M. de Villemèle voulut reprendre la leçon, mais Gonthier le remercia et le quitta, après avoir salué respectueusement la marquise.

« Il sait tout! s'écria Renée éperdue en se jetant dans les bras de Gérald.

— Eh bien, je ne lui marchanderai pas ma vie! » répondit-il avec un sourire triste.



XI

COEUR D'OR.

Du docteur Rolder au vicomte de Villemèle.

« Mon cher Gérald,

« M. Paul Gonthier s'est battu ce matin en duel avec un certain M. Renandier, ex-commis de sa maison. La rencontre a eu lieu à l'épée, et M. Gonthier a été blessé à l'épaule droite (deux centimètres plus bas, la blessure pouvait être mortelle). J'ignore le motif de cette rencontre, n'ayant été appelé sur le terrain qu'en qualité de médecin; tout ce que je sais, c'est que ton ami avait donné un soufflet à son adversaire, et que ce dernier a fait de son mieux pour coucher son ex-patron sur le pré. M. Gonthier, qui savait à peine tenir une épée,

s'est bravement conduit, et peu s'en est fallu que M. Renandier ne s'enferrât lui-même par deux fois, aveuglé qu'il était par une colère quelque peu *alcoolisée*. La blessure de M. Gonthier n'offre aucune gravité, mais elle l'obligera à garder le lit pendant cinq ou six jours au moins. Il m'avait remis une lettre à ton adresse, pour le cas où il serait tué; il m'a fait brûler devant lui ladite lettre, après que nous l'avons reconduit chez lui, et il me charge de te prier d'aller le voir *le plus tôt possible*. Le duel ayant eu lieu dans la forêt de Saint-Germain, ses témoins voulaient le laisser dans un bon hôtel de la ville, mais il a tenu à être transporté chez lui, à Bercy, dans le pavillon que l'incendie a épargné. Va le voir, mais ne le fais pas trop parler, la fièvre doit se déclarer ce soir, et demain je condamne sa porte.

« Ton vieil ami et parrain,

« JEAN ROLDER. »

Cette lettre causa une émotion profonde à Gérald, qui s'habilla à la hâte et demanda sa voiture. Pendant le trajet, il se rappela tout ce qu'Aurélie lui avait dit de son cousin Renandier, tout ce qu'il avait pensé lui-même de ce personnage, et il conclut que Paul Gonthier devait s'être battu avec ce goujat pour venger une insulte faite à sa femme; mais il ne comprenait pas pour quel motif Gonthier

lui avait caché cette rencontre la veille, lorsqu'il était venu lui demander une leçon d'armes.

Gérald fit arrêter sa voiture sur le quai craignant que le piétinement des fers des chevaux sur le pavé de la cour ne fatiguât le blessé.

Aurélie, la tête appuyée contre les glaces de la fenêtre de l'antichambre dont elle avait relevé les rideaux, semblait guetter son arrivée.

Elle lui fit un signe d'arrêt et disparut aussitôt. Au bout de cinq secondes, elle vint elle-même lui ouvrir la porte du bureau alors désert, et le fit entrer sans bruit.

« Je vous attendais, dit-elle à voix presque basse ; vous savez ce qui s'est passé, n'est-ce pas?

— Gonthier s'est battu avec M. Renandier.

— Mais vous ignorez la cause réelle de ce duel.

— Oui.

— Eh bien, mon mari a souffleté ce misérable parce qu'il a eu l'infamie de lui dire que vous étiez mon amant. »

M. de Villemèle ne répondit pas, mais son visage se couvrit d'une pâleur livide.

« Gonthier ne m'a rien dit, et il est probable qu'il a un motif pour se taire.... c'est un de ses témoins qui m'a prévenue ! Il faut que vous soyez assez fort, assez maître de vous, Gérald, pour qu'il ne devine pas que vous savez la vérité ! soyez bien sur vos gardes ! un mot imprudent peut donner l'éveil à sa

jalousie.... Maintenant, venez : le commis pourrait rentrer, et je ne voudrais pas qu'il me vît causer avec vous. Montez par le grand escalier et sonnez, je rentre par les appartements.

— Mentir, toujours mentir! » murmura Gérald en gravissant les dernières marches.

Lorsqu'il tira le bouton du timbre, les vibrations du bronze résonnèrent à son oreille comme un glas de mort.

Le domestique qui vint lui ouvrir lui fit traverser le salon et le conduisit, par un couloir de dégagement, à la chambre du blessé. Gérald vit dans un angle de ce couloir les habits de Gonthier accrochés à un portemanteau et, sur le plancher, la chemise qu'il portait pendant le combat. On eût dit qu'elle était teinte en pourpre. Il ferma les yeux, ce rouge l'éblouissait.

La chambre du blessé était dans une demi-obscurité.

Gonthier, le bras gauche bandé, était presque assis sur son lit, adossé contre une pile d'oreillers. Aurélie, debout devant un petit guéridon d'ébène, lui préparait un verre d'orangeade. Au bruit que fit le vicomte en entrant elle se retourna vivement comme une personne surprise, et dit à son mari :

« Mon ami, c'est M. le vicomte de Villemèle qui vient te voir.

— Excusez-moi si je vous donne la main gauche, mon cher Gérald, dit Paul Gonthier dont le visage prit aussitôt une expression joyeuse : mais mon pauvre bras droit a trop mal profité de votre leçon d'escrime ! »

Gérald prit la main qu'il lui tendait et la serra cordialement. S'il n'avait pas été ganté, le blessé eût tressailli au contact de cette main plus froide que le marbre.

« Rolder m'a écrit tout ce qui s'est passé, dit le vicomte en faisant un effort pour dominer l'émotion qui faisait trembler sa voix ; je n'ai pas perdu une seconde pour venir vous serrer la main et vous dire combien je suis heureux et chagrin à la fois de l'issue de ce duel. C'est un grand hasard, un grand bonheur que vous n'ayez pas été frappé plus dangereusement. Plus tard, je vous gronderai de votre manque de confiance.

— Voilà deux rudes assauts coup sur coup, dit Gonthier : le feu et le fer ! Mais je suis né sous une bonne étoile, et trop heureux surtout pour m'en aller avant l'heure !... Aurélie, donnez-moi à boire, je vous prie. »

Elle s'approcha du lit et lui tendit le verre d'orangeade qu'elle venait de préparer.

Il le prit, but avidement et reprit, en lui tendant le verre vide :

« Cette petite saignée et le régime rafraîchissant

du docteur me feront grand bien. J'avais le sang trop lourd depuis quelque temps. Voyons Gérald asseyez-vous là, tout près de moi, et causons.... Avez-vous jamais reçu un coup d'épée?

— Jamais! répondit M. de Villemèle.

— C'est juste, vous êtes de première force à ce jeu. Eh bien, mes chers amis, cela ne fait pas autant de mal qu'on le croit généralement.

— Vous allez voir que M. Gonthier va prendre goût à la chose et devenir un duelliste, dit Mme Gonthier en s'efforçant de sourire.

— Ah! j'espère bien que c'est la première et la dernière fois! reprit le blessé. C'est une chose horrible que d'avoir devant soi, au bout d'une lame aiguë, la poitrine d'un homme, et de se dire : il faut enfoncer le fer dans la chair palpitante, il faut faire souffrir, il faut tuer!... Certes, l'homme que j'avais en face de moi ne méritait guère de pitié, et je pouvais, en étendant seulement le bras, le coucher sur cette terre qu'il frappait du pied avec fureur. Ah! bien heureusement pour lui je n'avais pas en ce moment la conscience du danger que je courais; j'étais trop sûr de ma bonne chance.... Deux minutes plus tard, quand je suis tombé, quand j'ai entendu le sang bouillonner dans ma poitrine, quand j'ai eu froid au cœur et qu'un nuage épais m'a voilé le soleil, enfin lorsque j'ai cru que je ne vous reverrais plus, j'ai regretté de ne

pas lui avoir enfoncé mon épée dans la poitrine! Dieu me pardonne cette mauvaise pensée. »

Gérald s'était assis au chevet du blessé sur une chaise basse. Aurélie se tenait appuyée sur le pied du lit.

« Assois-toi là, près de moi, » lui dit son mari en lui indiquant du geste une place sur la courte-pointe de soie.

Elle obéit, et son visage de marbre demeura impassible. Gonthier étendit lentement son bras gauche au-dessus de sa tête, et sa main pâle effleura la belle chevelure de sa femme pour se poser ensuite sur son épaule.

Gérald pâlit et courba le front, les battements de son cœur lui martelaient la poitrine.... le malheureux était jaloux....

Gonthier dit d'une voix émue :

« Je n'ai compris qu'hier seulement le prix de la vie, lorsque au moment où reprenant connaissance, j'ai entendu le docteur Rolder dire à mes amis : « Rien de grave, messieurs. Deux pouces plus bas le fer coupait l'artère radiale, et c'était un homme mort! » La mort m'avait frôlé de son aile! deux pouces plus bas, l'homme million n'était plus qu'un cadavre!... je ne te revoyais plus ma chère bien-aimée, toi qui m'as fait si heureux dans ce monde! toi, l'orgueil de ma vie!... je ne serrais plus votre main, Gérald, mon ami, vous que j'aime comme un frère....

— Vous allez vous rendre malade, mon ami, en vous émotionnant ainsi, dit Mme Gonthier, qui venait de se lever, pour rattacher un des rideaux du lit qui pendait trop près de la tête du blessé.

— Mme Gonthier a raison, fit à son tour le vicomte, et le docteur m'a bien recommandé dans sa lettre de ne pas vous fatiguer.

— Gérald, dit le blessé, aidez-moi un peu à me coucher sur le côté gauche; le moindre effort que je fais dérange l'appareil, et ma blessure se rouvre. »

M. de Villemèle le souleva avec précaution et l'aida à s'étendre sur ses oreillers. Gonthier poussa un soupir de bien-être après qu'il eut changé de position.

Lorsque Gérald se releva, il vit Mme Gonthier qui, debout au chevet, le regardait avec un sourire glacé et lui faisait de la main un petit signe qui voulait dire : il ne sait rien de notre secret.

Gérald avait vu bien souvent ce pâle et mélancolique sourire passer comme un souffle sur les lèvres d'Aurélie; mais en ce moment il lui fit froid au cœur.

« Ma chère Aurélie, reprit Gonthier, pendant que Gérald va me tenir compagnie, soyez donc assez bonne pour descendre au bureau dépouiller le courrier du jour et donner vos instructions à Dubreuil

(le vieux commis aux tics nerveux). Vous savez que, depuis l'incendie de nos celliers, la maison Jullien expédie pour nous à tous nos petits clients de province.

— Je ne vous dis pas adieu, monsieur le vicomte, dit-elle en se dirigeant vers la porte, je vous confie notre cher malade.

— Est-elle partie? » fit Gonthier à voix presque basse, lorsqu'il l'eut perdue de vue.

Gérald fit un signe affirmatif.

« Alors, hâtons-nous; Gérald, il faut que vous me rendiez un grand service. Ouvrez d'abord ce meuble, et il lui désigna une grande armoire en bois de violette, prenez le portefeuille qui se trouve dans le premier tiroir à gauche. »

Le vicomte qui avait trouvé le portefeuille s'était rapproché du blessé pour le lui remettre.

« Il renferme vingt mille francs et une carte, n'est-ce pas? continua Gonthier.

— Oui, fit Gérald après avoir compté les billets et lu le nom et l'adresse imprimés sur la carte.

— C'est bien, mon ami; mettez tout cela dans votre poche et écoutez-moi. Avant-hier, un garçon de recette de la maison Tescher s'est présenté à ma caisse avec deux effets de dix mille francs chaque, deux effets créés sur des timbres de la maison et portant ma signature. Le caissier, n'ayant pas trouvé l'inscription de ces traites sur son carnet d'échéan-

ces, et ne reconnaissant pas ma signature, a pris les noms des endosseurs et a refusé de payer. Je crois que mon commis a fait une grave erreur; quoi qu'il en soit, vraie ou fausse, je veux faire honneur à ma signature.... Je vous prie donc d'aller payer ces traites en sortant d'ici....

— Rien n'est plus facile, mon ami, et je vous promets de m'acquitter exactement de cette commission, mais je vous trouve réellement bien indulgent pour le plus lâche et le plus ignoble de tous les crimes.

— Gérald, mon ami, ne parlez pas ainsi, dit Gonthier d'une voix atterrée.... ne parlez pas ainsi, je vous en prie!

— Auriez-vous le malheur d'être l'ami du faussaire?

— Je ne puis vous répondre qu'une chose, Gérald : cinq billets en blanc m'ont été pris, il y a quelques mois, sur mon bureau par un client de ma maison; deux de ces traites ont été remplies depuis : ce sont celles-là que vous allez payer! Il est possible que les trois autres soient en circulation.... je les payerai comme les deux premières.... qu'est-ce que cinquante mille francs de plus ou de moins pour la maison Paul Gonthier!

— Folie de générosité ou faiblesse, je n'ai plus le droit de discuter la question; vous voulez! et surtout vous pouvez!

— Maintenant, je vous demande votre parole d'honneur de ne pas lire les noms qui se trouvent au dos des deux effets qui vous seront remis. Si je vous charge de cette mission, Gérald, c'est que je n'ai pas voulu que les commis de ma maison vissent ces noms, et qu'une indiscrétion de leur part ne causât plus tard un horrible malheur; enfin, si je vous demande votre parole de ne pas chercher à savoir, c'est que je ne veux pas que vous soyez exposé à mépriser une personne que nous n'avons pas le droit de juger et de condamner.

— Eh bien, dit Gérald, ce que vous me demandez là est tout simplement impossible!

— Comment?

— A moins que vous n'écriviez au porteur des effets de ne pas parler et de me remettre les valeurs sous une enveloppe cachetée, ce qui ferait peut-être soupçonner la vérité. Je serai bien forcé de désigner ces valeurs, de dire à quel ordre elles ont été souscrites, et, comme le faussaire ne peut être que le premier endosseur, je saurai le nom que vous voulez me cacher....

— C'est vrai, dit Gonthier, j'aurais dû songer à cela plus tôt.... Je ferai monter tout à l'heure le caissier, et, quoiqu'il me répugne beaucoup de mentir à ce brave homme, je lui déclarerai que c'est bien ma signature, et je lui donnerai l'ordre de payer immédiatement.... »

Comme il parlait encore, Mme Gonthier, rentra ; elle tenait à la main deux effets de commerce.

« Vous ne m'aviez pas dit, fit-elle en s'adressant à M. de Villemèle, que M. le comte de Bresles, votre père, était en relations d'affaires avec notre maison !

— Mon père ? dit Gérald surpris.

— L'huissier vient de me présenter ces deux traites de dix mille francs souscrites à l'ordre de M. de Bresles, et que le caissier avait refusé de payer par je ne sais quelle aberration.

— Donnez ! donnez ! » s'écria Gonthier en faisant un violent effort pour se relever.

Mais Gérald avait déjà pris les traites et les parcourait du regard avec une curiosité avide.

Pendant qu'il lisait, Gonthier fit un signe à sa femme pour lui indiquer qu'il voulait rester seul avec le vicomte. Elle ne comprit pas, ou fit semblant de ne pas comprendre, et demeura immobile, les yeux fixés sur Gérald.

« Laisse-moi seul avec M. de Villemèle, dit Gonthier d'une voix fiévreuse : nous causions d'affaires, et tu es venue nous interrompre. »

Comme elle hésitait :

« Voyons, laisse-nous ! » dit-il, en s'accoudant sur son oreiller d'un brusque mouvement.

Elle sortit lentement, anxieuse et interrogeant du regard le pâle visage de son mari et les traits

bouleversés de Gerald ; mais le sourire affectueux que lui adressa Gonthier lorsqu'elle souleva la portière de soie, la rassura complétement.

Il avait toujours la foi !

Gérald, qui était resté debout au milieu de la chambre, la tête inclinée sur la poitrine, le regard fixe, porta tout à coup ses poings fermés sur ses yeux et un long gémissement s'échappa de ses lèvres.

« Gérald, mon ami ! lui dit Gonthier avec un accent tendre et suppliant, on ne saura rien, je vous le jure, j'oublierai tout moi-même ! Il faut pardonner à ce malheureux !... je sais tout ce que vous avez souffert déjà à cause de lui, ce que vous souffrez en ce moment ! Anéantissez ces choses-là, et n'en parlons plus jamais.... je vous en prie, mon ami, je vous en supplie ! Vous n'êtes pas responsable des fautes des autres, et vous avez tout fait pour les prévenir. »

Pendant qu'il parlait, Gérald s'était approché tout contre le lit, deux larmes roulaient sur ses joues, et il contemplait son ami avec une expression d'admiration.

« Ainsi, dit-il lentement, vous vous êtes battu hier à cause de moi, et ce matin vous sauvez mon père du déshonneur ! de l'infamie.... du bagne !... Mais un frère ne ferait pas plus !

— Je vous aime et je vous estime comme j'aurais

aimé mon frère, répondit Gonthier dont le regard brillait d'un éclat fébrile, si j'avais eu une famille!...

— Allez ferme! poussez! déclamez à pleins poumons! cria en ce moment une grosse voix à l'autre bout de la chambre, et la longue figure blême du docteur Rolder apparut dans l'entre-bâillement de la portière. Eh bien! je vous fais mon compliment, mes chers amis! continua-t-il, après avoir jeté son vieux chapeau tout *cabossé* sur le tapis : vous avez une jolie façon de traiter la fièvre!... Très-bien! l'appareil est dérangé et la blessure bâille comme une vieille cagote au sermon! »

Le sang transsudait, en effet, à travers la chemise du blessé. Rolder se pencha sur le lit et donna un vigoureux coup de sonnette, puis se retournant vers Gérald :

« As-tu le cœur assez solide pour me tenir la cuvette et me passer mes bandes?

— Oui, dit Gérald.

— Alors reste! mais, pour Dieu! ne fais plus parler mon malade! »

Le pansement achevé, Rolder abaissa les rideaux du lit, et dit :

« Maintenant, il faut dormir!

— A demain, Gérald! » murmura le blessé d'une voix plus faible, car le pansement avait été douloureux, et il était très-fatigué.

Gérald prit la main qui pendait inerte sur le drap, et la pressa avec effusion.

« En route ! » dit Rolder, qui venait de rabaisser les manches de son habit et avait repris son chapeau.

Le vicomte ramassa les traites qui étaient tombées sur le tapis, et sortit avec le docteur.

« Il faut absolument que je cause avec vous aujourd'hui même d'une affaire.... grave, dit Gérald au docteur.

— Je parie qu'il s'agit de ton père !

— Il s'agit de M. de Bresles ! reprit Gérald sur un ton glacé.

— Mon cher ami, répliqua Rolder tout en descendant l'escalier, si tu veux venir ce soir chez moi entre sept et huit heures, je serai tout à toi ; mais d'ici là, serviteur de tout mon cœur ; mes petits clients de l'hôpital des Enfants attendent le bonhomme *la Santé !* »

Cela dit, Rolder se hissa dans son vieux cabriolet tout gris de poussière et tout branlant sur ses ressorts.

XII

OÙ LE MARQUIS ALEXANDRE DE FAVERNEY RAJEUNIT DE SOIXANTE-CINQ ANS.

On était alors dans les plus chaudes journées de juillet.

Tous les chroniqueurs parisiens affirmaient à leurs lecteurs que les salons étaient déserts et que le faubourg Saint-Germain avait émigré en masse à Dieppe, à Cabourg et à Bade.

On ne voyait sur les murs de la capitale que plages de sable, que casinos pavoisés, que baigneurs se trempant dans l'onde amère.

Le jour où Rolder avait rencontré Gérald au chevet de Paul Gonthier, Mme de Nagel était restée une heure en consultation dans le cabinet du docteur. Le lendemain elle faisait de nombreuses emplettes

dans les magasins de nouveautés et convoquait sa couturière et sa modiste à son hôtel.

Le carrossier lui livrait en vingt-quatre heures une magnifique calèche, et le tailleur coupait d'élégantes livrées d'été pour le cocher et le valet de pied.

L'hôtel de Nagel, si calme d'ordinaire, était plein de mouvement et de tapage. On clouait des caisses dans la cour, on ferrait les chevaux à neuf; et dans les appartements, les femmes de chambre, qui avaient étalé les robes de ville et les toilettes de bal sur tous les meubles, commençaient à faire les malles. A chaque instant le timbre du concierge annonçait un nouveau fournisseur, et Renée serrait une nouvelle note acquittée, car elle avait tenu à tout payer comptant et à ne laisser aucune dette à Paris. Elle devait partir le surlendemain pour Dieppe, où elle avait fait louer une petite maison meublée sur la plage.

Mme de Nagel avait résolu un mois auparavant de retourner en Italie, et elle avait même engagé une dame de compagnie pour faire ce voyage avec elle. Ses gens furent donc très-étonnés d'apprendre que la dame de compagnie venait d'être congédiée avec une indemnité honorable, et que la marquise, changeant subitement d'idée, emmenait toute sa maison à Dieppe pour y passer la saison des bains.

Comme c'était une partie de plaisir pour tous, l'antichambre, la cuisine et l'écurie se réjouirent fort de ce voyage.

Les visites de M. de Villemèle étant devenues fort rares, on se disait tout bas que ces belles toilettes, que ce luxe d'équipages et de livrées cachaient un grand projet, et que Mme la marquise, fatiguée du veuvage, devait rencontrer à Dieppe un noble étranger, et revenir princesse à Paris.

Du vivant du marquis de Croix-Lambert, le vieux marquis de Faverney dînait chaque lundi à l'hôtel ; depuis, il ne venait qu'accidentellement, ayant donné *son lundi* à la douairière d'Harpignies. Cependant, comme la plupart de ses nobles clients possédaient des châteaux et des terres, il y avait des lacunes dans ses invitations d'été, et on le voyait alors plus souvent à l'hôtel de Nagel.

L'avant-veille de son départ, Renée lui fit porter un billet par lequel elle le priait de venir dîner en tête-à-tête avec elle (nos lecteurs voudront bien se rappeler que M. de Faverney était presque centenaire). Le vieux chevalier de Saint-Louis se rendit à son invitation, et la boutonnière fleurie, l'esprit couleur d'azur, la badine de jonc entre les doigts, il fit une entrée de Tircis d'opéra dans le salon de la marquise.

Après le dîner, Renée lui prit le bras et descen-

dit avec lui au jardin (elle habitait un vieil hôtel de la rue de Varennes).

« Mon cher marquis, lui dit-elle sur un ton enjoué, je vais vous faire une proposition qui va vous rajeunir de soixante-cinq ans....

— Vous allez me proposer de m'enlever peut-être? fit-il en s'éventant avec son gant.

— Vous avez deviné juste, je veux vous enlever.

— Et pour quoi faire? bon Dieu!

— Pour vous faire faire une petite *rentrée* dans le monde; pour déjeuner sur la falaise, monter à cheval, conduire les chevaux les plus ardents, prendre les bains de mer, faire trois toilettes par jour, aller le soir au concert ou au bal, souper jusqu'à trois heures du matin, et mener cette joyeuse existence pendant trois mois.

— Très-bien, dit M. de Faverney après avoir réfléchi un instant, nous voulons oublier....

— Oublier que je suis malade en m'amusant, reprit Renée avec un indéfinissable sourire.

— Eh palferdine! je ne demande pas mieux de m'amuser aussi, moi! mais les chevaux les plus ardents et les trois toilettes par jour ne se trouvent pas comme les galets au bord de la mer! et à moins que le château de Faverney n'ait repoussé comme une pivoine, je ne vois guère comment.

— Vous allez voir, cher marquis, interrompit Renée. Je vous prie de me faire l'honneur de venir passer la saison des bains chez moi, à Dieppe. Vous acceptez, et nous partons après-demain. Là-bas, vous devenez mon cavalier servant, mon inséparable compagnon de plaisir.

— Et je rajeunis de soixante-cinq ans?

— En me servant de secrétaire aux appointements de six mille livres.

— Ah bah! s'écria le vieux marquis stupéfait.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez jamais été plus heureux qu'à l'époque où, émigré à Gand, vous serviez de secrétaire intime à certaine petite baronne autrichienne?

— Je ne m'en dédis pas, ventre de rose! elle était maigre comme une arête de brochet, mais plus blonde qu'un chérubin. On faisait alors flèche de tout bois! Comptez-vous par hasard écrire vos mémoires?

— Peut-être; est-ce chose convenue? »

Le vieillard la regarda malicieusement, tout en jouant avec les breloques de sa montre.

« Avez-vous bien réellement la pensée de vous amuser là-bas, chère marquise?

— Que supposez-vous donc?

— Je ne suppose rien, seulement le plaisir est souvent un bon moyen pour oublier.

— Je n'ai rien à oublier, dit Renée sur un ton presque enjoué.

— Alors, je vous demande pardon de cette réflexion; je vais tailler mes plumes et faire porter mes malles à votre hôtel.

— Mon cher marquis, dit Mme de Nagel en tirant de sa poche un élégant portefeuille de velours rouge brodé d'or, permettez-moi de vous offrir un petit souvenir que j'ai brodé à votre intention. »

M. de Faverney prit son binocle pour regarder l'A et l'F, et la couronne de marquis brodés en relief sur le velours.

« Permettez-moi, dit-il galamment, de baiser les jolis doigts qui ont exécuté ce travail de fée.

— Je me suis permis, reprit Renée, de glisser entre les pages de ce carnet le premier quartier de la pension de mon cher secrétaire, afin qu'il règle nos frais de route.

— Palferdine! s'écria M. de Faverney en pivotant sur ses talons, je ne suis pas retourné à Dieppe depuis le voyage que je fis en 1823 avec Mme la duchesse de Berry; mais je crois, sans fatuité, que l'on parlera de ma *rentrée* dans les salons du Casino! Trois toilettes par jour, dites-vous, chère marquise, c'est une de plus qu'il n'en faut pour être le roi de la mode! Décidément, marquise, je commence à croire que nous nous amuserons à Dieppe! Vous

aviez besoin d'un secrétaire et d'un vieux compagnon de voyage, eh bien, vous avez eu la main heureuse, ma chère et belle amie! Si la marionnette sonne le bois sec, elle sonne aussi la fanfare de l'esprit et de la gaieté. Ah! bon Dieu! et moi qui allais oublier....

— Quoi donc?

— Cette pauvre Aréthuse!

— Votre carline? Je ne suis pas jalouse, dit Renée en riant; Aréthuse sera de la partie. »



XIII

LA MÉMOIRE DES DATES EST FORT UTILE EN CE MONDE.

Il était environ sept heures du soir; le comte de Bresles, en toilette de chambre, se promenait avec une agitation fébrile dans son appartement. De temps en temps, il venait s'asseoir devant un élégant buvard posé sur un guéridon, et ajoutait quelques lignes à une page commencée et chargée de ratures.

Aux grincements de la plume sur le papier, et aux profonds soupirs qui s'exhalaient de la poitrine du vieux beau, on pouvait juger que le travail qu'il faisait en ce moment lui était fort pénible. Après avoir rempli le recto et le verso de la page, il relut à mi-voix ce qu'il ve-

nait d'écrire et parut se consulter. Sans doute que cette rédaction ne le satisfit pas, car il froissa avec colère le papier entre ses mains et agita violemment la sonnette placée sur son bureau.

« Allons, je perds la tête, fit-il aussitôt en rejetant la sonnette sur les papiers, il n'y a pas un quart d'heure que Joseph est parti, et il lui faut une heure pour aller d'ici au passage Saint-Roch et en revenir. Aura-t-il trouvé cette sorcière chez elle! J'ai été absurde de lui écrire, elle n'a ni argent ni crédit, et d'ailleurs elle est trop avaricieuse pour rien faire. »

Il se leva brusquement et alla se coucher sur la chaise longue placée près de la fenêtre.

Deux jeunes femmes, accoudées à un balcon de la maison qui s'élevait en face, agitèrent en ce moment leur mouchoir pour attirer son attention.

« Tiens, fit-il, Paquita est de retour des Pyrénées, et fraîche comme une rose. J'irai lui serrer la main dans la soirée. »

Il prit sur la cheminée un petit sac à tabac en velours brodé, se roula une cigarette, et s'étendit paresseusement sur les coussins du divan.

Il était endormi lorsque son domestique entra dans sa chambre pour lui annoncer que la personne qu'il avait fait prier de passer serait chez lui à neuf heures (la pendule venait de sonner huit heures).

« Donnez-moi ma redingote et mon chapeau, dit-il au domestique, je vais dans la maison voisine, vous savez, chez Paquita, et ne serai absent que fort peu de temps. Si Mme Clapier arrivait en mon absence, envoyez-moi chercher par le concierge. Faites-la attendre dans l'antichambre, et fermez la porte de ma chambre.

Comme il ouvrait la porte de l'escalier, il se trouva face à face avec le docteur Rolder.

« Tu avais à me parler? dit M. de Bresles, c'est que je sortais.

— Eh bien, tu vas rentrer, voilà tout. Oh! je ne te retiendrai pas bien longtemps, dix minutes au plus, répliqua Rolder.

— Alors tu me conteras ton affaire en descendant l'escalier.

— Pardon, je n'ai pas l'habitude de dialoguer sur les paillassons, » fit le docteur en traversant l'antichambre et en ouvrant la porte de la chambre du comte.

M. de Bresles poussa un soupir d'ennui, et le suivit rapidement.

« Mon cher, dit-il, après avoir fermé la porte, je commence à me lasser de ton sans-gêne et de tes allures de paysan du Danube.

— Ne perdons pas notre temps, répliqua Rolder dont le visage avait en ce moment une expression presque menaçante; tu as reproché à ton fils d'avoir

pris un homme d'affaires : je viens t'annoncer qu'il a changé ses dispositions depuis hier. C'est moi, son parrain, qui vais me charger maintenant de régler tous ses comptes.

— Ah bah! fit M. de Bresles; tu vas écrire tes ordonnances sur papier timbré?

— Et pour commencer, continua Rolder, je viens te payer par avance ta pension de l'année prochaine.

— Prenez donc la peine de vous asseoir, cher monsieur Rolder, dit le comte avec une obséquiosité comique. Vous n'aurez jamais été le mieux venu. »

Le docteur tira de son portefeuille les deux traites fausses payées par Gonthier, et les lui tendit à la hauteur des yeux.

« Qu'est-ce que cela signifie? dit M. de Bresles dont le visage était devenu d'une pâleur cireuse.

— Cela signifie que tu n'iras pas encore pour cette fois essuyer les murs de Sainte-Pélagie.

— Malheureux! s'écria M. de Bresles d'une voix étranglée par la colère et la honte, tu m'insultes chez moi!

— Allons, tais-toi; tu n'as plus le droit d'élever la voix même chez toi, dit Rolder impassible; j'ai hâte de sortir de cette maison; ainsi donc, laisse-moi parler. Ton fils est mort pour toi! tu ne le reverras plus!

— Je ne reverrai plus mon fils! répéta M. de Bresles stupéfait. Il part donc?

— Non! mais demain tu ne seras plus à Paris. »

En ce moment, le timbre de l'antichambre annonça un visiteur.

M. de Bresles fit un mouvement comme pour sortir, mais, se ravisant aussitôt, il dit au docteur en se rapprochant :

« Parlons plus bas, je te prie.

— Demain, continua Rolder, tu partiras pour l'Italie.

— Moi! et pour quoi faire?

— Je n'ai pas d'explications à te donner à ce sujet. Ton fils t'assurait une pension de quinze mille livres de rente...

— Pension insuffisante pour mes besoins, répliqua le comte, puisque j'ai été forcé....

— Gérald continuera à te payer cette pension, mais à l'étranger.

— Ah! dit le comte avec une colère sourde, il veut m'exiler!

— Et toi tu veux le désh.... » commença Rolder avec emportement.

Mais il n'acheva pas, et reprit avec calme :

« Ce n'est pas Gérald qui veut cela, c'est moi!

— Toi! fit le comte en le toisant insolemment.

— Oui, moi! et c'est à prendre ou à laisser, monsieur de Bresles : riche à Naples, ou gueux à Paris.

Croyez-moi, ne me marchandez pas! Ce n'est plus ici une question de ruine pour le fils! une aimable folie de jeunesse pour le père! Ces papiers-là se payent plus cher que cela! et Rolder jeta sur le bureau les traites qu'il tenait à la main.

— Je resterai gueux à Paris, comme vous dites si élégamment, monsieur Rolder! Je ne vous retiens plus.

— Et dans trois mois, vous payerez la traite de vingt mille francs, qui court en ce moment la province avec la fausse signature de Paul Gonthier.

— Je la payerai, » dit le comte avec assurance.

Rolder eut un sourire de pitié, et dit :

« Vous ferez sagement, car cette fois le marchand ne sera peut-être pas aussi généreux.

— Généreux! pourquoi? Est-ce donc lui qui a payé ces traites? reprit le comte dont la voix tremblait.

— C'est lui; mais soyez tranquille, Gérald l'a remboursé ce matin.

— Il avait payé! dit M. de Bresles à mi-voix, et comme se parlant à lui-même.

— Cela est étrange, n'est-ce pas, et tout à fait grand seigneur? Eh! monsieur le comte, il se peut bien qu'il soit de meilleure race que vous. Un vieux dicton français n'affirme-t-il pas que les enfants trouvés sont nobles.

— Qu'il soit ce qu'il voudra, dit M. de Bresles en

se jetant sur un fauteuil. C'est pour Gérald et non pour moi qu'il a payé et gardé le silence.

— Vous croyez? C'est possible! En tous cas, j'ai noté le fait sur mon agenda comme une de ces bizarreries du sort qui font croire à la fatalité.

— J'espère, dit le comte, que vous me ferez grâce de l'histoire de M. Gonthier.

— Oh! soyez tranquille, je ne raconte pas ces histoires-là à toutes mes connaissances; permettez-moi seulement d'apprendre au comte de Bresles que l'homme dont il a écrit le nom au bas de ces traites est un pauvre diable de bâtard!

— Comment savez-vous cela? » répliqua M. de Bresles en relevant la tête.

Il pensait alors qu'il aurait peut-être intérêt plus tard à bien connaître les détails du fait qui lui était signalé.

« Je comprends, dit le docteur avec un sourire ironique; cela vous semble plus humiliant comme cela. Puisque vous vous ravisez, je vais vous dire l'histoire en abrégé. En 1828, j'étais l'interne du médecin de l'hospice des Enfants trouvés, et c'était moi qui vaccinais le plus souvent ces pauvres petits malheureux avant que le *meneur* de nourrices ait fait sa ronde. Un matin, la sœur qui avait été de veille dans la nuit (la nuit du 20 au 21 février; j'ai de bonnes raisons pour me souvenir de la date); la sœur, dis-je, me mit sur les genoux une malheureuse

créature qui n'avait que le souffle, en me disant : « Monsieur Jean, voilà un nouveau venu de cette « nuit, le seul que nous ayons reçu depuis six jours; « la nourrice doit l'emmener à midi, vaccinez-le tout « de suite. » Je pris une lancette chargée de vaccin, et je mis à découvert le bras de l'enfant. Comme j'allais le piquer, il fit un mouvement et glissa entre mes genoux. Je le relevai vivement; il jeta un cri de douleur, et je vis son épaule droite couverte de sang : je lui avais fait une longue estafilade du tranchant de ma lancette qui avait tourné entre mes doigts. Je pouvais le tuer, le pauvre petit, si je l'avais serré contre moi! La nourrice resta pendant quelques jours à l'hospice, et je soignais si bien mon jeune blessé, qu'il partit pour le Berri complétement rétabli, mais sabré comme un vieux hussard.

— Après, après, dit le comte avec impatience; toute cette chirurgie ne prouve absolument rien.

— Elle ne prouverait rien en effet, si le hasard ne m'avait pas remis, au bout de trente-cinq ans, en présence de mon client de l'hospice des Enfants trouvés. M. Gonthier se fait donner un coup d'épée dans le bras droit; je suis appelé auprès de lui, je fais le pansement, je reconnais la cicatrice de mon estafilade, et, comme le brave garçon ne fait pas mystère de sa naissance, je vous répète, monsieur le comte, qu'il faut croire à la fatalité! Le fils légi-

time de M. Pierre Gonthier eût été de moins bonne composition.

— Alors, reprit le comte désappointé par la conclusion du docteur, il n'a pas honte de son origine?

— Cela le gêne aussi peu que vous avez souci de vos ancêtres des croisades. Maintenant que vous savez à qui vous avez eu affaire, monsieur le comte, j'espère que vous aurez moins de répugnance à habiter Naples et à vous faire un peu oublier en France!

— Je ferai ce qu'il me conviendra de faire, riposta M. de Bresles; et, médecin ou agent d'affaires, je vous prie, monsieur Rolder, de ne jamais vous présenter chez moi à l'avenir!

— Je serai heureux de vous obéir, » répliqua le docteur en se dirigeant vers la porte.

M. de Bresles, qui était resté assis, écouta pendant quelques secondes le bruit de ses pas sur les dalles de l'antichambre.

Au moment où la porte se refermait bruyamment, une main écarta la portière de soie d'une porte latérale de la chambre, et Rosette, le visage en feu, haletante d'émotion, entra brusquement, les bras tendus vers le comte.

« Tu étais là! s'écria M. de Bresles qui avait bondi hors de son fauteuil ; et tu as écouté, malheureuse.

— Emmanuel! mon ami, articula la vieille bouquetière d'une voix étranglée, c'est une providence.

Ah! je suis la plus heureuse des femmes; laisse-moi t'embrasser! »

Et, soulevant les deux pointes de son tartan écossais, qui formèrent comme deux ailes de chauve-souris au-dessus de ses bras, elle courut vers M. de Bresles qui l'écarta brutalement.

« Mais tu n'as donc pas compris, s'écria-t-elle, c'est la fortune pour tous les deux, c'est le bonheur!

— Allons, vous êtes folle! dit le comte.

— Ah! oui, de joie! C'est bien la nuit du 20 au 21 février qu'il dit, n'est-ce pas? continua Rosette d'une voix haletante. Ah! oui, j'ai bien entendu!

— Est-ce que je me souviens, moi, de l'histoire stupide de cette brute, fit le comte en haussant les épaules.

— Emmanuel, reprit Rosette en se redressant de toute la hauteur de sa taille, ton fils Gérald te renie et te chasse comme un misérable; demain, mon fils à moi nous fera heureux et riches. M. Paul Gonthier est notre fils!

— Notre fils! s'écria M. de Bresles en faisant deux pas en arrière; tu avais abandonné ton enfant. Ah! misérable! misérable!

— Ce n'est pas l'heure des récriminations, dit-elle vivement; ce qui est fait est fait. Je pouvais profiter seule de ce coup de fortune, j'ai voulu partager avec toi! Veux-tu, oui ou non, *suivre cette affaire*. Gonthier a plus de deux millions de fortune,

il est sans enfants et ne dépense que le quart de ses revenus. »

M. de Bresles, qui s'était assis devant sa table, la tête dans ses mains, absorbé dans une muette réflexion, se releva brusquement et dit en posant la main sur l'épaule de la bouquetière :

« Combien voudrais-tu?

— Cinquante mille francs, argent comptant.

— Et tu quitterais Paris?

— Oh! sans regret.

— Tu n'as parlé à personne de ces choses-là?

— Ça n'était pas mon intérêt!

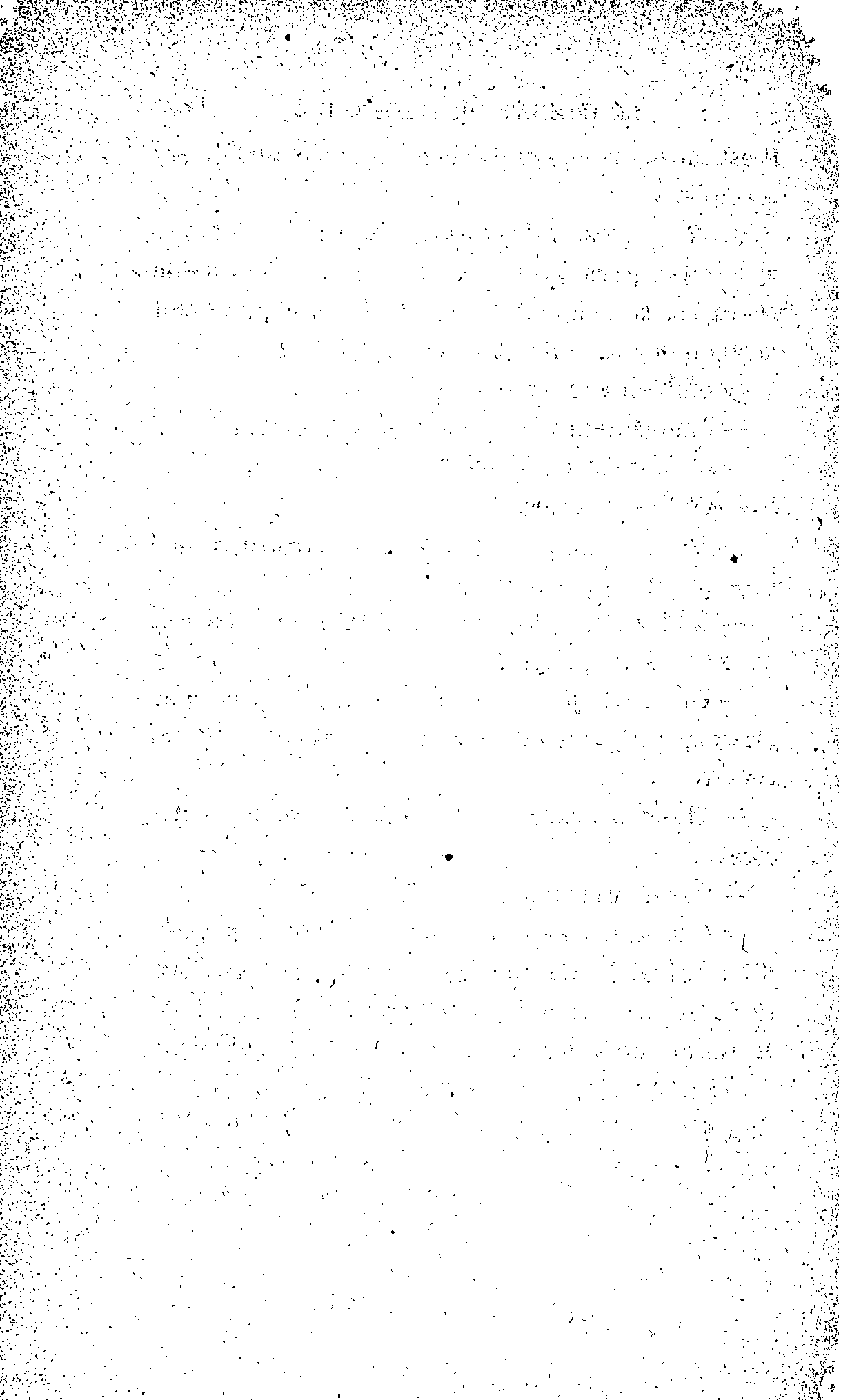
— Eh bien! ton intérêt est encore de te taire et de me laisser agir seul.

— Parbleu! je le sais bien, fit-elle avec une grimace qui avait la prétention de passer pour un sourire.

— Alors! ma chère, nous nous entendrons peut-être!

— Oui, si vous jouez franc jeu!

— Oh! le jeu n'est pas bien compliqué : la rouge ou la noire! Je vais jouer sur la rouge; si elle sort, tu auras tes écus et je pourrai me passer, moi, de M. Gérald de Villemèle; si c'est la noire qui roule, eh bien! j'irai me promener à Naples, et tu continueras à vendre les guenilles de *l'Écharpe de Vénus*.



XIV

L'ENNEMI QUE L'ON FUIT POUR N'ÊTRE PAS VAINCU.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis le soir où le comte de Bresles avait appris ce grand secret qui devait le faire riche et *heureux*, et pendant ces quinze jours, il s'était passé bien des événements dans le cercle des personnages de cette histoire.

M. de Bresles et la vieille marchande à la toilette, qui n'avaient plus rien à se cacher, se concertaient sur la marche à suivre, et mettaient leurs pièces en batterie.

Dans sa conversation avec le comte, Rolder avait donné à entendre que le marchand ne serait peut-être pas aussi accommodant pour la fausse traite alors en circulation. Dans la circonstance présente,

il fallait à tout prix rechercher le porteur de cette traite et la lui payer immédiatement.

Rosette ne se séparait pas volontiers de ses écus; mais elle comprenait trop bien les affaires pour hésiter à faire le nécessaire en ce moment. Elle fit donc prêter dix mille francs à M. de Bresles, par maître Tricoche, de Crespy-en-Valois, en donnant hypothèque sur sa ferme de Picardie, et elle compléta la somme avec l'argent qu'elle avait en réserve pour les petites opérations financières dont nous avons parlé.

Ne pouvant demander une garantie commerciale à son débiteur, elle prit hypothèque sur sa liberté, en lui faisant signer deux lettres de change à six mois d'échéance.

Elle comptait que, dans le cas où l'affaire viendrait à manquer, le vicomte de Villemèle ne laisserait pas incarcérer son père. Toutefois, elle connaissait trop bien ce père prodigue pour lui laisser ses fonds entre les mains. Après avoir pris ses renseignements, Rosette se mit en campagne, et, d'endosseur en endosseur, elle finit par retrouver la fameuse traite chez un marchand de grains de Corbeil.

M. de Bresles poussa un grand soupir de soulagement en brûlant son dernier faux ; il n'était plus judiciable, à l'avenir, que du tribunal de commerce.

La preuve de sa culpabilité n'existant plus, il oubliait complétement le crime commis, et redressait fièrement la tête.

A vrai dire, il ne comptait guère sur la tendresse filiale de Paul Gonthier, mais il espérait que le marchand de vins, qui s'était fait le compagnon d'un vicomte, serait fier d'être le fils du comte Emmanuel de Bresles, et il n'attendait plus, pour faire sa visite à Bercy, que Gonthier fût complétement rétabli de sa blessure.

Pendant que le couple de Bresles et Rosette se préparait à jouer cette triste comédie, Gérald allait passer chaque soir une heure auprès du blessé.

Le jour, où traversant le couloir qui conduisait à la chambre du marchand, il avait failli marcher sur le sang de son ami, son cœur avait bondi dans sa poitrine, et cette femme qu'il aimait avec folie lui avait fait horreur, lorsqu'en passant derrière le chevet de son mari, elle lui avait fait ce signe muet qui voulait dire : « Il ne sait rien ! »

Une heure plus tard, il eût donné vingt ans de son existence pour racheter cette soirée de fièvre et de délire, où il avait posé ses lèvres de Judas sur le front sanglant de l'homme de bien qui venait de risquer sa vie pour conserver quelques objets d'art, quelques luxueuses fantaisies à la femme qui donnait en ce moment à un autre son cœur et son âme !

Honneur pour honneur, Gonthier avait sauvé M. de Bresles de l'infamie.

Gérald était résolu à écraser comme un serpent cet amour adultère qui lui rongeait le cœur. A son compte, il lui semblait qu'il serait quitte envers Gonthier, en n'étant pas coupable envers lui.

Étrange calcul, en vérité, mais qui trouve sa raison, sinon sa justification, dans l'égarement de la passion. Depuis le jour où Gérald avait vu pour la première fois M. Gonthier, le vertige s'était emparé de lui, et il était de bonne foi à l'heure où il suppliait Renée d'avoir pitié de sa folie, et de le défendre contre lui-même.

Dans ce monde, où il s'était jeté au sortir du collége, il n'avait rencontré que des compagnons de plaisir et pas un seul ami. Ce n'était pas à l'école de M. de Bresles, de cet égoïste féroce, qu'il aurait pu apprendre ce que c'était que l'amitié.

Il s'était presque défié des premières avances de Gonthier, lorsqu'il avait compris à quel cœur il avait affaire : il était déjà trop tard !

Si grandes et si nombreuses que fussent les fautes de son père, il était toujours resté bon fils. Si une plainte s'était parfois échappée de ses lèvres, cette plainte avait toujours été affectueuse et formulée dans les termes les plus respectueux. Il comprenait bien qu'il finirait un jour par être complétement

ruiné par M. de Bresles, mais la misère ne l'épouvantait pas pour lui.

Ainsi qu'il l'avait dit, au souper du *Café anglais*, il était résolu à se faire sauter la cervelle le jour où il ne pourrait plus payer une dette d'honneur contractée par son père.

Le soir où le docteur Rolder était venu dire à M. de Bresles que son fils ne voulait plus le voir, et lui faisait une condition expresse de quitter la France, le comte n'avait pas pris cette résolution au sérieux ; ce n'était pour lui que l'expression d'un premier mouvement d'emportement. Gérald l'aimait trop pour consentir à cette séparation ; il avait mis trop souvent sa tendresse filiale à l'épreuve !

M. de Bresles se trompait ; Gérald était résolu cette fois à rompre avec lui pour jamais : le père était bien mort pour le fils !

M. de Villemèle ne croyait pas se mentir à lui-même, lorsqu'il se disait que la torture morale qu'il avait éprouvée à l'heure où Mme Gonthier rapportait à son mari les traites fausses du comte de Bresles, justifiait pleinement sa conduite envers son père. Ce qu'il ne pouvait s'avouer à lui-même, et ce qui l'aurait fait rougir de honte s'il eût été assez maître de sa raison pour compter avec sa conscience, c'est que la généreuse initiative de Gonthier plaçait une infranchissable barrière entre lui et la femme qu'il désirait. Ce n'était plus une

faute qu'il commettait en trahissant son ami, c'était la plus basse, la plus ignoble de toutes les lâchetés.

Sous la légitime indignation du fils, il y avait le regret égoïste de l'amant déçu.

Au compte du monde, qui poétise volontiers certaines fautes, il ne risquait la veille que sa vie en prenant la femme de son ami. A cette heure, le monde lui eût craché au visage, s'il avait appris que ce pauvre mari trompé venait de sauver son père de l'infamie.

Sa première pensée avait été de fuir loin du danger, de ne plus jamais revoir cette femme, dont le seul regard arrêtait les battements de son cœur, dont le souvenir enivrant lui brûlait l'âme.

Il ne se sentait plus le courage de serrer cette main d'honnête homme qui se tendait si cordialement vers lui lorsqu'il paraissait sur le seuil.

Il allait, avons-nous dit, chaque soir passer une heure auprès du lit du malade, évitant de se trouver seul avec Aurélie, détournant son regard du sien, embarrassé jusqu'à la gaucherie.

Elle ne semblait pas, d'ailleurs, remarquer cette contrainte, et affectait même de lui parler avec une affectuosité enjouée, qui n'était pas dans son caractère habituel. Ses lèvres souriaient avec franchise, avec bonté ; mais lorsque ses grands yeux noirs se fixaient sur lui, tout au fond de ses prunelles de velours s'allumait une flamme ardente.

La bouche avait dit : « Gérald, je t'aime trop! Je suis tout entière à toi ! » disait le regard.

Ils se comprenaient bien l'un l'autre, car Gérald détournait alors la tête pour ne plus voir, et un tressaillement presque imperceptible agitait ses mains. Elle avait deviné, l'enchanteresse, quel orage avait passé sur ce jeune cœur, mais elle se sentait plus puissante dans sa splendide beauté, dans sa passion, dans sa volonté de fer, que toutes les glaces du devoir.

Elle savait que le jour où elle voudrait faire tout oublier à Gérald, il oublierait tout! Elle n'avait pas comme lui l'ivresse de la passion, la folie d'amour; elle aimait avec les sens, avec la volonté surtout! Dès la première heure, elle avait envisagé froidement toutes les conséquences possibles, tous les dangers de son amour. Elle savait que son mari pouvait tuer l'adultère, mais elle se sentait si habile à dissimuler et à mentir. Elle était trop intelligente pour ne pas savoir ce que c'était que le devoir; mais ce mot ne réveillait en elle qu'un souvenir amer.

C'était par devoir, c'est-à-dire pour obéir à sa mère, qu'elle était devenue la femme de Paul Gonthier, qu'elle avait appris à estimer, mais qu'elle n'avait jamais aimé !

Le jour où, bien pâle et bien faible encore, le blessé descendit de sa chambre appuyé sur le bras

de sa femme et sur l'épaule de son ami, pour aller juger par lui-même de l'avancement des travaux de reconstruction des celliers et des bangars brûlés un mois auparavant, Gérald, qui avait appris le matin seulement le départ de Mme de Nagel, était sombre et préoccupé. Il n'avait pu obtenir aucun renseignement des gens de l'hôtel sur ce voyage, et le mystère qu'ils mettaient dans leurs réponses lui avait paru des plus étranges.

Il n'avait certes pas le droit d'être jaloux de Renée; mais comme ces enfants gâtés qui se croient tout permis et qui comptent que tout leur sera pardonné, il s'était dit : « Je partirai avec elle, elle oubliera, et je serai sauvé ! »

Renée avait eu la même pensée que lui; elle aussi avait voulu oublier, et pour que rien ne vînt briser sa résolution, elle était partie sans lui laisser un adieu, en lui cachant le lieu de sa retraite.

Gérald comprit qu'il n'avait plus qu'une voie de salut.

Il écrivit quelques lignes à Rolder pour le prier de faire savoir à M. Gonthier qu'une affaire urgente l'appelait pour quelque temps en Belgique, et le soir il partait pour Bruxelles.



XV

LE JUIF DE BRUGES VEND A GÉRALD LE MOYEN D'OUBLIER !

Le wagon dans lequel Gérald était monté à la gare de Paris n'était occupé que par deux voyageurs qui descendirent à Clermont; il fit seul le reste de la route. A mesure que le train franchissait les stations, il lui semblait qu'il respirait plus librement, et il se trouvait heureux de n'être plus distrait de ses pensées par la conversation banale de ses voisins.

Le roulement sourd des roues sur les rails, la sonnerie des horloges électriques des stations, la voix monocorde des conducteurs de train, tous ces bruits, précis comme une mécanique, si monotones et si tristes la nuit, avaient une sorte de charme pour lui.

Il était quatre heures du matin lorsque le train entra en gare à Bruxelles.

Gérald remit sa malle à un porteur et traversa la ville à pied pour se rendre à l'*Hôtel Royal*. Il faisait grand jour, mais une vapeur d'un gris pâle imprégnée d'une odeur de charbon de terre enveloppait les monuments et roulait en gros flocons sur le sol.

Ce brouillard des polders de l'Escaut lui glaça le sang dans les veines. Le garçon de service monta sa malle dans une chambre du premier étage ayant vue sur la rue, et se retira après lui avoir demandé ses ordres.

Gérald se mit au lit, plutôt pour se réchauffer que pour dormir, et reposa une heure.

Lorsqu'il se réveilla, le soleil qui tamisait à travers le store de coutil de sa fenêtre étendait une lumière blanche et mate sur le sordide mobilier de sa chambre.

Ces meubles massifs et sans élégance, ces velours passés, usés par le frottement de trois générations de voyageurs et achevés par la brosse de la servante, cette pendule d'albâtre à colonnes, ces flambeaux de plaqué à bobèches de papier rose, ce tapis éraillé et sans couleur, toute cette misère prétentieuse lui serra le cœur.

C'était l'image de la ruine qui veut encore dissimuler, et bouche les trous de son manteau avec du papier doré.

Il songeait à son père et se disait que cet homme, qui avait eu un château princier et vingt serviteurs à ses ordres, était fatalement prédestiné à mourir dans un lit d'hôtellerie ou de maison de santé.

Pour la première fois de sa vie, la perspective de la ruine l'épouvanta, autant pour lui-même que pour M. de Bresles.

Il s'habilla rapidement, déjeuna, et sortit pour échapper à cette pénible impression. Il visita les églises, la maison de ville, fit le tour des boulevards, regarda tout sans voir, et rentra à l'hôtel brisé de fatigue. Il n'avait pas prononcé une seule parole de la journée; le mutisme et l'isolement dans lequel il s'était enfermé depuis son arrivée commençaient à lui peser; il dîna à la table d'hôte, et sans même regarder l'affiche, entra dans la soirée au théâtre de la Monnaie.

Il ne voulait pas penser à Paris, et se grisait avec la fatigue. On jouait ce soir-là *le Pardon de Ploërmel;* il n'y avait pas un mois qu'il avait entendu cet opéra dans la loge de Mme Gonthier.

Les premières mesures de l'ouverture le firent pâlir, et il éprouva un tel serrement de cœur qu'il quitta la salle au bout d'une demi-heure. Il alluma un cigare et se dirigea vers le passage Saint-Hubert; les galeries étaient à peu près désertes en ce moment, car le temps était magnifique, et les promeneurs avaient été chercher la fraîcheur sur les boulevards.

Après avoir fait deux fois le tour des galeries, Gérald s'arrêta brusquement, le bruit de ses pas sur les dalles lui causait un ébranlement nerveux désagréable.

Il était devant le magasin d'un opticien, et son regard distrait, en passant sur les objets placés dans la montre, s'arrêta sur une petite boussole de cuivre.

Pendant quelques minutes, ses yeux restèrent fixement attachés sur l'aiguille aimantée tournée vers le nord.

Il se souvenait que la maison de Paul Gonthier avait ses fenêtres au nord, et il se disait qu'à cette heure peut-être Aurélie était accoudée sur le balcon de fer, le regard fixé sur l'horizon! Il faut avoir eu la fièvre d'amour pour comprendre ces jeux puérils de l'imagination, pour ne pas rire de ces petits moyens naïfs, de ces consolations bizarres des âmes blessées.

En revenant à l'hôtel, Gérald acheta un *Itinéraire de la Belgique*, et il essaya de lire dans son lit pour s'endormir; le nom de Bruges fut le premier mot qu'il lut en ouvrant le volume.

Dans sa première entrevue avec Aurélie, elle lui avait dit qu'elle était restée deux mois à Bruges pour copier ce magnifique triptyque de Hans Hemling, qu'il admirait tant.

Gérald sonna le garçon d'hôtel, et lui demanda à quelle heure partait le premier train pour Bruges.

Il pouvait quitter Bruxelles le lendemain à huit heures pour arriver à midi.

« Je partirai à huit heures, dit M. de Villemèle, éveillez-moi de grand matin. »

La recommandation était inutile, il eut la fièvre toute la nuit, et à six heures il était levé et habillé.

Il entra dans la gare une grande demi-heure avant le départ du train. Sans prendre la peine de chercher un hôtel en arrivant, il laissa sa malle aux bagages, sauta dans une *vigilante* et se fit conduire au musée de l'hôpital Saint-Jean.

Pendant que la voiture roulait sur le pavé raboteux de l'antique cité flamande, Gérald se penchait sur la portière et regardait toutes les vieilles maisons espagnoles du seizième siècle avec une curieuse avidité en se disant : « C'est peut-être là qu'elle habitait. »

A la porte de l'hôpital, un cicerone de la ville vint lui offrir ses services; mais il ne l'entendit même pas et entra rapidement. Il était si pâle et si agité, que l'homme pensa qu'il ne venait là que pour visiter quelque parent malade.

Lorsque le gardien du musée lui eut ouvert la porte de la salle des tableaux, il passa rapidement devant *la Châsse de sainte Ursule*, le chef-d'œuvre de Hemling, sans même y jeter les yeux, et vint se placer bien en face du triptyque représentant *l'Adoration des Mages*. Immobilisé dans une muette

extase, il regardait plus avec son cœur qu'avec ses yeux.

Ce n'était pas le chef-d'œuvre du soldat peintre qu'il admirait, c'était le merveilleux talent d'imitation de la femme artiste qui avait reproduit la pensée du maître dans toute sa naïve puissance. Elle avait passé des journées entières à la place où il se trouvait, et son regard s'était attaché sur tous les objets qui l'entouraient; il eût voulu pouvoir emporter une pierre de ce temple du souvenir. L'épreuve était au-dessus de ses forces. Il sentait qu'il ne pouvait vivre loin d'elle, et qu'à mesure qu'il cherchait à éteindre cette flamme qui le brûlait, elle devenait plus ardente et plus lumineuse dans la solitude, dans ces ténèbres dont il essayait d'envelopper sa raison.

Pendant qu'il contemplait le tableau de Hemling, un nouveau visiteur était entré dans la salle, dix minutes après lui, et avait échangé quelques mots à voix basse avec le gardien. Ce visiteur était un petit vieillard sordide, vêtu d'une longue redingote verdâtre usée jusqu'à la corde. Sa tête, chauve sur le sommet, portait sur les tempes deux houppes de cheveux crépus d'un blond albinos, et une longue barbiche taillée en forme de pince cachait son menton; le teint était blafard, la bouche pincée, le nez mince et crochu comme un bec de vautour, et les prunelles couleur d'aigue-marine s'ouvraient

rondes et étonnées sous les verres de grosses lunettes de corne noire. Comme les marquis de comédie, il serrait son chapeau sous son bras gauche, chapeau de forme ronde et à larges bords ; une petite valise de cuir noir à coins de cuivre pendait à son poing droit.

C'était un superbe spécimen de la population de la *Judengasse* de Francfort.

Il avait beaucoup observé M. de Villemèle, sans toutefois lui adresser la parole ; mais lorsqu'il le vit remettre au gardien dix louis pour les malades de l'hôpital, son visage prit une expression de bonhomie malicieuse, et, devançant le jeune homme, il s'approcha de lui dans la cour et lui dit :

« Permettez-moi, mosieu, te fous montrer une petite opjet te la fabrication tu pays de Liége, qui était tout à fait à fotre confenance.

— Je vous remercie, répondit Gérald, je ne suis pas venu ici pour acheter les curiosités du pays.

— Fu pufez tuchurs foir ! » répliqua vivement le juif qui, tout en marchant avait tiré de sa boîte de cuir un charmant pistolet à deux coups, à crosse d'ébène et à garniture d'argent ciselé.

Gérald s'arrêta, et son regard s'abaissa sur l'arme qu'il lui tendait par la crosse.

« C'était une noufeau motèle tout à fait commote, et faisant basculer les deux canons, le juif y introduisit deux petites cartouches métalliques

qui portaient à leur extrémité des balles coniques. On a chargé en teux secondes, et le coup avait plus te force qu'une fusil rayé! Afec cela on pufait rentrer la nuit sans afoir peur tes foleurs....

— Et l'on peut se faire sauter la cervelle, au besoin, ajouta Gérald en prenant le pistolet, dont le juif venait prudemment de retirer la charge.

— Oh! che carantie mosieu que c'était tut de suite fini, les palles percent une plaque de fer!... Je vendai seulement cent francs, afec le poîte et touze charges.... Tous truferez chamais une pareille occasion.... Je cagnai seulement une pièce de cinq francs sur le vente, foi te Mozeler, mosieu! »

Un sourire sinistre faisait frémir les lèvres de Gérald pendant qu'il maniait le pistolet. Il se disait qu'en effet l'arme était bien faite, et devait avoir une grande précision.

Le juif avait sorti de sa valise la petite boîte qui servait à enfermer le pistolet, et qui contenait les cartouches et le moule à balles, et il la tendait toute ouverte à Gérald.

Le vicomte prit un billet de cent francs dans son portefeuille, le remit au juif et, tirant seulement deux cartouches de la boîte, il les glissa dans les canons du pistolet qu'il mit ensuite dans sa poche.

« Gardez tout le reste, dit-il au marchand, je n'en ai pas besoin.

— C'est fingt francs que che cagne! murmura le

fils d'Israël lorsque la porte de la cour se fut refermée sur Gérald. Si ce n'était pas une Français de Paris, une étrancher, je serais pas ti tout tranquille.... Il afait le tête malade, cette cheune homme.... S'il ne prené pas le poîte, c'est qu'il afait acheté le pistolet pour lui-même se tuer. »

Gérald erra toute la journée dans la campagne. Le soir venu, il prit une chambre dans un hôtel du grand marché, se fit monter à souper, et passa toute la nuit à écrire.

Le lendemain soir il était de retour à Paris.

Son domestique, prévenu par un télégramme, l'attendait à la gare du Nord, avec son coupé.

Il y avait trois jours seulement qu'il était parti, et ces trois jours lui avaient paru une année. Il était si pâle, si défait, ses yeux caves brillaient d'un éclat si fiévreux, que son domestique lui demanda tout d'abord s'il n'était pas malade.

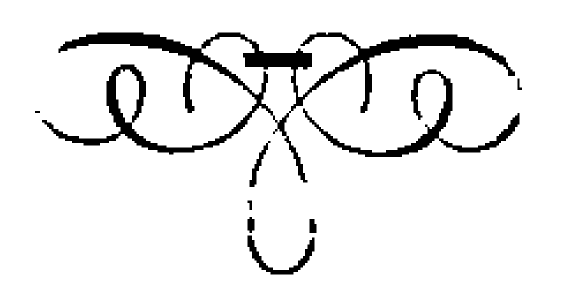
Il se fit conduire chez Paul Gonthier.

Le marchand était sorti en voiture avec sa femme, mais ils ne devaient pas tarder à rentrer.

Gérald entra au salon et se laissa tomber sur un fauteuil, il était écrasé de fatigue. En relevant la tête, il se vit dans un miroir de Venise et fut effrayé de l'altération de ses traits, mais, entre la bordure de la glace et son visage, le miroir reflétait une autre tête, plus pâle encore que la sienne....

c'était le buste d'Aurélie Gonthier, posé sur la tablette de la cheminée.

Gérald regarda autour de lui comme un voleur qui s'apprête à forcer un secrétaire, et il alla en chancelant poser ses lèvres sur ce visage de marbre qui le regardait avec un sourire de sphinx.



XVI

LA PLUME FRAPPE PLUS SÛREMENT QUE L'ÉPÉE.

Gonthier et sa femme rentrèrent bientôt.

Pour justifier l'empressement de sa visite, M. de Villemèle dit qu'il avait voulu s'assurer par lui-même, et sans attendre au lendemain, de l'état de la santé de son ami.

Pendant qu'il parlait, le négociant semblait observer avec attention le visage d'Aurélie. Mais elle restait calme et presque indifférente aux paroles du jeune homme.

Au bout d'une demi-heure, le vicomte prit congé de ses hôtes, reconduit jusqu'au seuil de la porte par Gonthier.

Le marchand avait été, sinon plus froid, du moins plus réservé que d'habitude.

Après ce qui s'était passé, c'est-à-dire après ce duel, dont la cause première était restée à peu près inconnue à Gérald, il pouvait craindre que, la colère éteinte, le marchand ne fît un retour sur le passé. Il eut peur de s'être trahi dans un regard, et il ne se sentait pas capable, dans le cas où Gonthier aurait quelque soupçon jaloux, de lui rendre le calme et la confiance.

Gonthier vint rejoindre sa femme, après avoir pris congé de M. de Villemèle.

Il était fort pâle depuis son duel, et il avait beaucoup maigri. Ainsi qu'il avait dit à Gérald, cette petite saignée lui était salutaire.

Lorsqu'il traversa le salon pour s'approcher de sa femme, elle remarqua que son visage était plus pâle encore que les jours précédents, et que ses yeux caves avaient une fixité presque menaçante; mais l'imagination de l'artiste vint au même instant faire une diversion aux idées de la femme. Pour la première fois, elle admirait cette tête énergique et fière, ce regard clair et lumineux, cette belle chevelure bouclée, qui rappelaient les portraits du Titien.

C'était comme une révélation qui l'étonnait et la faisait sourire, mais ce n'était pour elle qu'un tableau, un beau modèle que le hasard mettait en lumière.

« Ma chère Aurélie, dit le marchand en lui offrant

un fauteuil, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Je me retire des affaires et j'achète un château.

— Vous voulez quitter Paris, dit vivement Aurélie.

— Il n'est pas question de cela. Je veux seulement remplacer notre campagne du Plessis par une habitation d'été plus convenable. Si vous n'êtes pas trop fatiguée de notre promenade, je vous expliquerai en quelques mots ce que j'ai fait depuis deux jours. »

Il avait prononcé ces deux derniers mots presque à mi-voix et comme avec effort.

« Je vous écoute, mon ami, dit-elle en s'accoudant sur son fauteuil.

— Je viens de vous dire que je me retirais des affaires. C'est M. Durossel, notre voisin de Bercy, qui achète cinq cent mille francs la maison; il paye deux cent cinquante mille francs comptant, et donne hypothèque sur les propriétés de sa femme pour l'autre moitié de la somme. Dans huit jours, il prendra possession. Vous vous souvenez que lorsque je vous ai épousée, ma chère Aurélie, je vous ai reconnu par contrat une somme de cent mille francs, que vous avez tenu, malgré mes observations, à placer dans la maison. Il y a huit ans de cela. Les affaires ont été fort belles; tout m'a réussi à souhait, et j'ai quadruplé mon capital. J'ai aujourd'hui tout près de quatre millions de fortune.

— Pardon, mon ami, dit-elle en l'interrompant, je ne vous demande aucun compte, et je ne comprends pas pourquoi vous me donnez tous ces détails en ce moment.

— Vous allez comprendre, reprit Gonthier avec un sourire bienveillant. Le jour où j'ai accepté votre argent, madame, pardon, ma chère Aurélie, je vous ai considérée comme une associée; et si j'ai tardé à vous rendre mes comptes, c'est que je voulais vous aire une surprise agréable. Vous trouverez ce soir, dans votre chambre, un petit coffret d'ivoire dont voici la clef. »

Et il lui tendit une petite clef d'or ciselé.

« Ce coffret contient une traite de huit cent mille francs sur la maison Rothschild, et les titres de propriété du château et des terres de Rozay; l'argent est la part due à l'associée; le château est un souvenir du mari, de l'homme heureux. »

Mme Gonthier s'était levée, et elle regardait son mari avec une sorte de stupéfaction. Elle comprenait qu'en ne se jetant pas dans ses bras et en ne jouant pas la reconnaissance, elle faisait une faute grave; mais elle avait comme un pressentiment que cette générosité cachait un danger.

Elle n'avait jamais aimé l'argent, dépensant sans plaisir, comme aussi sans compter.

« Un château! s'écria-t-elle brusquement, cela n'est pas sérieux, n'est-ce pas? vous n'avez pas fait

une telle folie, mon ami? Dites-moi que vous avez voulu plaisanter un moment! »

Elle se faisait avare pour ne rien compromettre et voir venir.

Gonthier fut si complétement dupe de cette manœuvre, qu'il répliqua un peu amèrement :

« Je ne vous savais pas intéressée!

— Pardonnez-moi, dit-elle en lui tendant la main et avec un sourire forcé, mais mon étonnement est si grand, que je ne sais si je dois vous blâmer de votre générosité ou vous en remercier. Acheter un château pour passer quelques mois! si encore vous aimiez la campagne et la chasse!

— Enfin, dit Gonthier sur un ton un peu sec, que ce soit ou non une folie, comme ce château vous appartient en toute propriété, vous serez maîtresse de le revendre plus tard, si cela vous convient. Je vous prierai seulement de l'habiter quelques mois; je vais être forcé de voyager fréquemment pour recouvrer des créances importantes. Je pense qu'il sera plus convenable que vous habitiez, en mon absence, un château en province qu'un appartement loué à la hâte, enfin, que vous soyez chez vous.

— Mais, dit-elle, cela ressemble presque à un exil. Vous m'envoyez dans mes terres, tout comme au temps du grand roi.

— Je ne suis pas aussi savant que vous. Si la

raison de convenance ne vous suffit pas, je vous dirai que si je ne veux pas laisser à d'autres le soin de votre défense, je ne veux pas non plus que la calomnie trouve des prétextes ou des armes pour vous attaquer. »

Il se fit un long silence.

« Je pourrais vous demander de quel droit vous me parlez avec cette sévérité, repliqua Mme Gonthier qui, en présence du danger, avait retrouvé toute son assurance.

— Je vous répondrais, du droit que me donne l'affection que j'ai pour vous, ma chère Aurélie, du droit que j'ai, comme mari, de veiller sur votre honneur.

— Ah! reprit-elle avec un accent de colère contenue, je vois que c'est à mon tour de payer les infamies de M. Renandier.

— Pardon, madame, si vulgaire que je vous semble, je n'en suis pas arrivé et n'en arriverai jamais aux scènes de ménage. Je n'ai rien à vous reprocher, je ne me plains de rien, entendez-vous bien, de rien. Pourquoi voyez-vous dans mes paroles une accusation ou un reproche! Je vous donne une fortune et un château, sans vous demander un remercîment en échange. Je ne crois réellement pas être trop exigeant en vous priant de vous éloigner de Paris pendant les deux ou trois mois que je serai absent.

— Quand vous plaît-il que je parte, dit-elle après quelques secondes d'hésitation.

— Dans cinq ou six jours. Est-ce trop tôt.

— Non. Je serai prête. Est-ce tout ce que vous aviez à me dire.

— C'est tout, » dit Gonthier à voix presque basse.

Elle releva la tête pour chercher à lire sa pensée dans son regard, mais ce regard était si fier, si assuré, si puissant dans son calme qu'elle ne put le fixer longtemps.

Un sourire froid glissa sur son visage, et elle dit, en posant la main sur le bouton de la porte de sa chambre :

« Je crois que vous avez encore la fièvre, mon ami; je ferai prévenir demain le docteur de passer vous voir. A demain.

— A demain, » répondit Gonthier qui était resté immobile à sa place.

Lorsqu'elle fut sortie, il franchit d'un seul élan la distance qui le séparait de la porte, et ses deux poings crispés s'élevèrent au-dessus de sa tête avec un mouvement de muette fureur. Mais ce ne fut qu'un éclair. Ses bras retombèrent inertes le long de son corps, sa tête s'inclina lentement sur sa poitrine, et il regagna son appartement d'un pas irrésolu.

Il sonna pour demander de la lumière, et, après avoir tiré les verrous sur le domestique qui avait

porté une lampe sur sa table de travail, il se laissa tomber sur son lit et se mit à sangloter comme un enfant.

La pendule sonnait deux heures du matin lorsqu'il se releva pour aller s'asseoir devant son bureau.

Il semblait hésiter à prendre une résolution. Enfin, sa main se tendit en tremblant vers un tiroir et en tira une lettre froissée, d'une écriture ferme et hardie.

Lorsque ses yeux s'attachèrent sur les premières lignes, son visage devint d'une pâleur livide ; il relut deux fois cette lettre avec la lenteur et l'attention d'un savant qui cherche la solution d'un problème.

Quand il eut achevé sa lecture, il prit une enveloppe, y glissa la lettre, apposa trois cachets de cire sur l'enveloppe et écrivit au dos : « Papier à brûler après ma mort ! »



XVII

LE COMBAT DE L'HONNEUR.

Gérald non plus n'avait dormi cette nuit-là.

Au jour, il était descendu au jardin, et, le front posé contre la grille de fer, le regard attaché sur la route, il attendait avec l'impatience inquiète du prisonnier qui sait que l'heure de sa délivrance va sonner.

C'était toujours vers dix heures que la voiture d'Aurélie passait devant l'hôtel pour entrer au bois par la porte Dauphine, et il était certain qu'elle passerait ce jour-là.

Il vivait si complétement pour elle et en elle, qu'il croyait à l'attraction magnétique de la volonté, et se disait : « A cette heure, aucun obstacle ne saurait l'empêcher de venir ; elle viendra, elle viendra ! »

De temps en temps une voiture de maître tournait l'angle du boulevard Maillot, et passait rapidement devant lui. Le cœur lui battait tant qu'il n'avait pas reconnu de loin les chevaux et le cocher. Il était alors près de midi et il ne sentait pas la fatigue qui roidissait ses mains sur les barreaux de la grille, et faisait trembler ses jambes. Une voiture de place vint s'arrêter à la porte de la maison voisine ; il s'élança sur la chaussée, pensant qu'Aurélie, ne voulant pas mettre ses gens dans la confidence de sa visite matinale, avait pris un coupé de louage. Sa déception fut grande lorsqu'il vit descendre un commissionnaire une lettre à la main.

« C'était un numéro de plus, camarade, » dit cet homme au cocher après avoir regardé la maison devant laquelle la voiture était arrêtée.

Gérald, qui avait entendu, fit deux pas en avant et s'écria :

« Cette lettre est pour moi !

— Pardon, monsieur, dit le commissionnaire, je ne dois remettre la lettre qu'au monsieur lui-même, chez lui.

— Je suis le vicomte de Villemèle, » répondit Gérald en ouvrant la grille de l'hôtel pour faire entrer le porteur.

L'homme tira un petit papier de sa poche, lut un nom et une adresse et dit :

« C'est çà ! »

Gérald lui arracha la lettre des mains et la décacheta si brusquement, qu'il la déchira. Elle était de Mme Gonthier et contenait ces quelques lignes :

« Ce soir, à la maison du Plessis ; n'entrez qu'à la nuit et par la petite porte du bois. Venez, Gérald, venez ! Vous saurez ce soir tout ce qui s'est passé ! Ne restez pas chez vous dans la journée, on vous ferait peut-être parler. Laissez votre voiture à Paris et dites à vos gens que vous allez dîner à Saint-Germain avec un ami. A ce soir, mon bien-aimé Gérald. »

« Qui vous a remis cette lettre? demanda M. de Villemèle au commissionnaire.

— On m'a fait monter dans une maison de la rue de Ménars, et c'est une grande dame pâle, avec des cheveux couleur de brique, qui m'a remis la lettre. Je dois lui porter la réponse au même endroit. »

Gérald se souvint que la couturière de Mme Gonthier demeurait dans la rue de Ménars. Il remit un louis au porteur avec cette recommandation verbale :

« Vous direz à la personne qui vous envoie que je ferai tout ce qu'elle me demande. »

Il remonta chez lui, s'habilla à la hâte, et dit à son domestique qu'il rentrerait probablement fort tard, devant dîner et passer la soirée à Saint-Germain.

« Monsieur le vicomte reviendra peut-être par la

forêt? demanda le domestique en achevant de l'habiller.

— Peut-être, répondit Gérald distrait.

— La route de Neuilly n'est pas toujours sûre la nuit; si monsieur le vicomte veut me permettre de mettre dans la poche de son pardessus le pistolet qu'il a rapporté de son voyage en Belgique?

— Faites comme il vous plaira, » répondit M. de Villemèle qui avait hâte de partir.

Il prit une voiture dans le bois de Boulogne et se fit conduire à la barrière d'Enfer. Là, il monta dans une autre voiture qui le conduisit au bas de la côte de Fontenay-aux-Roses.

Il était bien certain de ne pas avoir été suivi depuis son départ de l'hôtel. Il était près de quatre heures lorsque, coupant à travers champs, Gérald arriva sur le plateau qui domine la plaine de Montrouge. Adossé contre une haie d'aubépine, il voyait à ses pieds les dômes et les toits de Paris noyés dans une vapeur transparente d'un gris violâtre, et tout frissonnants de lumières argentines; à l'horizon une lourde chaîne de collines formait comme un immense reptile à demi replié autour de la ville.

La chaleur était accablante et le miroitement du soleil sur la plaine crayeuse lui donna le vertige. Il se coucha sur l'herbe, ferma les yeux et, brisé par la fatigue de trois nuits d'insomnie, dormit deux heures. Lorsqu'il se réveilla, il porta instinctive-

ment sa main à sa poitrine, et un soupir douloureux s'échappa de ses lèvres. Il n'avait pas encore mangé et le corps souffrait presque autant que l'âme. L'enseigne d'une auberge de rouliers se balançait tout près de là au bord de la route. Gérald s'arrêta sur le seuil et demanda de l'eau, quelques fruits et un morceau de pain. L'hôtesse le regarda avec défiance : pour tous les petits aubergistes des environs de Paris, les clients élégants ne sont que des agents de police en tournée.

Gérald but avidement, mais à la troisième bouchée de pain le dégoût lui monta aux lèvres : le pain sentait l'ail et la fumée de tabac. Il jeta une pièce de cinq francs sur le comptoir, et, continuant à gravir la colline, passa près des moulins de Fontenay et descendit par un petit sentier presque à pic, dans le bouquet de bois qui fait face à l'étang du Plessis-Piquet : la *Fosse-Bazin*.

La fraîcheur du bois, la solitude, le silence de la nature qui n'était interrompu de temps en temps que par le bourdonnement d'un insecte, ou le claquement d'aile d'un oiseau prenant son vol de la cime d'un arbre, rendirent un peu de calme à son âme en délire.

Il eut, pendant quelques instants, la conscience de sa folie ; il vit à travers le feuillage sombre le fantôme de Gonthier couvert de sang et lui tendant en souriant les traites fausses de son père ; il enten-

dit une voix mystérieuse qui lui soufflait ces mots en plein visage : « Tu vas être un lâche et un misérable! »

Il se leva brusquement, courut dans le sentier pour échapper à cette vision, et ne s'arrêta qu'au bord d'une nappe d'eau d'un rouge de sang : c'était l'étang du Plessis. Le soleil couchant enflammait l'horizon, et les longues stries de pourpre, qui passaient comme des traits à travers les arbres du parc, venaient se refléter dans l'étang.

Le paysage était sauvage et menaçant comme une toile du Rosa.

Gérald demeura longtemps le regard fixé sur cette eau couleur de sang; puis il tourna la tête du côté des bois d'Aulnay, aspira l'air avec effort, et, prenant une soudaine résolution, s'élança sur la route du Plessis.

Quelques pâles étoiles frissonnaient sur le ciel noir lorsqu'il s'arrêta devant la petite porte de la maison Gonthier qui se détachait en blanc sur l'horizon; les volets des fenêtres étaient fermés, et le silence si absolu que Gérald pensa tout d'abord qu'il serait seul au rendez-vous. Mais lorsqu'il poussa la porte, elle tourna sans bruit sur ses gonds et se referma sur lui; une main saisit sa main, et le guida dans l'ombre jusqu'au perron.

Ils entrèrent dans le salon du rez-de-chaussée faiblement éclairé par une lampe à abat-jour dont la mèche était à peine montée.

Se tenant toujours la main et sans s'être dit un seul mot, ils s'arrêtèrent d'un même mouvement au milieu du salon et se regardèrent avidement.

Ils étaient aussi pâles, aussi tremblants l'un que l'autre.

« Ah! pauvre Gérald! dit Aurélie d'une voix douce et caressante en posant sa belle main sur son épaule, comme tu as souffert pour moi, et comme il faudra que je t'aime pour te faire oublier....

— Oublier!... oui, il faut oublier, répondit-il, et son regard ardent s'attacha sur les grands yeux noirs de la jeune femme.

— Gérald, dit-elle en lui serrant la main avec une énergie presque sauvage, dis-moi d'abord que tu m'aimes assez pour mourir avec moi, si je te disais : la mort sera l'expiation fatale d'une heure de suprême bonheur!

— Ah! s'écria-t-il en la serrant contre son cœur, ah! merci d'avoir eu la même pensée que moi. »

Elle se dégagea brusquement, presque avec colère et d'un geste impérieux le fit reculer devant elle.

« Vous ne m'avez pas compris, Gérald, dit-elle. Je ne suis pas un cœur faible et timide comme Renée de Nagel, moi! un amour de caprice. Je veux que tu sois tout à moi et pour toujours! Le mensonge était une torture pour ton cœur, et moi, croyais-tu donc que je ne souffrais pas! eh bien, maintenant le masque est tombé; Gonthier sait que

je ne l'ai jamais aimé, que j'en aime un autre. La foudre gronde sur notre tête, Gérald, elle peut tomber et nous écraser dans une heure! M'aimes-tu assez pour fuir avec moi cette nuit; pour vivre errant par le monde, mais aimé, adoré, pour tout braver et ne laisser après toi aucun regret, aucun remords? »

Il se voila le visage de ses mains et répondit d'une voix étouffée :

« Je t'aime assez pour cela! »

Aurélie se rapprocha vivement de lui, et écartant ses mains, elle le regarda pendant quelques secondes sans parler.

« Et tu ne me mépriseras jamais? reprit-elle.

— Quelle affreuse pensée!

— Même, continua-t-elle en l'observant avec attention, s'*il* venait à mourir de mon abandon?

— Lui, mourir! s'écria Gérald. Oh! ne me dis pas cela! ne me dis plus rien! laisse-moi toute ma volonté, tout mon courage.... Viens! fuyons cette maison! »

Un sourire amer glissa sur les lèvres d'Aurélie.

« Non, dit-elle, il n'est pas temps encore! Gérald, si j'étais libre, me donnerais-tu ton nom?

— Oui, je te le donnerais, comme je te donne en ce moment mon cœur et mon âme! répondit-il.

— Je n'ai plus rien à te demander maintenant.

Partons! Demain nous serons hors de France, demain nous serons libres, nou serons heureux! »

Elle fit un pas vers la porte.

« Et lui! lui! » murmura Gérald d'une voix sourde.

Elle se retourna le visage rayonnant de bonheur, la main tendue et dit :

« Viens, Gérald! »

Il alla vers elle en chancelant, mais au moment de franchir le seuil, il s'arrêta et s'appuya contre la muraille.

« Qu'as-tu donc? fit-elle inquiète et étonnée.

— Ce que j'ai? dit-il avec égarement; j'ai.... que je suis un être maudit de Dieu! j'ai que je t'aime avec délire, et que je n'ai pas le courage de fuir avec toi! J'ai que je suis en ce moment le dernier des misérables! et que la honte m'étouffe!... Prenez pitié de moi, mon Dieu! rendez-moi tout à fait fou! la lutte est trop affreuse!

— Gérald, vous m'épouvantez! dit-elle en le regardant avec terreur.

— Honneur! honneur! que tu me coûtes cher! continua Gérald avec rage. Mais pourquoi cet homme m'a-t-il aimé? Maudit soit le jour où sa main a serré la mienne! Implacable dette de reconnaissance, tu m'écrases à cette heure.... il m'a tout donné, lui, jusqu'à son sang!... Partir! Oui, il faut que parte, mais pour ne plus revenir.... il faut que je meure!

— Gérald, s'écria-t-elle en l'enlaçant de ses bras, vous me faites peur !

— Laissez-moi, laissez-moi ! vos mains me brûlent comme le feu ! Oubliez tout, jusqu'à mon nom, c'est à genoux que je vous demande pardon de vous avoir aimée ! Méprisez-moi, chassez-moi ! mais qu'il ne souffre pas par vous, lui !... Tenez, la voilà, l'expiation : je vous demande de l'aimer, moi, moi ! »

Les sanglots vinrent étouffer sa voix dans sa gorge, et sa tête qui cherchait un point d'appui, retomba sur l'épaule d'Aurélie.

« Écoutez ! dit-elle en s'écartant brusquement de lui, on marche dans le jardin, nous sommes perdus ! nous sommes perdus ! »

On entendait, en effet, grincer le sable des allées sous le pas d'un homme.

Gérald prit vivement le pistolet que son domestique avait glissé dans sa poche, et arma les deux coups.

« Oh ! ne le tuez pas, Gérald ! s'écria-t-elle avec un geste suppliant.

— Le tuer ! dit Gérald en la regardant avec stupeur. Je vais lui tendre cette arme en entrant pour qu'il me brûle la cervelle, ce ne sera que charité de sa part.

— Malheureux ! mais je suis déshonorée, perdue, s'il vous surprend ici. Gérald, par grâce pour moi,

entrez ici ! et elle l'entraîna jusqu'à la porte d'un petit boudoir qui ouvrait sur le salon !

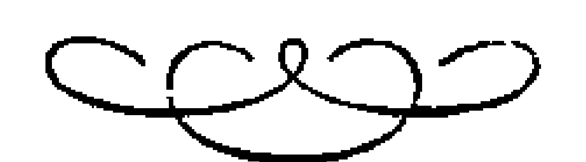
— Me cacher ! dit Gérald. C'est honteux !

— La honte est plus grande encore pour moi s'il te rencontre ; la fenêtre ouvre sur le jardin, tu peux t'échapper par là ! Il vient ! Je t'en supplie, ne me perds pas !

— Soit, dit Gérald en entrant ; mais je resterai ! »

Elle referma la porte sur lui, en retira la clef, raviva la lumière de la lampe, et se mit à rassembler les livres épars sur la table.

Gonthier entra presque aussitôt.



XVIII

LE COMBAT DE L'HONNEUR (suite).

Il ne parut ni étonné ni inquiet à la vue de sa femme.

Aurélie venait quelquefois seule à la maison du Plessis, dans laquelle, depuis l'incendie de Bercy, on avait porté des meubles embarrassants et des caisses de linge et de vêtements.

Il pensa qu'au moment de partir pour le château de Rozay, elle était venue reprendre quelques objets dont elle avait besoin pour son voyage.

Le soupçon d'une trahison ne pouvait trouver place dans cette âme loyale.

Il savait que sa femme ne l'aimait pas, que depuis son mariage elle avait dissimulé et non vaincu son aversion pour lui. Il savait enfin qu'une

mère intéressée et sans cœur avait fait avec lui marché de sa fille, et que tous ses rêves de bonheur n'étaient que des chimères.

La lettre qu'il avait mise sous une enveloppe cachetée était la révélation de ses misères : c'était une lettre d'Aurélie à sa mère, lettre écrite un mois après la première visite de M. de Villemèle.

Un homme plus habile et plus défiant que Gonthier y eût vu la première plainte d'un cœur blessé, lui ne sentit que le coup qui écrasait toutes ses illusions, toutes ses croyances.

Renandier n'avait pas perdu son temps en allant respirer l'air du pays après son duel; n'ayant pu tuer son bienfaiteur avec l'épée, il l'avait assassiné avec une lettre volée !

Eût-il été jaloux, Paul Gonthier ne se serait pas abaissé en ce moment à faire subir un interrogatoire à sa femme; sans donc lui demander ce qu'elle faisait, seule à cette heure, dans cette maison déserte, il lui dit simplement :

« Je remercie le hasard et M. le comte de Bresles du plaisir de cette rencontre inattendue..., je n'espérais pas vous trouver ici ce soir.

— Vous ne dîniez pas à la maison, dit-elle, et j'ai profité de cette absence pour venir chercher un châle et quelques robes qui me font défaut en ce moment.... J'allais repartir à l'instant.

— Nous reviendrons ensemble, » dit-il tout en

commençant à allumer les candélabres de la cheminée.

Elle crut qu'il allait chercher quelque chose dans les appartements et eut un frémissement de terreur.

« Pourquoi allumez-vous ces candélabres? lui demanda-t-elle en s'efforçant d'affermir sa voix. Attendez-vous quelqu'un?

— C'est juste, vous ne savez rien. J'attends en effet quelqu'un: M. le comte de Bresles, le père de notre ami Gérald.

— Et que peut-il avoir à vous dire?

— Je l'ignore complétement; mais par égard pour son fils, je n'ai pas voulu lui refuser un rendez-vous qu'il m'a demandé avec instance. Poursuivi pour une lettre de change, et traqué dans Paris, M. de Bresles m'a demandé de le recevoir ici ce soir.

— Vous ne le connaissez pas?

— Oh! fort peu, pour l'avoir vu deux ou trois fois l'année dernière lorsqu'il est venu choisir quelques paniers de champagne dans nos caves.

— Et que supposez-vous qu'il ait à vous dire? reprit-elle avec inquiétude.

— Je ne suppose absolument rien, mais j'ai le droit de m'étonner. »

Le roulement lointain d'une voiture se fit entendre.

« J'ai laissé Baptiste à la grille, dit Gonthier; il conduira M. de Bresles au salon. »

Aurélie jeta un regard inquiet sur la porte du boudoir.

On entendit bientôt un bruit de pas dans le vestibule, et le domestique ouvrant la porte du salon, annonça M. de Bresles.

Le comte était tout habillé en noir, et son visage avait une expression de solennelle gravité.

Gonthier lui offrit un fauteuil, et Aurélie, qui venait de prendre la lampe sur la table, s'apprêtait à quitter le salon, lorsque le comte dit, en l'arrêtant du geste :

« Pardon, madame, ce que j'ai à apprendre à votre mari ne doit pas être un secret pour vous, et je vous serai reconnaissant de vouloir bien assister à cette entrevue. »

Elle se retourna vers son mari, échangea un regard avec lui, et vint s'asseoir de l'autre côté de la table.

« Je vous écoute, monsieur, dit Gonthier qui était allé s'adosser contre la cheminée.

— Monsieur Gonthier, dit le comte après un silence, vous n'êtes pas le fils de Pierre Gonthier, mais seulement un enfant d'adoption.

— Oui, monsieur le comte, répondit le marchand dont le visage prit aussitôt une expression sérieuse.

— L'honnête homme qui vous avait recueilli est mort il y a cinq ans, et si vous veniez à perdre la compagne aimée qui fait toute la joie de votre foyer,

vous seriez seul en ce monde.... Avez-vous songé quelquefois à cela, monsieur Gonthier ?

— Je n'y ai pas songé, » répondit Gonthier impassible.

Aurélie, qui avait pris une tapisserie, laissa retomber son aiguille, et son regard anxieux se fixa sur le visage de son mari.

« Il est de ces malheurs qu'on ne veut pas prévoir, pour ne pas douter de la miséricorde de Dieu ! continua le marchand d'une voix émue.

— Vous avez bien fait de ne pas douter, reprit M. de Bresles, car Dieu vous réservait une grande joie !

— Laquelle, monsieur le comte?

— Celle d'embrasser un jour votre père !

— Vous le connaissez? demanda Gonthier.

— Oui, répondit le comte qui venait de se lever.

— Et, continua Gonthier, il veut me reconnaître pour son fils, à présent?

— Ce sera le plus heureux jour de sa vie! répondit M. de Bresles en faisant deux pas vers lui.

— Mon Dieu ! que vais-je entendre? » murmura Aurélie haletante d'émotion.

Un sourire ironique passa sur le visage de Gonthier.

« Asseyez-vous donc, monsieur le comte, » dit-il en lui indiquant du geste le fauteuil qu'il venait de quitter.

M. de Bresles, déconcerté, reprit sa place.

« Voyons, monsieur le comte, continua Gonthier d'une voix ferme, réfléchissez bien avant de continuer, avant de prononcer un nom, et de compromettre la tendresse de ce père qui serait si heureux d'embrasser son fils ! De bon compte, monsieur de Bresles, le bâtard qui a attendu un nom pendant trente-cinq ans, ne doit pas être si pressé d'acheter ce nom. Il y a une justice du cœur ici-bas, une justice implacable ! Le fils de hasard qui a été jeté au coin de la borne, avec les bouquets fanés de la maîtresse, a le droit de renier le père qui l'a renié. Le vrai père est celui qui veille auprès d'un berceau, qui souffre et qui pleure, quand son enfant souffre et pleure. Le vrai père combat dans la vie pour son fils, à ses côtés ; et il se fait pour lui un exemple vivant de loyauté et d'honneur. L'enfant le paye par ses caresses de sa tendresse et de ses soins ; plus tard, l'homme travaille et lutte pour qu'il soit heureux et fier de lui ; et quand le père a des cheveux blancs, quand les années l'ont courbé, tous ceux de son sang entourent sa vieillesse de venération et de respect.... L'autre, l'homme du plaisir et de la vie au hasard, l'homme qui aurait eu peur de se salir les lèvres en embrassant la poupée vivante que lui a donnée la fille mère, n'a jamais été père ; il a jeté un bohémien de plus dans le monde, voilà tout !

— Monsieur, s'écria Aurélie éperdue, en prenant

les mains du comte de Bresles, par pitié, dites-moi ce nom qu'il refuse de connaître !

— Je le sais et je vous le dirai, reprit Gonthier avec calme.

— Vous le savez, dit M. de Bresles en pâlissant, et vous osez parler ainsi !

— Monsieur de Bresles, reprit Gonthier sur un ton plus doux, je vous supplie humblement de m'accorder la grâce que je vais vous demander.... »

Il alla vers sa femme, lui prit la main, et, tous deux debout devant M. de Bresles étonné, il reprit :

« Aurélie, ma chère femme, pardonnez-moi de vous avoir caché si longtemps un secret de famille, que vous allez savoir, mais que vous me jurez de garder, n'est-ce pas ?

— Voyons, parlez ! dit le comte avec une fiévreuse impatience.

— Dieu seul nous écoute et nous juge ! reprit Gonthier. Le bohémien, le fils du hasard, à défaut de cœur, peut donner une fortune au père qu'il refuse de reconnaître ; non qu'il pense rien lui devoir, mais pour acheter son silence !... c'est un marché qu'il propose !

— Un marché ! répéta le comte stupéfait.

— Je n'ai pas eu le bonheur d'avoir un enfant, je l'aurais adoré ! Un jour je suis rentré le cœur haletant de joie et d'espérance : j'avais un frère ! un brave jeune homme que je pouvais chérir comme

un fils! un compagnon dans la vie! une famille! J'ai gagné peu à peu son amitié, son estime; je l'ai attiré à mon foyer, et lorsqu'il me tend la main, j'ai envie de l'embrasser. Mais c'est une âme fière, une âme orgueilleuse cruellement blessée! et pour lui épargner un chagrin de plus, le frère se tait et attend.

— Gérald! s'écria Aurélie avec un accent déchirant.

— Gérald, notre frère! » dit Gonthier avec un élan de tendresse.

Elle poussa un gémissement sourd, chancela un instant, et tomba sans connaissance dans les bras de son mari.

M. de Bresles aida Gonthier à la ranimer.

Le comte était aussi pâle qu'elle.

« Monsieur de Bresles, reprit Gonthier dont la voix tremblait, dites au père de Gérald de garder le secret sur ce qui s'est passé ici ce soir, et comptez que Paul Gonthier n'oubliera pas ce qu'il a promis.

— Gérald ignorera tout, je vous le jure, » dit M. de Bresles profondément ému.

Gonthier le reconduisit jusqu'au seuil de la porte. Là, le comte se retourna et lui tendit la main; mais il ne la prit pas et s'inclina seulement avec une politesse glacée.

M. de Bresles remonta dans la vittoria qu'il avait louée chez Brion pour cette expédition, et, après

avoir allumé un cigare, il prit les rênes et fouetta les chevaux. « Bast ! dit-il entre ses dents, je ne lui en demandais pas plus ; négociant dans l'âme, il fera honneur à son engagement. Je puis aller coucher à Paris, j'ai une bonne garantie à donner aux gardes du commerce s'ils se présentent demain. Il n'y a que Rosette qui va devenir gênante. »

A cent pas de la maison, les lanternes de la voiture éclairèrent le corps d'un homme étendu, la face contre terre, le long d'une haie.

« Prenez garde, monsieur, dit vivement le cocher, il y a un homme couché contre la haie.

— Un ivrogne ! » répondit le comte qui fouetta le cheval.

Les roues de la vittoria roulèrent à trois pouces du bras de l'homme, et la mèche du fouet le frôla en passant.

Pendant que son mari reconduisait M. de Bresles, Aurélie s'était traînée jusqu'à la porte du boudoir.... Il était désert et la fenêtre grande ouverte....

Lorsque Gonthier rentra, elle alla à sa rencontre, et fondit en larmes en cachant son visage sur sa poitrine.

« Pardonne-moi, lui dit-il avec bonté, d'avoir été aussi impitoyable pour lui qu'il l'a été pour mon frère !.... Cet homme qui sort d'ici, c'est la ruine, le déshonneur et la mort !... Voyons, continua-t-il

avec un élan sublime, dis-moi que tu engloutiras sans regret ta fortune avec la mienne dans ce gouffre pour sauver mon frère, et je te pardonnerai de ne m'avoir jamais aimé !

— Ce n'est pas seulement ma fortune que je veux te donner maintenant, s'écria-t-elle en jetant ses bras autour de son cou, c'est mon cœur ! »

Au petit jour, des maraîchers du Plessis, en descendant à Paris, trouvèrent le long d'une haie l'homme que M. de Bresles avait pris pour un ivrogne. Il était toujours couché la face contre terre, et le sable de la route était tout rouge autour de lui.

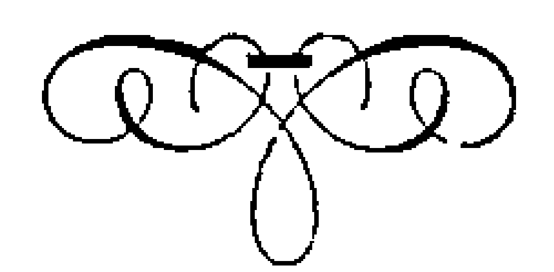
Les paysans sautèrent à bas de leur charrette et allèrent relever le corps. C'était un jeune homme, vêtu avec élégance; il serrait encore dans sa main crispée la crosse d'un pistolet; il s'était tiré le coup au cœur, mais il n'était pas encore froid, et ses yeux étaient clairs encore. Le plus fort d'entre eux le chargea sur son épaule, et les autres coururent sonner à la grille de la maison la plus voisine, la maison de Gonthier.

Trop souffrante pour retourner à Paris la veille, Aurélie était restée au Plessis avec son mari. C'était comme un pressentiment !

Paul coupait des roses au fond du jardin lorsque l'on sonna à sa porte. Le jardinier avait déjà ouvert, et le blessé était étendu sur la dernière marche du perron, lorsqu'il arriva en courant.

En s'écartant pour le laisser passer, les paysans dégagèrent complétement le blessé.

« Mon frère ! ah ! mon frère ! » s'écria Gonthier avec un accent déchirant, en se jetant sur le corps de Gérald.



XIX

DIEPPE.

Le disque du soleil plongeait dans les flots de l'Océan encore teintés de pourpre et d'or; les feux des jetées commençaient à scintiller comme de pâles étoiles sur le ciel d'un gris rosâtre.

Le flot qui montait, poussé par le vent du nord, roulait le galet sur la plage avec de sourds rauquements, et la grande voix de la mer, rhythmée comme un cantique, formait un accompagnement aux fanfares de l'orchestre du Casino.

Des groupes de promeneurs se croisaient dans les allées de la plage, et sur l'immense pelouse tourbillonnaient des rondes de jeunes gens et d'en-

fants dont la voix fraîche chantait à l'unisson cette chanson naïve :

Mam'selle, entrez chez nous, (*bis*)
Mam'selle entrez encore un coup,
Afin que l'on vous aime;
Ah! j'aimerai! j'aimerai! j'aimerai!
Ah! j'aimerai qui m'aime!
Revenez parmi nous, (*bis*)
Revenez-y encore un coup,
Afin que l'on vous aime;
Ah! j'aimerai! j'aimerai! j'aimerai!
Ah! j'aimerai qui m'aime!

Au large on voyait poindre les falots rouges et verts du vapeur anglais *Alexandra*, que les curieux attendaient à la pointe de la jetée. Depuis longtemps les barques de pêche s'étaient embossées devant la pointe d'Ailly et sur la côte du Tréport.

Tous les hôtels de la plage resplendissaient de lumière, et dans la rue Aguado, qui forme le dernier plan de l'immense plage de Dieppe, les omnibus du chemin de fer et des grands hôtels passaient en soulevant un nuage de poussière.

C'était comme une ville en fête. C'est que c'est fête aussi pour Dieppe pendant quatre mois de l'année. Ce ne sont pas les navires couchés sur les vases du port qui font sa fortune, et le temps est loin où les Poletais revenaient en traînant à la re-

morque les galions espagnols et les caravelles portugaises.

Le Dieppe moderne n'a pas besoin de se déranger pour remplir ses poches; il attend tout simplement que les Anglais et les Parisiens viennent se baigner sur sa plage, manger son poisson et acheter les merveilleuses statuettes de Brunel le Cellini de l'ivoire. Avec cela, il se repeint à neuf au printemps, ouvre un musée, creuse un bassin de retenue, et s'arrondit comme un gros richard.

Un mois s'était écoulé depuis le matin où les maraîchers du Plessis avaient apporté chez Paul Gonthier le corps sanglant de Gérald.

Deux hommes, assis sur le balcon d'une petite maison ayant vue sur la mer, causaient à mi-voix avec une certaine animation.

Ces deux hommes étaient le docteur Rolder et le vieux marquis Alexandre de Faverney.

Le docteur disait :

« Comme je vous l'ai expliqué, mon cher marquis, Gérald s'est tiré le coup au cœur, mais la balle a dévié et est allée se loger dans les muscles intercostaux; l'extraction a été difficile, car ces maudites balles coniques font un chemin du diable; enfin, tout s'est bien passé, et j'ai sauvé une seconde fois mon cher filleul.

— Et savez-vous pourquoi il a tenté de se suicider?

— Oui, mais c'est un secret que je n'ai pas le droit de divulguer.

— Secret que je devine, fit le vieux chevalier de Saint-Louis en grimaçant un sourire. M. de Bresles a fait une nouvelle escapade que Gérald a prise au tragique cette fois. Ce n'était pas dans la poitrine de votre filleul que cette balle-là aurait dû se loger, mais dans la cervelle de ce père terrible!... Les coquins n'ont jamais ces bonnes pensées-là.... Maintenant, pourquoi êtes-vous venu à Dieppe avec votre malade? Saviez-vous nous y rencontrer? »

Rolder étendit la main vers le magnifique tableau qui se déroulait devant eux, et dit :

« A quelque chose malheur est bon. Le cher enfant serait devenu fou, si je ne lui avais laissé dans les veines tout juste ce qu'il faut de sang pour respirer. Il tomberait sur les genoux s'il ne s'appuyait sur mon bras pour descendre jusqu'à la mer; mais cet air vivifiant le relève peu à peu, comme une pauvre fleur courbée, et tout ce qu'il voit, tout ce qui l'entoure lui apporte le calme et l'oubli!... Je savais que vous étiez à Dieppe, et c'est précisément pour cela que j'y suis venu; seulement, il ne faut pas qu'il sache encore que Mme de Nagel est ici, et c'est pour éviter une rencontre qui ne manquerait pas de lui causer une violente émotion, que je vous ai prié de venir, afin de nous concerter à ce sujet.

— Mais la marquise ignore complétement tout ce qui s'est passé. Chaque jour elle se promène avec moi sur la plage, et la rencontre est inévitable; et

d'ailleurs, vous savez bien que nous habitons à cent pas de cette maison? »

Rolder réfléchit un moment.

« Mme de Nagel aime toujours Gérald, dit-il comme se parlant à lui-même ; je la verrai, et je lui dirai....

— Rien, interrompit le marquis. D'abord, je crois pouvoir affirmer que Mme de Nagel ne se souvient même plus d'avoir aimé M. de Villemèle.

— C'est impossible! dit Rolder; on n'oublie pas en deux mois.

— Ensuite, continua le marquis, ma charmante amie, qui s'est fait une loi de fuir le monde de Paris et de n'avoir aucune relation avec lui, vous recevra comme un fâcheux et vous dira tout nettement : « J'en suis bien fâchée, mon cher docteur, mais je suis bien ici, et j'y reste; allez promener votre malade à Puy ou au Tréport si bon vous semble, la place est au premier occupant! »

— Non! non! c'est impossible! je ne puis croire à un tel changement. Il faudrait pour cela qu'elle aimât....

— Elle aime, dit M. de Faverney en lui coupant la parole, elle aime le plaisir avec frénésie.

— Le plaisir! dit le docteur étonné; elle n'est donc plus malade ?

— Malade! elle? une femme qui galope pendant trois heures, et saute des barrières de cinq pieds;

une femme qui danse jusqu'à quatre heures du matin, et monte ensuite dans une barque pour aller se promener jusqu'au jour!... Malade? allons donc!... C'est moi qui suis malade, mon bien bon, moulu, brisé, éreinté à crever subitement comme un vieux mousquet que l'on tire dans une fête de village!

— C'est à brûler Hippocrate, Galien, les docteurs arabes, les physiologistes allemands, et cet âne de Rolder par-dessus le tas!

— Après cela, mon illustre maître, faites selon votre inspiration!

— Je ne vous demande qu'une chose, répondit Rolder : le silence le plus absolu sur tout ce que vous savez.... Si Mme Nagel apprend que Gérald est à Dieppe, et vous demande quelques renseignements, dites-lui simplement que M. de Villemèle s'est blessé à la chasse dans le parc de son futur beau-père.

— Vieux moyen de comédie, ricana le marquis, mais qui réussit encore quelquefois! Quel diable d'intérêt avez-vous à renouer ces vieilles amours?

— Dame! reprit Rolder avec une malicieuse bonhomie, si nous faisions ce mariage, nous aurions un dîner du lundi ou du mardi très-confortable, et nous pourrions passer tous les ans un mois ou deux au château de Villemèle.

— Ah! vous voulez me prendre par mon faible?

— On donne généralement l'assaut du côté de la brèche !

— Eh bien soit ! dit le vieux chevalier de Saint-Louis en lui tendant la main, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Je leur donnerai un cuisinier de mon choix...

— Et vous ferez le menu vous-même ! ajouta Rolder en riant.

— A bientôt, très-cher ?

— Au revoir, monsieur le marquis ! »

Le docteur passa dans la chambre voisine ; et M. de Faverney, qui avait repris sa *douillette* de soie vert bronze, trottina allégrement vers le Casino.

Lorsque Rolder rejoignit son malade, il le trouva la tête appuyée contre les vitres de la fenêtre, le regard attaché sur le Casino.

« Comment ! encore levé ? s'écria Rolder en allant rapidement à lui. Ah ! voilà un tour d'écolier qui ne me plaît pas, monsieur le vicomte !

— Voyons, ne me gronde pas, dit Gérald d'un ton câlin, en posant ses mains blanches et amaigries sur les épaules de son vieil ami. Je suis si heureux de voir ce beau spectacle !

— Oui, mais c'est le spectacle du *dodo* qu'il faut regarder à cette heure, » répliqua Rolder en le ramenant vers le lit.

Il se laissa recoucher comme un enfant docile.

« Maintenant, dit-il, causons. »

Rolder s'assit à califourchon sur une chaise, lui prit le poignet et tira sa montre à secondes.

« Peux-tu m'expliquer, fit-il sur un ton de brusquerie enjouée, pourquoi tu n'as pas le moindre accès de fièvre ce soir ?...

— Et pourquoi je n'en aurai pas demain ! continua M. de Villemèle.

— Oh ! demain, il faudra voir !

— Regardez-moi bien, parrain !

— Eh bien, je vois que tu as le teint excellent, l'œil clair et calme, ce qui prouve que le pharmacien a de la quinine de première qualité ! »

Gérald secoua la tête en souriant.

« Ce n'est pas votre affreuse drogue qui a fait ce miracle, dit-il. C'est une bonne nouvelle du matin, et une joie du soir : la lettre de mon frère Paul qui m'annonce qu'il viendra me voir dans huit jours, et la surprise que vous me gardiez.

— Quelle surprise ? »

Gérald lui tendit la *Gazette des Bains* qu'il avait cachée sous son oreiller.

Rolder prit la feuille, sans comprendre, et sous la rubrique : *Liste des étrangers arrivés à Dieppe*, il lut :

« Mme la marquise de Nagel, rue Aguado, n°.... M. le marquis de Faverney, même maison. »

« Au diable les gazettes et les gazetiers ! » s'écria le docteur en rejetant le journal sur le lit.

En ce moment la ronde s'arrêta sous les fenêtres, et cinquante voix enfantines jetèrent au vent le refrain de la chanson :

Revenez parmi nous,
Revenez-y encore un coup,
Afin que l'on vous aime ;
Ah ! j'aimerai ! j'aimerai ! j'aimerai !
Ah! j'aimerai qui m'aime !

« J'aimerai qui m'aime ! » murmura Gérald qui ferma les yeux et laissa retomber la tête sur l'oreiller.

Rolder le regarda pendant quelques secondes sans parler, puis il sortit doucement, après avoir tiré les rideaux du lit. Il n'avait pas vu les deux larmes qui coulaient sur les joues pâles de son filleul.



XX

IMPÉNITENCE FINALE.

M. de Bresles n'avait pas été prévenu de ce qui s'était passé au Plessis après son départ, Rolder s'étant abstenu de lui envoyer un messager.

Il ne pouvait que compliquer la situation déjà fort difficile.

Le terrible coup de théâtre de cette soirée pouvait tout sauver ou tout perdre.

Lorsque Gérald reprit ses sens, et qu'il reconnut son frère, il eut immédiatement la conscience du danger d'une explication, et il lui dit :

« Je voulais savoir pourquoi M. de Bresles venait au Plessis, et je l'ai suivi. Je suis entré après lui au jardin et j'ai tout entendu par une fenêtre ouverte. Ces hontes m'ont donné le vertige, et j'ai tenté de

me tuer pour ne pas être le sujet d'un marché affreux ! »

Cette heure solennelle avait fait un miracle.

Lorsque Gérald, après quinze jours de fièvre et de délire, reconnut tous ceux qui entouraient son chevet, il tendit d'abord la main à Aurélie, ne se souvenant plus que de cet instant où elle s'était jetée dans les bras de son mari, en lui disant : « Ce n'est pas seulement ma fortune que je veux te donner, c'est mon cœur ! »

Il lui était plus reconnaissant de cet élan généreux, que de tout ce qu'elle avait fait pour le sauver.

Rolder avait tout deviné, tout compris, mais la route du devoir était libre, et Gérald et Aurélie y marchaient avec joie, avec orgueil.

Tout ce que le docteur avait appris au sujet du changement opéré dans l'esprit et dans le cœur de Mme de Nagel, et, en dernier, l'indiscrétion de *la Gazette des Bains* embarrassaient fort le cher docteur.

Depuis qu'ils étaient à Dieppe, Gérald lui parlait chaque jour de Mme de Nagel, et lui disait combien il avait été ingrat et mauvais envers elle.

Rolder, qui craignait de voir l'incendie se rallumer, lui faisait les plus beaux raisonnements pour lui prouver que cette rupture était un bonheur pour tous les deux; mais il voyait bien qu'il prêchait dans le désert.

Il n'avait qu'une seule bonne raison à alléguer, la maladie de Renée qu'il considérait comme mortelle; mais il ne pouvait présenter cet argument à Gérald. C'était le désespérer! Lorsqu'il se rappelait ce que le vieux Faverney lui avait dit du régime excentrique suivi par la marquise, il se sentait bien un peu ébranlé dans ses convictions; mais le médecin prouvait bientôt à l'homme que la Faculté ne pouvait se tromper.

Comme il s'habillait, en se demandant quel prétexte il allait donner à Gérald pour aller respirer la brise de mer à Saint-Valery ou au Tréport, Gonthier entra dans sa chambre sans s'être fait annoncer.

Il avait pris le train de nuit pour venir embrasser son frère et passer deux jours avec lui. Aurélie était restée au château de Rozay qu'ils habitaient depuis un mois.

« Très-bien! dit Rolder en lui secouant la main, nous gagnons deux jours, et en deux jours on fait bien des choses. »

Il allait lui donner l'explication de ces paroles, lorsque Gérald, qui avait reconnu la voix de son frère, entra brusquement et vint se jeter dans ses bras.

Rolder les laissa causer et sortit, sous prétexte d'aller rendre visite à un ancien camarade d'école.

Il avait eu la pensée d'aller trouver Mme de

Nagel et de la supplier de s'éloigner; mais il changea d'avis, à cinquante pas de la maison, et alla tout simplement louer une calèche à *l'hôtel Impérial*.

« Pardieu! se disait-il, tout en trottinant sur la pelouse de la plage, elle s'amuse, elle oublie et se guérit par-dessus le marché! Eh bien, nous allons nous amuser aussi et oublier, palferdine! comme dit cette momie de Faverney. »

En rentrant, il vit de loin Gérald qui marchait appuyé sur le bras de son frère. En passant devant la grille de la maison habitée par la marquise, il jeta un long regard sur les fenêtres encore fermées.

Rolder hâta le pas pour les rejoindre, et dit :

« Mon cher enfant, la matinée est encore un peu trop fraîche pour toi, nous irons plus tard nous promener de ce côté. »

Gérald comprit et le remercia d'un regard.

Ils rentrèrent.

A midi, la calèche louée par le docteur vint s'arrêter à leur porte.

« A partir d'aujourd'hui je change mon traitement, dit Rolder. Je supprime les pilules de quinine, et je les remplace par une promenade en voiture.... On dit que les ruines du château d'Arques sont admirables, nous allons faire cette partie.»

Gérald poussa un soupir et répondit :

« Comme il vous plaira. »

Ils partirent après le déjeuner, et arrivèrent à deux heures devant la porte du vieux château.

M. de Villemèle semblait préoccupé et regardait d'un œil indifférent les ruines splendides qui se dressaient autour de lui. Quant à Gonthier, il était émerveillé de tout ce qu'il voyait, et il disait qu'il amènerait sa femme l'été prochain visiter ces vieilles murailles effondrées par le canon. Il était près de cinq heures lorsqu'ils remontèrent dans leur voiture pour rentrer à Dieppe.

Les deux frères restèrent un instant sans se parler et comme absorbés dans une réflexion pénible. On eût dit qu'un pressentiment secret les avertissait qu'il se passait en ce moment un grand événement au delà de cet horizon qu'ils contemplaient avec une muette admiration....

En ce moment, un homme se mourait sur la table d'un cabaret de la route de Sèvres, entouré de mariniers du port, et la tête posée sur les genoux d'une jeune femme qui le regardait avec stupeur, les yeux secs, mais le visage blême sous un masque de fard.

Au retour des courses de Versailles, une calèche de poste, emportée par quatre chevaux furieux, avait passé sur la route comme un tourbillon pour venir se briser à l'angle du pont de Sèvres.

Le porteur s'était tué sur le coup, et au milieu des débris de la voiture et des chevaux enchevêtrés dans les traits, gisait un corps humain couvert de poussière et de sang.

On le transporta dans la maison la plus voisine. Le médecin et le commissaire de police arrivèrent à quelques minutes d'intervalle.

Le médecin examina le blessé; mais lorsque le cabaretier lui demanda s'il n'allait pas saigner *le monsieur*, le médecin répondit, en se retournant vers la foule :

« Rien à faire; ce malheureux était déjà mort quand vous l'avez transporté ici, le crâne a porté sur le pavé, et l'articulation occipito-axoïdienne est brisée! la mort a été instantanée! »

Le commissaire de police, qui était entré sur ces dernières paroles, dit en s'adressant à la jeune femme :

« Vous étiez dans la voiture avec ce monsieur?

— Oui, dit-elle en courbant la tête.

— Alors, vous le connaissiez; donnez-moi son nom et le vôtre.

— C'est M. le comte Emmanuel de Bresles. »

Le commissaire, qui avait tiré son portefeuille, écrivit le nom, et prit ensuite l'adresse du défunt.

« Et vous? reprit-il sur un ton impératif.

— Paquita.

— Je vous demande votre nom de famille.

— Eudoxie Graindorge, artiste du théâtre des Bouffes-Parisiens, » fit-elle tout en soufflant la poussière qui maculait les bords de son toquet hongrois.

La foule, qui était restée le front découvert devant le mort, s'éloigna en ricanant.

« Bast ! dit un loustic en tapant sur l'épaule de son voisin. C'était un vieil amateur ! C'est égal, la petite a une paire d'yeux à faire mûrir les abricots.... »

Dans la soirée, on transporta le mort chez lui; Joseph courut chez le vicomte pour lui apprendre ce tragique événement. L'hôtel de Villemèle était désert. Il alla chez le docteur, et on lui répondit que M. Rolder était parti pour un mois, sans dire où il allait; alors, il se souvint de la marchande à la toilette, chez laquelle son maître l'avait envoyé un soir porter une lettre, et il alla sonner à sa porte.

Rosette leva les bras au ciel, et eut une attaque de nerfs, en songeant que ses lettres de change ne seraient pas payées.

Elle suivit toutefois le domestique, et veilla la nuit auprès du mort.

Comme elle ne savait pas prier, elle pensa qu'elle ne pouvait mieux employer son temps qu'en *rangeant* les armoires et les tiroirs de son vieil ami.

Elle rangea si bien, qu'elle trouva vingt billets de mille francs dans un petit bureau de bois rose.

C'était un présent de Gonthier, qui comptait doubler la pension de M. de Bresles.

Les billets étaient soigneusement placés sous une enveloppe, portant ces mots de la main du comte : « *Premier versement de Paul.* »

Rosette rougit de colère, mais, par respect pour le lieu où elle se trouvait, elle ne fit aucune réflexion verbale, et se contenta de glisser les billets dans son corsage,

Il lui semblait tout naturel d'hériter de son associé, mais elle respecta les bijoux, qui étaient choses compromettantes.

Le lendemain, Joseph et elle accompagnèrent avec Mlle Paquita, les dépouilles terrestres du comte de Bresles au cimetière du Nord.

Ils n'avaient pas fait autographier de lettres de part, ne sachant à qui les adressser ; et ce fut avec l'argent trouvé dans le porte-monnaie du défunt que l'on paya les frais de son enterrement.

La justice divine avait voulu que cet implacable égoïste, qui avait fait la honte et le malheur de ses fils, fût seul dans la mort, comme il avait marché seul dans la vie !



XXI

OÙ LE DOCTEUR EST BIEN HEUREUX DE RETOURNER A L'ÉCOLE.

Au moment où la calèche qui ramenait d'Arques nos trois promeneurs tournait la route pour rentrer à Dieppe, un cavalier et une amazone, dont les chevaux étaient lancés au grand trot, croisèrent leur voiture en soulevant un nuage de poussière.

Ils avaient passé comme un éclair, mais cet éclair avait suffi à Gérald et à ses compagnons pour reconnaître Renée de Nagel et le vieux Faverney.

Rolder, qui était assis en face de son filleul, le vit tellement pâlir qu'il crut qu'il allait perdre connaissance; mais Gérald qui lut son inquiétude dans ses yeux, lui serra la main et lui dit en souriant :

« J'ai eu un élancement au cœur, mais la douleur est passée maintenant. »

Lorsqu'ils furent rentrés, Gérald prit Rolder à part et lui dit :

« Ne parlez pas de Mme de Nagel à mon frère, je lui ai causé déjà assez d'inquiétude.

— C'est un secret à nous, » répondit mystérieusement le bon docteur.

Le lendemain Rolder, qui avait écrit au marquis de Faverney pour lui donner un rendez-vous, sortit dans la matinée.

Lorsqu'il rentra, Gérald était seul dans sa chambre et écrivait.

Rolder s'assit de l'autre côté de la table, et posant la main sur la lettre commencée :

« C'est à elle que tu écris, n'est-ce pas? » dit-il.

Gérald fit un signe affirmatif.

« Eh bien, reprit Rolder, il faut déchirer cette lettre et arracher ce souvenir de ta pensée, comme on arrache l'ivraie dans un champ.

— Non! s'écria Gérald en se levant vivement, il est impossible qu'elle ait oublié....

— Elle se souvient, au contraire! » répondit le docteur en accentuant ses paroles.

Il courba la tête et garda le silence.

« Écoute, Gérald, il est un secret que je ne puis te dire sans te porter un coup terrible; mais crois-en l'affection, la raison de ton vieil ami: cette séparation est aujourd'hui un bonheur pour vous.

— Elle aime quelqu'un! s'écria Gérald dont les lèvres tremblaient.

— Je n'en sais rien, dit Rolder avec calme; mais ce serait à souhaiter.

— Eh bien! je veux le savoir.

— Pour faire quelque nouvelle folie, dit Rolder en haussant les épaules.

— Pour ne plus regretter le passé et oublier en une heure.

— Jure-moi que tu ne cherches pas à me tromper.

— Oui, reprit-il j'oublierai!

— Alors, mon cher ami, nous irons ce soir au bal du Casino; c'est une façon de gare, avec des chaises de paille et des stores de toile, mais on s'y amuse nonobstant!

— Je ne comprends pas.

— Oh! tu comprendras bientôt. C'est un petit cours de psychologie que nous irons faire là, et tu verras quels curieux résultats on obtient avec la valse à deux temps. »

Gonthier, qui ne pouvait prolonger son séjour à Dieppe, les quitta dans la soirée pour prendre le train de huit heures. Il partait joyeux comme un écolier; Gérald qu'il croyait trouver étendu sur une chaise longue, courait les champs et allait au bal.

Après son départ, Rolder, qui avait mis sa cravate blanche la plus empesée et son habit des grandes cérémonies, vint chercher son filleul.

« J'ai un peu modifié le programme de notre soirée, dit-il tout en mettant ses gants blancs; je reçois à l'instant un mot de la marquise qui me demande cinq minutes de consultation avant d'aller au bal; nous monterons en passant, et tu m'attendras au salon pendant que je gagnerai mes honoraires. »

Gérald le regarda avec étonnement.

« Veux-tu, oui ou non, en finir tout de suite et d'un seul coup, avec tes regrets et tes scrupules de conscience?

— Je suis prêt, dit M. de Villemèle; partons.

— Vois-tu, mon cher enfant, fit Rolder tout en descendant l'escalier, quand j'étais chirurgien d'armée, je n'ai jamais hésité à couper sur l'heure la jambe ou le bras condamnés sans rémission.

— Et vous allez m'arracher le cœur de la poitrine, dit Gérald avec un sourire amer.

— Pour en remettre un tout neuf à la place. »

Ils franchirent la grille de la villa et montèrent résolûment.

« Annoncez le vicomte de Villemèle et le docteur Rolder, » dit le bonhomme au domestique qui vint leur ouvrir.

Le domestique avait soulevé la portière du salon avant que Gérald ait eu le temps de le retenir.

Mme de Nagel vint à leur rencontre, le sourire sur les lèvres, la main tendue. Elle était en toilette de bal et plus charmante que jamais.

« Comme cela est aimable, dit-elle à Gérald sur un ton enjoué ; vous saviez que j'allais au bal et vous venez m'offrir votre bras. »

M. de Villemèle la regarda fixement, paralysé par la stupéfaction.

Elle continua sur le même ton, tout en se frappant les ongles avec les branches de son éventail.

« M. de Faverney m'a appris que vous aviez eu une affaire malheureuse, monsieur de Villemèle, et que vous aviez été blessé ; en effet, je vous ai trouvé bien pâle, lorsque je vous ai rencontré hier sur la route d'Arques. Êtes-vous des nôtres pour quelque temps ; on s'amuse beaucoup à Dieppe cette saison.

— Oui, dit Gérald en s'appuyant sur le dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber ; et le plaisir est un bien grand médecin. »

Rolder, qui s'était assis, brossait son chapeau avec sa manche comme un auditeur complétement indifférent.

« En tous cas, reprit Renée avec un sourire triste, ce médecin-là ne se presse pas de tuer ses malades. Vous souvenez-vous, docteur, de m'avoir dit un jour : « Madame la marquise, si vous voulez vivre, il faut renoncer complétement au monde et éviter tous les exercices violents ; une valse pourrait vous tuer ; les veilles seraient mortelles. Saviez-vous cela, monsieur de Villemèle ?

— Oh! non, je vous le jure, » dit Gérald qui avait pâli en l'écoutant.

Rolder s'était levé et la regardait comme un savant qui suit toutes les phases d'une expérience curieuse.

Elle lui tendit la main et reprit d'une voix douce et grave :

« Combien me reste-t-il encore de jours ou de mois à vivre en dansant chaque nuit et en courant comme une amazone?

— Ah! pardon, pardon! » s'écria Gérald en venant se jeter à ses genoux.

Elle avait laissé retomber sa tête entre ses mains et sanglotait comme un enfant. L'épreuve était au-dessus de ses forces.

« Je vais vous répondre, moi, dit le docteur d'une voix sombre.

— Oh! non, non, ne parlez pas! s'écria Gérald suppliant; je veux qu'elle vive pour me pardonner, pour être aimée. »

Elle lui avait tendu la main pour le relever et le regardait à travers ses larmes.

« Ah! vous avez voulu vous tuer aussi, reprit Rolder. Eh bien! vous allez savoir ce qu'il en coûte de douter de la Providence. »

Elle tourna vers lui ses beaux yeux d'azur et lui dit d'un accent suppliant :

« Ne me condamnez pas aujourd'hui. »

Rolder lui prit la main, et, la mettant dans celle de Gérald, il répondit :

« Rassemblez tout votre courage, mes pauvres enfants ; l'aveu que je vais vous faire va vous épouvanter.... Le docteur Rolder est un âne bâté qui a pris une simple affection nerveuse pour une maladie mortelle. Allons ! venez embrasser ce savant stupide qui vous a fait si grand' peur, et qui est si heureux de retourner à l'école. »

Alexandre de Faverney, en culotte courte et bas de soie, entra un énorme bouquet à la main, comme Rolder serrait les deux jeunes gens dans ses bras.

« Vous voilà parti pour vivre cent ans comme le chevalier, continua le docteur qui l'avait aperçu.

— Eh ! palferdine, s'écria le bonhomme en faisant claquer ses doigts comme des castagnettes, j'espère bien entamer mon second siècle. »

Gérald alla lui prendre le bouquet qu'il tenait à la main ; et, s'inclinant devant Renée, il lui dit en souriant :

« Un jour, vous m'avez nommé votre fleuriste en chef ; vicomtesse de Villemèle, permettez-moi de vous offrir votre bouquet de mariage ! »

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

BIBLIOTHÈQUE
DES CHEMINS DE FER.
FORMATS GRAND IN-16 OU IN-18 JÉSUS.

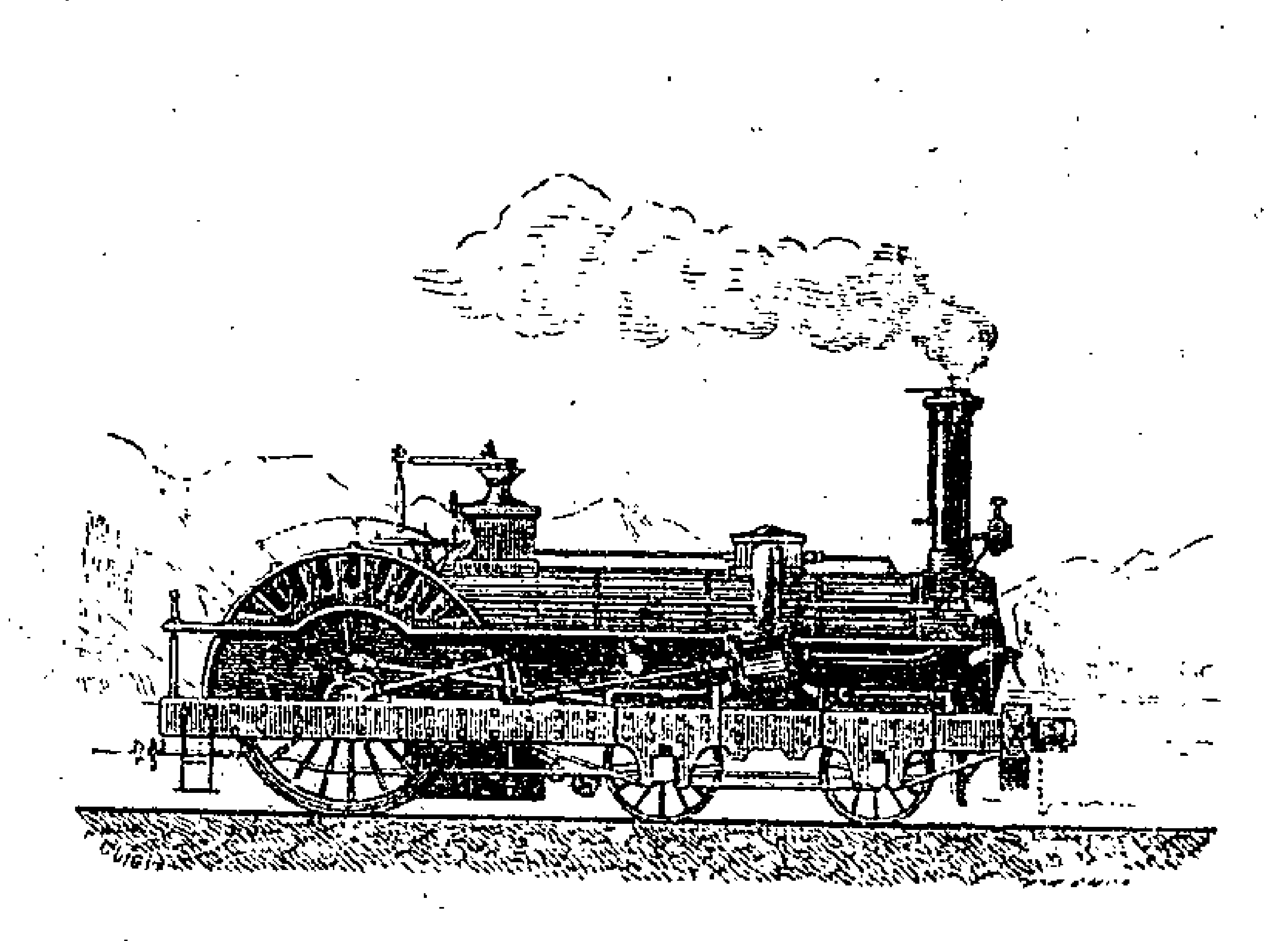
About (Edm.) : *Germaine.* 1 vol. 2 fr.
— *Le roi des montagnes.* 1 vol. 2 fr.
— *Les mariages de Paris.* 1 vol. 2 fr.
— *Maître Pierre.* 1 vol. 2 fr.
— *Tolla.* 1 vol. 2 fr.
— *Trente et quarante.* 1 vol. 2 fr.
— *Voyage à travers l'exposition universelle des Beaux-Arts.* 1 vol. 2 fr.
Achard : *La famille Guillemot.* 1 v. 2 fr.
— *La Sabotière.* 1 v. 1 fr.
— *Le clos Pommier.* 1 vol. 1 fr.
— *Les vocations.* 1 vol. 2 fr.
— *L'ombre de Ludovic.* 1 vol. 1 fr.
— *Madame Rose; — Pierre de Villerglé.* 1 vol. 1 fr.
— *Maurice de Treuil.* 1 vol. 2 fr.
— *Montebello, Magenta, Marignan*, lettres d'Italie. 1 vol. 2 fr.
Andersen : *Le livre d'images sans images.* 1 vol. 1 fr.
Anonymes : *Aladdin* ou la Lampe merveilleuse. 1 vol. 50 c.
— *Anecdotes du règne de Louis XVI.* 1 vol. 1 fr.
— *Anecdotes du temps de la Terreur.* 1 vol. 1 fr.
— *Anecdotes historiques et littéraires*, racontées par Brantôme, L'Estoile, Tallemant des Réaux, Saint-Simon, Grimm, etc. 1 vol. 1 fr.
— *Assassinat du maréchal d'Ancre* (relation attribuée au garde des sceaux Marillac), avec un Appendice extrait des mémoires de Richelieu. 1 v. 50 c.
— *Djouder le Pêcheur*, conte traduit de l'arabe par MM. *Cherbonneau* et *Thierry.* 1 vol. 50 c.
— *La conjuration de Cinq-Mars*, récit extrait de Montglat, Fontrailles, Tallemant des Réaux, Mme de Motteville, etc. 1 vol. 50 c.
— *La jacquerie*, précédée des insurrections des Bagaudes et des Pastoureaux, d'après Mathieu Paris, Froissart, etc. 1 vol. 50 c.
— *La mine d'ivoire*, voyage dans les glaces de la mer du Nord, traduit de l'anglais. 50 c.
— *La vie et la mort de Socrate*, récit extrait de Xénophon et de Platon. 1 v. 50 c.
— *Le mariage de mon grand-père et le testament du juif*, traduits de l'anglais par *A. Pichot.* 1 vol. 1 fr.
— *Les émigrés français* dans la Louisiane. 1 vol. 1 fr.
— *Le véritable Sancho-Panza* ou Choix de proverbes, dictons, etc. 1 vol. 1 fr.
— *Pitcairn*, ou la nouvelle île fortunée. 1 vol. 50 c.
Arnould (Arthur) : *Nouvelles.* 1 v. 1 fr.
Assollant : *Brancas; — Les amours de Quaterquem.* 1 vol. 2 fr.
— *Scènes de la vie des États-Unis.* 1 vol. 2 fr.
— *Deux amis en* 1792. 1 vol. 2 fr.
Auerbach : *Contes*, traduits de l'allemand par M. *Boutteville.* 1 vol. 1 fr.
Auger (Éd.) : *Voyage en Californie* en 1852 et 1853. 1 vol. 1 fr.
Aunet (Mme Léonie d') : *Étiennette; — Sylvère; — Le secret.* 1 vol. 1 fr.
— *Une vengeance.* 1 vol. 2 fr.
— *Un mariage en province.* 1 vol. 1 fr.
— *Voyage d'une femme au Spitzberg*, 1 vol. 2 fr.
Balzac : *Eugénie Grandet.* 3e éd. 1 v. 1 fr.
— *Scènes de la vie politique.* 1 vol. 50 c.
— *Ursule Mirouët.* 1 vol. 1 fr.
Barbara (Charles) : *L'assassinat du Pont-Rouge.* 1 vol. 2 fr.
— *Les orages de la vie.* 1 vol. 2 fr.
Bast (Amédée de) : *Les Fresques*, contes et anecdotes. 1 vol. 1 fr.
Belot (Ad.) : *Marthe; — Un cas de conscience.* 1 vol. 1 fr.
Bernardin de Saint-Pierre : *Paul et Virginie.* 1 vol. 1 fr.
Bersot : *Mesmer*, ou le magnétisme animal avec un chapitre sur les tables tournantes. 1 vol. 1 fr.
Boiteau (P.) : *Les cartes à jouer et la cartomancie.* 1 volume avec 40 vignettes. 1 fr.
Bombonnel (Ch.): *Le tueur de panthères.* 1 vol. 2 fr.
Brainne (Ch.) : *La Nouvelle-Calédonie*, voyages, missions, colonisation. 1 volume. 1 fr.
Brehat (Alfred de) : *Les filles du Boër.* 1 vol. 2 fr.

— *René de Gavery*. 1 vol. 2 fr.
Brueys et **Palaprat** : *L'avocat Patelin*. 1 vol. 50 c.
Camus (évêque de Belley) : *Palombe*, ou la femme honorable, précédée d'une étude sur Camus et le roman au XVIIe siècle, par *H. Rigault*. 1 v. 50 c.
Caro (E.) : *Saint Dominique et les Dominicains*. 1 vol. 1 fr.
Castellane (comte de) : *Nouvelles et récits*. 1 vol. 1 fr.
Cervantès : *Costanza*, traduit par *L. Viardot*. 1 vol. 50 c.
Champfleury : *Les oies de Noël*. 1 v. 1 fr.
Chapus (E.) : *Les chasses princières en France* de 1589 à 1839. 1 vol. 1 fr.
— *Le sport à Paris*. 1 vol. 2 fr.
— *Le turf*, ou les Courses de chevaux en France et en Angleterre. 1 vol. 1 fr.
Charton : *Petites nouvelles*. 1 vol. 1 fr.
Chateaubriand (vicomte de) : *Atala*, *René*, *les Natchez*. 1 vol. 2 fr.
— *Le génie du christianisme*. 1 v. 2 fr.
— *Les martyrs et le dernier des Abencérages*. 1 vol. 2 fr.
Cochut (A.) : *Law*, son système et son époque. 1 vol. 2 fr.
Colet (Mme) : *Promenade en Hollande*. 1 vol. 2 fr.
Corne (H.) : *Le cardinal Mazarin*. 1 volume. 1 fr.
— *Le cardinal de Richelieu*. 1 vol. 1 fr.
Delessert (B.) : *Le guide du bonheur* 1 vol. 1 fr.
Demogeot (J.). *Les lettres et l'homme de lettres au XIXe siècle*. 1 vol. 1 fr.
— *La critique et les critiques en France au XIXe siècle*. 1 vol. 1 fr.
Des Essarts : *François de Médicis*. 1 v. 2 fr.
Didier (Ch.) : 50 *jours au désert*. 1 volume. 2 fr.
— 500 *lieues sur le Nil*. 1 vol. 2 fr.
— *Séjour chez le grand-chérif de la Mekke*. 1 vol. 2 fr.
Du Bois (Ch.) : *Nouvelles d'atelier*. 1 vol. 2 fr.
Énault (L.) : *Alba*. 1 vol. 2 fr.
— *Christine*. 1 vol. 1 fr.
— *La rose blanche*. 1 vol. 1 fr.
— *La vierge du Liban*. 1 vol. 2 fr.
— *Nadéje*. 1 vol. 2 fr.
Erckmann-Chatrian : *Contes fantastiques*. 1 vol. 2 fr.
Ferry (Gabriel) : *Costal l'Indien*, scènes de l'indépendance du Mexique. 1 vol. 3 fr.
— *Le coureur des bois*, ou les chercheurs d'or : — Première partie. 1 vol. 3 fr.
Deuxième partie. 1 vol. 3 fr.
— *Les Squatters*; — *La clairière du bois de Hogues*. 1 vol. 1 fr.
— *Scènes de la vie mexicaine*. 1. v. 3 fr.
— *Scènes de la vie militaire au Mexique*. 1 vol. 1 fr.
Figuier (Louis) : *La photographie au salon de* 1859. 1 vol. 50 c.
Figuier (Mme Louis) : *Mos de Lavène*. 1 vol. 1 fr.
Florian : *Les arlequinades*. 1 vol. 50 c.
Forbin (comte de) : *Voyage à Siam*. 1 vol. 50 c.
Forgues : *Le rose et le gris* 1 vol. 2 fr.
Fortune (Robert) : *Aventures en Chine*, dans ses voyages à la recherche du thé et des fleurs; traduit de l'anglais. 1 vol. 1 fr.
Fraissinet (J. L.) : *Le Japon contemporain*. 1 vol. 2 fr.
Galbert (de Bruges) : *Légende du bienheureux Charles le Bon*. 1 vol. 50 c.
Gaskell (Mme) : *Cranford*, traduit de l'anglais par Mme Louise Sw.-Belloc. 1 vol. 1 fr.
Gauthier (Théophile) : *Caprices et zigzags*. 1 vol. 2 fr.
— *Italia*. 1 vol. 2 fr.
— *Le roman de la momie*. 1 vol. 2 fr.
— *Militona*. 1 vol. 1 fr.
Gérard (J.) : *Le tueur de lions*. 1 v. 2 fr.
Gerstäcker : *Aventures d'une colonie d'émigrants en Amérique*, trad. de l'allemand par *X. Marmier*. 1 vol. 1 fr.
Giguet (P.) : *Campagnes d'Italie*, avec une carte gravée sur acier. 1 vol. 1 fr.
Gœthe : *Werther*, traduit de l'allemand par *L. Énault*. 1 vol. 1 fr.
Gogol : *Nouvelles choisies* (1° Mémoires d'un fou ; 2° Un ménage d'autrefois; 3° le roi des gnomes), trad. du russe par *L. Viardot*. 1 vol. 1 fr.
— *Tarass Boulba*, traduit du russe par *L. Viardot*. 1 vol. 1 fr.
Goudall (Louis) : *Le martyr des Chaumelles*. 1 vol. 1 fr.
Guillemard : *La pêche en France*. 1 volume illustré de 50 vignettes. 2 fr.
Guizot (F.) : *L'amour dans le mariage*, étude historique. 7e édit. 1 vol. 1 fr.
Les ouvrages suivants ont été revus par M. Guizot :
Édouard III et les bourgeois de Calais, ou les Anglais en France. 1 volume. 1 fr.
Guillaume le Conquérant, ou l'Angleterre sous les Normands. 1 vol. 1 fr.
La grande Charte, ou l'établissement du gouvernement constitutionnel en Angleterre, par *C. Rousset*. 1 v. 2 fr.
— *Origine et fondation des États-Unis d'Amérique*, par *P. Lorain*. 1 volume. 2 fr.

Guizot (G.) : *Alfred le Grand*, ou l'Angleterre sous les Anglo-Saxons. 1 volume. 2 fr.
Hall (capitaine Basil) : *Scènes de la vie maritime*, traduites de l'anglais par *Am. Pichot*. 1 vol. 1 fr.
— *Scènes du bord et de la terre ferme*, traduites par le même. 1 vol. 1 fr.
Hauréau (B.) : *Charlemagne et sa cour*, portraits, jugements et anecdotes. 1 vol. 1 fr.
— *François Ier et sa cour*, portraits, jugements et anecdotes. 1 vol. 1 fr.
Hawthorne : I *Catastrophe de M. Higginbotham*. II. *La fille de Rapacini*. III. *David Swan*, contes trad. de l'anglais par *Leroy* et *Scheffter*. 1 vol. 50 c.
Heiberg : *Nouvelles danoises*, traduites du danois par *X. Marmier*. 1 vol. 1 fr.
Héquet (G.) : *Madame de Maintenon*. 1 vol. 2 fr.
Hervé et **de Lanoye** : *Voyages dans les glaces du pôle arctique*, à la recherche du passage nord-ouest, extraits des relations de sir John Ross, Edward Parry, John Franklin, Beechey, Back, Mac Clure et autres navigateurs célèbres. 1 vol. 2 fr.
Karr (Alph.) : *Clovis Gosselin*. 1 v. 1 fr.
— *Contes et Nouvelles*. 1 vol. 2 fr.
— *Geneviève*. 1 vol. 1 fr.
— *Hortense* ; — *Feu Bressier*. 1 v. 1 fr.
— *La famille Alain*. 1 vol. 1 fr.
— *Le chemin le plus court*. 1 vol. 1 fr.
Laboulaye (Ed.) : *Abdallah*, ou le trèfle à quatre feuilles. 1 vol. 2 fr.
— *Souvenirs d'un voyageur* (Marina, le Jasmin de Figline, le Château de la vie, Jodocus, don Ottavio). 1 vol. 1 fr.
La Fayette (Mme) : *Henriette d'Angleterre*, duchesse d'Orléans. 1 vol. 1 fr.
Lamartine (A. de) : *Christophe Colomb*. 1 vol. 1 fr.
— *Fénelon*. 1 vol. 1 fr.
— *Graziella*. 1 vol. 1 fr.
— *Gutenberg*. 1 vol. 50 c.
— *Héloïse et Abélard*. 1 vol. 50 c.
— *Le tailleur de pierres de Saint-Point*. 1 vol. 2 fr.
— *Nelson*. 1 vol. 1 fr.
Lanoye (de). Voy. *Hervé et de Lanoye*.
Las Cases (comte de) : *Souvenirs de l'empereur Napoléon Ier*, extraits du *Mémorial de Sainte-Hélène*. 1 v. 2 fr.
La Vallée (J.) : *La chasse à tir en France* ; illustrée de 30 vignettes par F. Grenier. 1 vol. 3 fr.
— *La chasse à courre en France*, illustrée de 40 vignettes par Grenier fils. 1 vol. 3 fr.
— *Les récits d'un vieux chasseur*. 1 volume. 2 fr.
Le Fèvre-Deumier (J.) : *Études biographiques et littéraires* sur quelques célébrités étrangères : I. Le Cavalier Marino ; II. Anne Radcliffe ; III. Paracelse ; IV. Jérôme Vida. 1 vol. 1 fr.
— *Œhlenschlager*, le poëte national du Danemark. 1 vol. 1 fr.
— *Vittora Colonna*. 1 vol. 1 fr.
Léouzon-Leduc : *La Baltique*. 1 v. 2 fr.
— *La Russie contemporaine*. 1 vol. 2 fr.
— *Les îles d'Aland*, avec carte et grav. 1 vol. 50 c.
Lesage : Théâtre choisi contenant : *Turcaret* et *Crispin rival de son maître*. 1 vol. 1 fr.
Levaillant : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* (abrégé). 1 vol. 1 fr.
Lorain (P.) Voy. *Guizot (F.)*.
Louandre (Ch.) : *La sorcellerie*. 1 v. 1 fr.
Marco de Saint-Hilaire (E.) : *Anecdotes du temps de Napoléon Ier*. 1 vol. 1 fr.
Martin (Henri) : *Tancrède de Rohan*. 1 vol. 1 fr.
Mercey (F. de) : *Burk l'étouffeur* ; — *les Frères de Stirling*. 1 vol. 1 fr.
Merruau (P.) : *Les convicts en Australie*, voyage dans la Nouvelle-Hollande. 1 vol. 1 fr.
Méry : *Contes et nouvelles*. 1 vol. 1 fr.
— *Héva*. 1 vol. 1 fr.
— *La Floride*. 1 vol. 2 fr.
— *La guerre du Nizam*. 1 vol. 2 fr.
— *Les matinées du Louvre* ; — *Paradoxes et rêveries*. 1 vol. 1 fr.
— *Nouvelles nouvelles*. 1 vol. 1 fr.
Michelet : *Jeanne d'Arc*. 1 vol. 1 fr.
— *Louis XI et Charles le Téméraire*. 1 vol. 1 fr.
Michiels (Alfred) : *Les chasseurs de chamois*. 1 vol. 2 fr.
Monseignat (C. de) : *Le Cid Campéador*, chronique extraite des anciens poëmes espagnols, des historiens arabes et des biographes modernes. 1 vol. 50 c.
— *Un chapitre de la révolution française*, ou Histoire des journaux en France de 1789 à 1799, précédée d'une introduction historique sur les journaux chez les Romains et dans les temps modernes. 1 vol. 1 fr.
Montague (lady) : *Lettres choisies*, traduites de l'angl. par *P. Boiteau*. 1 v. 1 fr.
Morin (Fréd.) : *Saint François d'Assise et les Franciscains*. 1 vol. 1 fr.
Mornand (F.) : *Un peu partout*. 1 volume. 1 fr.
Muller (Eugène) : *La Mionette*. 1 v. 1 fr.

Newil (Ch.) : *Contes excentriques.* 1 vol. 2 fr.
— *Nouveaux contes excentriques.* 1 volume. 2 fr.
Pallu (Léopold) : *Les gens de mer* 1 vol. 2 fr.
Pichot (A.) : *Les Mormons.* 1 vol. 1 fr.
Piron : *La métromanie.* 1 vol. 50 c.
Poê : *Nouvelles choisies* (1° le Scarabée d'or; 2° l'Aéronaute hollandais); trad. de l'anglais par *A. Pichot.* 1 vol. 1 fr.
Pouschkine (A.) : *La fille du capitaine*, trad. du russe par *Viardot.* 1 vol. 1 fr.
Prevost (l'abbé) : *La colonie rocheloise*, nouvelle extraite de l'Histoire de Cléveland. 1 vol. 1 fr.
Quicherat (Jules) : *Histoire du siége d'Orléans.* 1 vol. 50 c.
Regnard : *Le joueur.* 1 vol. 50 c.
Reybaud (Mme Ch.) : *Hélène.* 1 vol. 1 fr.
— *Faustine.* 1 vol. 1 fr.
— *La dernière bohémienne.* 1 vol. 1 fr.
— *Le cadet de Colobrières.* 1 vol. 2 fr.
— *Le moine de Chaalis.* 1 vol. 2 fr.
— *L'oncle César.* 1 vol. 1 fr.
— *Mlle de Malepeire.* 1 vol. 1 fr.
— *Misé Brun.* 1 vol. 1 fr.
— *Sydonie.* 1 vol. 1 fr.
Rivière (Henri) : *Pierrot; — Caïn.* 1 volume. 1 fr.
Rousset (Ch.) : Voy. *Guizot (F.)*
Saint-Félix (J. de) : *Aventures de Cagliostro.* 2e édition. 1 vol. 1 fr.
Saint-Hermel (de) : *Pie IX.* 1 vol. 50 c.
Saintine (X.-B.) : *Un rossignol pris au trébuchet; le château de Génappe; le roi des Canaries.* 1 vol. 1 fr.
— *Les trois reines.* 1 vol. 1 fr.
— *Antoine, l'ami de Robespierre.* 1 v. 1 fr.
— *Le mutilé.* 1 vol. 1 fr.
— *Les métamorphoses de la femme.* 1 vol. 2 fr.
— *Une maîtresse de Louis XIII.* 1 volume. 2 fr.
— *Chrisna.* 1 vol. 2 fr.
Saint-Simon (le duc de) : *Le Régent et la cour de France* sous la minorité de Louis XV, portraits, jugements et anecdotes extraits littéralement des *Mémoires* authentiques du duc de Saint-Simon. 2e édition. 1 vol. 2 fr.
— *Louis XIV et sa cour*, portraits, jugements et anecdotes extraits littéralement des *Mémoires* authentiques du duc de Saint-Simon. 3e édit. 1 v. 2 fr.
Sand (George) : *André.* 1 vol. 1 fr.
— *François le Champi.* 1 vol. 1 fr.
— *La mare au Diable.* 1 vol. 1 fr.
— *La petite Fadette.* 1 vol. 1 fr.
— *Narcisse.* 1 vol. 2 fr.
Sarasin : *La Conspiration de Walstein*, épisode de la guerre de Trente ans avec un Appendice extrait des *Mémoires* de Richelieu. 1 vol. 50 c.
Scott (Walter) : *La fille du Chirurgien.* traduite de l'anglais par *L. Michelant*, 1 vol. 1 fr.
Sédaine : *Le Philosophe sans le savoir* 1 vol. 50 c.
Serret (Ern.) : *Élisa Méraut.* 1 vol. 1 fr.
— *Francis et Léon.* 1 vol. 2 fr.
— *Perdue et retrouvée.* 1 vol. 2 fr.
Sollohoub (comte) : *Nouvelles choisies* (1° Une aventure de chemin de fer; 2° les deux Étudiants; 3° la Nouvelle inachevée; 4° l'Ours; 5° Serge), trad. du russe par *E. de Lonlay.* 1 vol. 1 fr.
Soulie (F.) : *Le lion amoureux.* 1 v. 1 fr.
Staal (Mme de) : *Deux années à la Bastille.* 1 vol. 1 fr.
Sterne : *Voyage en France à la recherche de la santé*, traduit de l'anglais par *A. Tasset.* 1 vol. 50 c.
Thackeray : *Le diamant de famille* et *la Jeunesse de Pendennis*, traduits de l'anglais par *A. Pichot.* 1 vol. 1 fr.
Töpffer : *Le presbytère.* 1 vol. 3 fr.
— *Rosa et Gertrude.* 1 vol. 3 fr.
Tresca : *Visite à l'Exposition universelle de Paris en* 1855, publiée sous la direction de M. *Tresca*, inspecteur principal de l'Exposition française à Londres, ancien commissaire du classement à l'Exposition de 1855, sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers. 1 fort volume in-16 de 800 pages, contenant des plans et des grav. 1 fr.
Ubicini : *La Turquie actuelle.* 1 v. 2 fr.
Ulbach (Louis) : *Les roués sans le savoir.* 1 vol. 2 fr.
Viardot (L.) : *Souvenirs de chasse.* 1 vol. 2 fr.
Viennet : *Fables complètes.* 1 vol. 2 fr.
Voltaire : *Zadig.* 1 vol. 50 c.
Wailly (Léon de) : *Stella et Vanessa.* 1 vol. 1 fr.
— *Angelica Kauffmann.* 2 vol. 4 fr.
— *Les deux filles de M. Dubreuil.* 2 volumes. 4 fr.
Weill (Alex.) : *Histoires de village.* 1 volume. 2 fr.
Yvan (Dr) : *De France en Chine.* 1 volume. 1 fr.
Zschokke (H.) : *Alamontade*, ou le Galérien, traduit de l'allemand par *E. de Suckau.* 1 vol. 50 c.
— *Jonathan Frock*, traduit par le même. 1 vol. 50 c.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.



Paris. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.